

ANNETTE

ET LE CRIMINEL

OU SUITE DU

VICAIRE DES ARDENNES

TOME I

A Troyes, de l'imp. de CARDON.



Choquet del 1824.

Il y a de la mort dans notre union ?..

ANNETTE
ET LE CRIMINEL,

OU SUITE DU

VICAIRE DES ARDENNES,

Publiée par M. HORACE DE S.t-AUBIN,
auteur du *Vicaire des Ardennes.*

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez EMILE BUISSOT, Libraire, rue
Pastourelle, N.° 3, au Marais.

1824.

Œuvres complètes du même auteur qui se trouvent chez le même libraire. 27 vol. in-12, 67 fr, 50 c.

L'Héritière de Birague, 4 vol. in-12.

Jean Louis, ou la fille trouvée, 4 vol. in-12.

Clotilde de Lusignan, ou le beau juif, 4 vol. in-12.

Le Vicaire des Ardennes, 4 vol. in-12.

Le Centenaire, ou les deux Béringheld, 4 vol. in-12.

La dernière Fée, ou la nouvelle lampe merveilleuse, 3 vol in 12 (2.e *édit.*).

Wann-Chlore, ou la prédestination, 4 vol. in-12.

PRÉFACE.

Mes chers Lecteurs, dans la préface du Vicaire des Ardennes, *je vous avois sollicités de protéger mes petites opérations de littérature marchande; mais, hélas! malgré votre bienveillance, une raffale, un coup de* mistral, *a renversé un édifice que le pauvre bachelier croyoit avoir bien construit. Après avoir travaillé nuit et jour, comme un forçat, pour exciter vos larmes en faveur du* Vicaire des Ardennes, *la justice est venue le saisir au moment où il obtenoit quelque petit succès qui me mettoit à l'aise: mon pauvre libraire a crié, et peu s'en est fallu que je ne me crusse obligé de lui donner de*

quoi se rafraîchir le gosier, si je ne m'étois souvenu que la pauvre gent *des auteurs ressemble à* Cassandre *que l'on trompe toujours. Hélas! la moitié, la plus belle moitié de l'édition du* Vicaire *a été anéantie sous le pilon qui a broyé l'Histoire philosophique des Indes et l'Emile; cette pensée m'a consolé, car puisque mon ouvrage étoit criminel, il n'y a rien à regretter, et je n'ai plus qu'à me féliciter de cette ressemblance d'un pauvre petit opuscule avec ces grands monumens, d'autant plus, qu'en conscience, je dois rendre hommage au bon cœur de mes juges qui ont eu pitié du pauvre bachelier; ils ont rogné les ongles de la déesse quand elle a fait tomber sa main sur moi, si bien que je ne l'ai presque pas sentie, et je leur dois grande recon-*

noissance. N'allez pas, mes chers lecteurs, me croire devenu ministériel, d'après ce sincère éloge de la magistrature; d'abord mon éloge ne vaudroit rien pour ces Messieurs, car, de commande, il y en a tant qu'on en veut; au lieu qu'être remercié de cœur par un auteur saisi, c'est une chose rare : on ne se quitte presque jamais sans rancune avec dame Justice.

Aussi est-ce sur ce sujet que roulera ma préface, car je n'ai qu'elle pour parler de moi (et Dieu sait comme j'aime à en parler puisque je suis à peu-près seul de mon bord) : en effet, il y a long-temps que j'ai annoncé cette suite du Vicaire des Ardennes; *et alors, plusieurs personnes m'ont fait l'honneur de me demander comment il pouvoit y avoir une suite à un ouvrage*

à la fin duquel presque tous les personnages se mouroient ; à cela, je leur répondois, quand j'étois entrepris par mes hypocondres, que cela ne les regardoit pas encore; et, quand j'étois de bonne humeur, je leur disois en riant que mon ouvrage n'en seroit que plus curieux pour les âmes charitables qui me font l'honneur insigne de lire successivement les vingt lignes de chaque page de mes œuvres demi-romantiques, *car un honnête homme se tient toujours à une juste distance des modes nouvelles.*

Mais en vous offrant cette suite curieuse autant que véridique, j'ai quelques précautions oratoires à prendre.

D'abord, après avoir lu cet éloge des magistrats, quelques méchantes gens, mes ennemis sans doute car un

ciron en a), pourroient prétendre que j'ai changé d'opinion, et que la saisie a opéré une salutaire réforme dans ma tête, et ils s'en iront disant : « Ah! n'ayez peur qu'il ne fronde quelque chose! ah! il ne raillera plus rien ; il a reçu sur les doigts ; il n'y aura plus rien d'intéressant dans ce qu'il écrira : adieu ce qu'il nous a promis! » Oh! messieurs, je vous pri de ne pas les écouter, car je vous promets, bien que je sois dans mon année climatérique, dans l'année qui arrive tous les sept ans, et pendant laquelle tout change chez nous, année qui a bien servi souvent de prétexte aux ministériels de toutes les époques qui, à chaque quart de conversion qu'ils faisoient, se prétendoient dans leur année climatérique, je vous jure que je n'en conti-

nuerai pas moins mon chemin comme par le passé, et, entre nous soit dit, je crois que le Centenaire *et la* Dernière Fée *l'ont bien prouvé.*

Cependant, vous, messieurs, qui m'avez si galamment obligé, ne pensez pas que je veuille en rien brûler la politesse à la loi sur la presse. Avant comme après ma saisie, je n'ai jamais eu l'intention d'être un brouillon ni un séditieux; et, sans être père de famille, je tiens à ce que le bon ordre ne soit troublé en rien : j'aime que la nuit les réverbères soient allumés; je n'ai jamais empêché un agent du nettoyage d'enlever les bours; je me dérange lorsque la troupe passe, et je tire mon chapeau, range ma canne quand j'aperçois un homme à la grenade bleue. D'ailleurs, un jeune bachelier,

qui demeure à l'Isle-Saint-Louis, rue de la Femme sans tête, ne sera jamais un séditieux. Il en coûte trop cher de dire à l'Etat ce qu'on pense sur sa marche, pour qu Horace S.t-Aubin *s'expose à publier ses opinions comme le fit jadis* Tristram Shandy.

Moi, quelle est ma tâche? C'est d'aller à la messe le dimanche à Saint-Louis et d'y payer mes deux chaises sans rien dire à la jeune personne qui reçoit mes deux sous, quoiqu'elle soit bien jolie; de monter ma garde à ma mairie, de payer mes 8 francs 75 *centimes d'imposition, et de faire mes romans les plus intéressans possibles, afin d'arriver à la célébrité et de pouvoir payer le prix d'un diplôme de licencié en droit · du reste, je n'ai nulle envie de trouver mauvais qu'on soit*

gouverné aristocratiquement , et de m'insurger , surtout avec ma pauvre canne de bambou et mes deux poings. Non , non , Horace Saint-Aubin *est trop sage pour se fourrer dans de telles bagarres , d'autant plus qu'on n'ira jamais le chercher pour le faire conseiller d'état , chose qui lui iroit comme un gant , car à qui cela ne va-t-il pas ? Ah ! si j'étois une fois conseiller d'état comme je dirois au Roi , et en face encore : « Sire , faites une bonne ordonnance qui enjoigne à tout le monde de lire des romans !... » En effet , c'est un conseil machiavélique , car c'est comme la queue du chien d'Alcibiade , pendant qu'on liroit des romans on ne s'occuperoit pas de politique ; alors je me garderai bien de dire cela , car ce n'est pas dans ma manière de penser ,*

et, dans ce propos, l'intérêt général étoit sacrifié à l'intérêt personnel : c'est ce qu'il ne faut jamais faire qu'en secret.

Or donc, cette préface est pour prier les personnes qui liront l'ouvrage ci-contre, de ne pas croire, d'après certains passages, que c'est une amende honorable que j'ai faite en le composant : ces passages et les sentimens que je donne à mes personnages sont nécessaires à l'intérêt du roman, comme les incidens et les aventures que l'on a trouvés condamnables dans le Vicaire, *l'étoient à l'intérêt de ce roman en lui-même. Ma faute a été, dans la chaleur de la composition, de ne pas m'être aperçu du danger ; mais, cette fois, comme les fils de mon intrigue ne sortent que d'une bonne toile, il n'y aura*

pas de crainte à avoir, et j'espère que le lecteur me rendra la justice de croire que je n'ai été guidé que par le désir de lui offrir un ouvrage aussi intéressant qu'il est permis à un jeune bachelier de le faire.

Autre avis non moins important, c'est que, pour concevoir l'espèce de difficulté que j'avois à surmonter et pour bien juger de l'ouvrage, il faut absolument connoître les antécédens de la vie du principal personnage de ce tableau, et il faut pour cela avoir lu le Vicaire des Ardennes ; *néanmoins cette production n'en est pas moins un roman tout à part, et, comme il n'est pas facile de lire un roman saisi et anéanti, j'ai jeté assez de jour sur les personnages tirés du* Vicaire des Ardennes *pour qu'il n'y ait aucune*

obscurité, et qu'une personne, qui me feroit l'honneur de lire cet ouvrage seul, y prît de l'intérêt et y trouvât satisfaction. J'ose dire que cet ouvrage offrira de plus le mérite d'une autre difficulté vaincue, plus grande que les lecteurs ne sauroient l'imaginer, et qui ne peut être guère appréciée que par les uteurs eux-mêmes.

En général, l'on ne se tire d'affaire ans la composition d'un roman que r la multitude des personnages et la riété des situations, et l'on n'a pas beaucoup d'exemples de romans à deux ou trois personnages restreints à une seule situation.

Dans ce genre William-Caleb, le chef-d'œuvre du célèbre Godwin, est, de notre époque, le seul ouvrage que l'on connoisse, et l'intérêt en est pro-

*digieux. Le roman d'*Annette *ne contient, de même que dans* William, *que deux personnages marquans, et l'intérêt m'en a semblé assez fort, surtout au quatrième volume; mais j'en dis peut-être plus que la modestie, qui convient à un pauvre bachelier, ne le comporte; je m'arrête donc....*

Alors je n'ai plus qu'à finir en sollicitant la plus grande indulgence pour un homme qui s'est toujours annoncé pour savoir faiblement sa langue; et en effet, quand on n'a bu au vase des sciences que dans le collége de Beaumont-sur-Oise, et que l'on y a fait sa rhétorique sous feu le père Martigodet, on ne doit pas espérer de brillans succès; mais le hasard est une si belle chose, que l'on peut bien un matin jeter son bonnet en l'air, faire craquer

ses doigts, et se croire du talent tout comme un autre; on en est quitte pour faire comme le bonnet, c'est-à-dire par retomber.

Là-dessus, je souhaite à ceux qui ont des vignes, de faire de bonnes vendanges; à ceux qui ont des métairies, de bonnes moissons; aux notaires, des successions; aux avoués, des ventes; aux vicaires, des cures; aux curés, des évêchés; aux évêques, des chapeaux; aux cardinaux, le ciel; à chacun, ce qu'il désire; aux boiteux, de belles béquilles; aux sourds, des cornets; aux aveugles, d'y voir clair, etc., etc. Ne voulant ainsi que du bien à tout le monde, j'espère que personne ne me voudra du mal, et que mon roman aura du succès, sinon... hé bien,.... j'en ferai un autre, qu'est-ce que je risque? ce n'est

jamais que quelques sous d'encre, de plume, de papier et de cervelle qu'il m'en coûte ; et encore, si mon roman ne se vend pas comme chose gentille, il se débitera comme opium, ainsi j'y vois bien des chances de succès, surtout après avoir imploré tout le monde : mais si quelqu'un trouvoit qu'il y a peu de dignité à cela, prenez que je n'ai rien dit, ce sera tout un.

Cela étant, j'ai l'honneur d'être, Monsieur, Madame, ou Mademoiselle, votre très-humble serviteur, présentant mon salut au Monsieur, mon hommage à la Dame et quelque gracieuseté à la Demoiselle, pourvu qu'elle ait trente ans au moins, quarante ans passe encore ; mais davantage, oh ! cette gracieuseté se tourneroit en un profond respect !

H. S.-Aubin.

ANNETTE ET LE CRIMINEL, OU SUITE DU VICAIRE DES ARDENNES.

CHAPITRE I.er

Monsieur Luc-Joachim Gérard entra en qualité de sous-chef à l'administration des droits réunis, aussitôt que cette branche du service des contributions fut organisée; et on aura sur-le-champ une première idée fort claire du caractère de M. Gérard, en annonçant qu'en 1816 il étoit encore sous-chef à la même administration.

Alors il comptoit vingt-neuf ans de services consécutifs, qu'aucun chef de bureau de pensions n'auroit pu lui disputer, car M. Gérard eut toujours le soin de tenir ses certificats en règle, et nulle administration ne possédoit d'employé aussi exact et aussi minutieux.

Depuis l'an 3 de la république, M. Gérard avoit adopté un costume dont il ne se départit jamais, et tous les matins à neuf heures trois quarts les habitans de la vieille rue du Temple voyoient passer l'honnête sous-chef, marchant le même pas. portant un chapeau *à la victime* et un gilet jaune, un pantalon et un habit couleur marron arrangés avec une telle symétrie, que jamais l'habit non plus que le gilet ne se dé-

passoient l'un l'autre, et l'on ne reconnoissoit les limites du pantalon et de l'habit que par une chaîne d'acier, au bout de laquelle la clef de la montre avoit pour compagnon un petit coquillage blanc tacheté de brun.

Dans les premiers temps de son union avec mademoiselle Jacqueline Servigné, madame Gérard mettoit la tête à la croisée, et suivoit des yeux *son Gérard* jusqu'à ce qu'elle l'eût perdu de vue ; mais cette attention conjugale étoit tombée en désuétude au temps que nous avons à peindre, et si quelqu'un regardoit alors par la croisée, ce ne pouvoit être qu'Annette Gérard, la fille unique, l'enfant chéri de ce chaste couple, qui avoit, vingt ans durant, che-

miné dans le même sentier, sans avoir jamais nui à personne, ni cherché à couper à droite et à gauche les branches de ses voisins pour se faire un fagot d'hiver : c'étoit la crême des bonnes gens du quartier, les héros de la bonhomie et les plus anciens locataires de leur maison ; jamais le propriétaire n'auroit conçu la pensée de les en chasser : ils en étoient les piliers protecteurs.

Arrivé à son bureau, de temps immémorial, M. Gérard mettoit son habit marron dans une armoire, et prenoit le dernier habit marron auquel il avoit accordé les invalides, en le consacrant au service du bureau. Là, il étoit au centre de son existence, car il avoit fini par se

faire un véritable plaisir des occupations de sa place, et l'or de la séduction, l'espoir d'avancer, ne lui auroient pas fait donner le pas à un dossier ou à une affaire sur d'autres. Il avoit l'amour de son état, et ses papiers, ses cartons, étoient rangés avec une grosse élégance, avec une rigide propreté, qui sentoient *l'artiste* bureaucrate.

Satisfait d'exercer son empire par des circulaires sur les tabacs, et par les commissions dont il chargeoit ses garçons de bureau, il n'avoit point d'ambition, ne comprenoit jamais ce que c'étoit qu'une intrigue ; et, durant tout le temps qu'il siégea sur son fauteuil en bois de chêne peint en acajou, couvert en maroquin qu'il avoit vu de couleur

verte, et à clous dorés, il n'eut jamais d'ennemis, connut quelques amis, et servit toujours d'autel conciliatoire aux partis divers, pour lesquels il étoit comme une borne, placée au milieu de l'arène qu'on se partageoit.

Il avoit sur la figure son caractère écrit : deux grands yeux bleus bien ronds, un visage aussi rond que ses yeux, le front sans aucune saillie, le nez gros par le bout et nul à sa racine, les lèvres épaisses et faciles à garder la même expression, qui tenoit le milieu entre un rire complaisant et une grimace de bonté un peu niaise ; enfin, ses cheveux étoient toujours collés contre les tempes et formoient deux boucles éternelles au-dessus de son front.

Il ne connut jamais la folle dépense de déjeûner à son bureau : du moment qu'il eut sa place il accoutuma son estomac à aller de neuf heures à quatre heures sans rien prendre ; et, pendant que les employés déjeûnoient, il lisoit le journal.

Ce fut en 1817, après avoir déposé le journal des Débats sur le bureau du chef, qu'il trouva une lettre venant du bureau du personnel. Le pauvre homme avoit alors trente ans de services : il ouvrit la lettre fatale, et, après l'avoir lue, il lui prit un éblouissement comme à un homme qui voit un précipice. Dans cette lettre il se trouvoit l'objet de l'attention spéciale de M. le directeur général des contributions indirectes, qui lui donnoit le conseil

de demander sa retraite, attendu que sa présence à l'administration devenoit inutile et même impossible, en ce que son fauteuil n'étoit pas assez large pour le contenir, lui et M. De la Barbeautière, ancien receveur des droits du grenier à sel de Brives-la-Gaillarde.

Quel coup de foudre!.... A peine le père Gérard eut-il annoncé ce qui lui arrivoit que tous les employés du bureau accoururent, et chacun, l'entourant, s'écria: « Pauvre père Gérard!.... » L'ex-sous-chef, en voyant les marques de l'intérêt qu'on lui témoignoit, fut attendri et serra la main de ses employés. Tous faisoient une véritable perte, car nul doute que M. De la Barbeautière ne seroit pas aussi in-

dulgent que son prédécesseur, et ne s'aperçût de tout ce que le bon Gérard pallioit. En effet, si quelque jeune homme arrivoit à midi, ou restoit quelques jours sans venir. « Faut que jeunesse s'amuse!... disoit Gérard au Chef » Si quelque surnuméraire plioit sous la besogne, le sous-chef l'aidoit de sa longue expérience.

Aussi chacun lui promit de s'occuper avec activité du règlement de sa pension, et lui tint parole. Pour le pauvre bonhomme, il étoit étendu sans force devant son bureau, n'osant regarder ses cartons et ses papiers, et gémissant sur sa vie future et sur un coup aussi imprévu. M. Gérard croyoit toujours être sous-chef, comme un mourant croit qu'il doit toujours vivre.

Vers quatre heures, après avoir bien réfléchi à tout le vide qu'il alloit trouver dans l'existence, après avoir songé à la réduction que cette retraite opéreroit dans ses dépenses, après avoir calculé de quelle manière il apprendroit cette nouvelle à madame Gérard et à sa chère Annette, un furet de surnuméraire, qui s'étoit glissé au Personnel, vint lui apprendre qu'on lui accordoit une indemnité préliminaire de six mois de traitement. Cette nouvelle jetoit quelque baume sur la plaie, et le père Gérard faisoit déjà l'emploi de cette somme en la consacrant au voyage que sa femme méditoit depuis vingt ans, voyage tant de fois désiré et tant de fois remis, lorsque tout-à-coup, un coup terri-

ble fut porté au père Gérard : la porte s'ouvre, et un Monsieur, d'une quarantaine d'années, au visage sec, un peu have, habillé tout en noir, ayant une queue disposée en crapaud et des cheveux bien poudrés, entra et s'annonça pour être M. De la Barbeautière. A l'aspect de son successeur, et en en comparant la maigreur à l'honnête rotondité qui emplissoit son pantalon brun, M. Gérard jeta un regard de compassion sur ses papiers et ses cartons que son successeur avoit l'air d'avaler d'une seule bouchée, et, lui montrant le fauteuil, il n'eut que la force de lui dire : « Monsieur, voilà... ; » et il n'acheva pas, implorant, par un regard, le secours du Chef de bureau.

Ce dernier installa la Barbeautière ; et Gérard, après avoir salué tout le monde, se retira le cœur navré, avec la ferme croyance que tout iroit à mal aux droits réunis, et que l'on mettoit toutes les administrations de France à feu et à sang en les livrant à des inconnus.

Ce fut ainsi qu'il chemina à travers les rues de Braque, du Chaume et des Quatre-Fils, vers le second étage du numéro 131 de la vieille rue du Temple. où l'on n'étoit guère prévenu de la fatale nouvelle. L'appartement étoit composé d'une antichambre modeste, d'un salon à deux croisées, ensuite duquel étoit la chambre conjugale avec son cabinet, car l'appartement d'Annette se trouvoit séparé par l'anticham-

bre, et elle couchoit dans une jolie pièce parallèle au salon : la cuisine étoit au-dessus, et, en regard de la cuisine, il y avoit un autre logement occupé par M. Charles Servigné, neveu de madame Gérard et cousin d'Annette.

Ce jeune homme, âgé de vingt-sept ans, étoit fils d'un commissaire de police à Paris : il avoit fini son droit, comptoit *parvenir,* et brûloit d'être l'époux d'Annette, aussi étoit-il presque toujours chez M. Gérard qui le voyoit avec plaisir. Ce jeune homme avoit été grandement obligé par la famille Gérard pendant le temps qu'il faisoit ses études et son droit à Paris : c'étoit une chose toute simple puisqu'il étoit leur parent ; néanmoins si l'on réfléchit à la mo-

dicité de la fortune de M. et M.me Gérard, on conviendra que ce n'est pas une chose ordinaire que d'avoir, pendant huit ans, un jeune homme presque tous les jours à sa table, et de l'aider souvent en mainte et mainte occasion.

Charles étoit de Valence, patrie de sa tante, M.me Gérard. Son père mourut de bonne heure à Paris, et sa veuve, trop pauvre pour y vivre, s'en retourna à Valence avec une fille, en laissant Charles aux soins de sa tante. Madame Gérard le mit au lycée en payant souvent les quartiers de sa pension, car madame veuve Servigné n'étoit pas assez riche pour en faire les frais à elle seule. Elle se saignoit bien pour envoyer de temps en temps quelques

petites sommes insuffisantes, mais les bons Gérard achevoient le reste pour procurer une belle éducation à leur neveu. Charles fut donc élevé avec Annette, et dès leur enfance ils eurent l'un pour l'autre beaucoup d'amitié : cette amitié fut du côté d'Annette, la tendresse d'une sœur pour son frère ; et du côté de Charles Servigné, un penchant décidé : de manière qu'à l'âge de dix-huit ans, Annette pouvoit bien se croire de l'amour pour Charles, et Charles pour Annette. Quand Charles sortoit jadis du collége, Annette et la domestique alloient souvent le chercher ; elle avoit été la confidente de ses chagrins et sa protectrice auprès de son oncle et de sa tante.

Charles ayant compris de bonne

heure l'ordre social, avoit vu qu'il n'y auroit jamais de ressources pour lui que dans sa science et l'intrigue ; aussi avoit-il fait d'excellentes études. Le hasard le servit même bien : il possédoit un bel organe, une figure assez heureuse, mais où un observateur auroit remarqué peu de franchise, beaucoup d'ambition, et les plus heureuses dispositions pour sa profession d'avocat : une langue dorée, une manière insidieuse et complaisante d'envisager les choses, une logique serrée mais facile à tout justifier, le travail prompt, la conception vive, enfin un de ces caractères dont on ne peut comparer la souplesse qu'à celle de l'eau qui se glisse dans toutes les sinuosités d'un rocher en en pre-

nant les formes, également propre à couler sur un sable fin et à menacer de son écume les abords d'une montagne, à ravager une prairie comme à la féconder.

En ce moment ils étoient réunis tous les trois et attendoient M. Gérard pour dîner. Madame Gérard, femme d'une cinquantaine d'années, respectable, et n'ayant pour tous défauts que ces petits travers par lesquels nous devons tous payer notre tribut à l'imperfection, étoit vêtue dans son genre comme son mari dans le sien : un bonnet de tulle brodé, orné de fleurs artificielles, lui enveloppoit la figure en se rattachant sous le menton ; un faux tour, exactement frisé de même depuis dix ans, cachoit quelques ri-

des, et une redingotte à collet montant et de mérinos rouge ou bleu, composoient sa toilette. Elle étoit assise devant une table à ouvrage et raccommodoit, à l'aide de ses bésicles, les bas de M. Gérard, tandis qu'Annette, de l'autre côté, ourloit un mouchoir à son cousin qui marchoit à grands pas dans le salon, les bras croisés et parlant assez haut.

— Je vous assure, ma tante, disoit-il, que mon oncle a eu grand tort de ne pas retirer de la chancellerie les pièces dont il avoit appuyé sa demande pour obtenir la croix de la légion d'honneur, car il s'y trouve des certificats constatant que le citoyen Gérard a offert un cheval à la convention, et l'habillement de trois gardes d'honneur à S. M. l'ex-

empereur ; et au moment où l'on va épurer toutes les administrations, si quelqu'un de la chancellerie trouve ces renseignemens, pour peu qu'il ait quelque cousin à placer, il fera facilement passer mon oncle pour un jacobin et un bonapartiste... avec cela la pendule que voici (*et il montroit la cheminée du salon*) a un aigle!

— Ah! s'écria Mad.me Gérard, cet aigle y est depuis 1781 ; nous avons acheté cette pendule à la vente du duc de R.

— Cela ne fait rien, ma tante, vint il du mobilier du roi, cela n'en est pas moins un oiseau prohibé! et dans les circonstances où nous sommes il faut de la prudence ; un moine doit chanter plus haut que

son abbé ; or , quand nous avons été chez M. de Grandmaison , le chef de division , avez-vous remarqué que mademoiselle Angélique , sa fille, a fait enlever les abeilles qui entroient dans cette ruche d'acajou , dont le dessus lui sert de pelotte , et dont l'intérieur forme une boîte ?

— Ah ! s'écria Annette , j'entends les pas de mon père , et elle courut ouvrir elle-même la porte de l'appartement.

M. Gérard entra l'air décomposé, il déposa sa canne à sa place habituelle , placa son chapeau sur le piano de sa fille , s'assit sur un fauteuil , et , lorsqu'il y fut , chacun , silencieux , attendit ce qu'il alloit dire avec une espèce de terreur , car tous ses mouvemens avoient été em-

preints de cette douleur profonde que l'on rejette dans chaque geste, comme si l'âme vouloit la secouer. M. Gérard, trop abattu, gardoit le silence.

— Qu'as-tu, mon Gérard? dit sa femme.

— Ah! qu'as-tu, mon petit père? dit Annette.

-- Qu'avez-vous, mon bon oncle? s'écria Charles. Tout cela fut prononcé en même temps, et tous trois regardèrent M. Gérard.

— Je suis destitué !.... répondit-il d'une voix faible ; ainsi, ma pauvre Annette, plus de leçons de piano; ainsi, ma femme, plus de voyage à Valence ; ainsi, Charles, il faudra penser à te faire un sort plus vîte que je ne le comptois ; et, du reste, fions-nous à la providence qui n'a

pas laissé la veuve et l'orphelin sans secours.

— Mon père, dit Annette en embrassant M. Gérard, que rien ne soit changé : avec ma dentelle je pourrai gagner beaucoup ; quant au piano, j'étudierai toute seule en me levant plus matin ; quant au diplôme de mon cousin, j'ai des petites économies!... vous aurez une retraite, hé bien, nous n'en serons que plus fixes, et vous n'aurez plus à trembler pour votre place.

— Charmame enfant!..... s'écria le vieillard.

— Qu'est-ce qui est nommé à votre place ? demanda le jeune homme avec une vive curiosité ; le connoissez-vous ?.....

— C'est un M. De la Barbeau-

tière !.... répondit Gérard avec un geste d'humeur. A ce nom Charles parut étonné, mais personne ne s'en aperçut.

— Notre voyage à Valence sera donc encore remis ?.... dit madame Gérard en regardant Annette, et nous ne pourrons pas revoir mon pays.

— Nous examinerons cette affaire là quand ma pension sera règlée, répondit M. Gérard.

Dès ce moment l'ex-sous-chef prit une manière de vivre qui combla à peu-près le vide opéré par son défaut d'occupation. Le lendemain de sa destitution, il se leva encore à la même heure, s'habilla et partit pour son bureau ; ce ne fut qu'à moitié chemin qu'il se rappela qu'il n'étoit

plus employé : il auroit volontiers offert de travailler gratis, mais Charles Servigné lui trouva des occupations qui le ravirent de joie.

En effet, dès-lors le père Gérard ajouta à son costume un parapluie, et il s'en alloit tous les matins aux audiences pour écouter plaider : il devint tellement assidu et si connu que, souvent, dans les affaires importantes, les concierges lui gardoient sa place. De l'audience, il se rendoit aux cours publics et écoutoit les professeurs, entendoit quelquefois plusieurs cours de chimie, éprouvoit une véritable satisfaction à voir M. G. discuter sur la valeur de tel mot grec, et M. A. sur tel mot français : il couroit, comme au feu, à toutes les expositions gratis

de tableaux et d'objets d'arts. Il ne manquoit jamais les cérémonies publiques, l'ouverture des chambres, les séances ; et, lorsque tout cela lui faisoit défaut, il alloit observer dans les ventes comment les marchands poussoient ce que les bourgeois veulent acheter, et comment ils s'entendoient entr'eux : il revoyoit vingt fois les tableaux au musée, les animaux empaillés du muséum, les travaux publics, la parade à midi au château, et il disposoit sa journée pour toutes ces choses là comme un homme d'affaires pour ses rendez-vous.

Ainsi, s'il rencontroit un ami, il s'empressoit de le quitter en lui disant : « Il faut que je sois à midi au collége de France. et à trois heures

au Palais ; » ou bien, si on le voyoit faire faction à l'un des guichets des Tuileries, il répondoit : « j'attends la sortie de tel ou tel prince. »

Mais le comble de sa joie étoit lorsqu'il y avoit aux Champs-Elysées quelque belle partie de boule : il suivoit les joueurs et les boules avec une ardeur sans égale, et cependant une aventure fâcheuse le priva de ce spectacle. En effet, un jour qu'il étoit en sueur pour avoir couru avec deux joueurs intrépides, il se trouva que le jeu avoit été si animé que toute la galerie ambulante avoit fini par déserter : le père Gérard vint seul contre Marbeuf avec les deux virtuoses ; un coup difficile à décider survint, et les deux joueurs, s'en rapportant à l'a-

vis du père Gérard, il arriva qu'il fut obligé d'avouer qu'il ne savoit pas le jeu, de manière qu'il n'osa pas retourner au carré du jeu de boules.

Pendant qu'il s'amusoit ainsi, on règla sa pension d'une manière avantageuse, si bien qu'avec son indemnité, les arrérages de sa pension, les économies de sa femme, celles de sa fille, et l'emploi de son capital, il se trouva posséder, sa pension comprise, autant de revenu que lorsqu'il avoit sa place. Alors il renonça à aller avec sa femme à Valence, et il fut convenu qu'elle iroit avec Charles et Annette aux vacances prochaines, si, d'ici-là, on économisoit assez pour fournir aux dépenses d'un voyage d'un

si long cours, pour lequel Mme Gérard s'apprêtoit, comme s'il se fût agi de passer l'équateur. Le père Gérard, qui n'étoit jamais sorti de Paris, ne se soucia nullement de se hasarder à un tel péril à son âge, et il devoit, pendant l'absence de sa femme, se mettre en pension chez une voisine pour plus d'économie.

CHAPITRE II

Annette, dont il a été question dans le chapitre précédent, étoit une jeune fille de dix-huit à dix-neuf ans : M.me Gérard, sa mère, l'avoit nourrie elle-même, parce que, dans le temps où elle accoucha d'Annette, M. Gérard s'étoit hasardé à lire l'*Emile* de Rousseau, dont les principes triomphoient alors. Annette fut donc toujours élevée sous l'œil de sa mère et selon les principes du philosophe genevois : ainsi elle ne fut pas emmaillotée, son corps ne fut comprimé par aucun

lange, et le sang des Gérard coula, comme bon lui sembla, dans les veines d'azur qui nuançoient la peau d'Annette.

Mme Gérard, étant née dans le midi, avoit cette piété aveugle qui reçoit tout sans raisonner. Sans être méchante et acariâtre, elle étoit d'une dévotion achevée et remplissoit toutes les obligations imposées par l'église avec une rigidité exemplaire : elle ne s'informoit jamais de la conduite des autres, ne jugeoit point sur les apparences, ne croyoit qu'au bien, ne se mêloit de gouverner qui que ce fût au monde, et ne s'irquiétoit que de son âme et de celles dont elle se croyoit responsable devant le Seigneur.

Ainsi, Annette fut élevée par un

jeune abbé marseillais dans les salutaires principes de la foi chrétienne ; et, de bonne heure, elle fut accoutumée à ne jamais manquer à se rendre à la grande messe, à vêpres, complies, etc. Néanmoins le jeune abbé avoit une âme grande, ambitieuse, une de ces âmes enfin qui ne doivent rien concevoir de petit; il étoit chrétien par conviction et non par grimace; aussi, voyoit-il dans les prières d'habitude autre chose que des mots lancés dans l'air : il entendoit le principe religieux à la manière de Fénélon et de M.me Guyon, et leur extase profonde, leur anéantissement devant un principe infini, formoient le fonds de sa doctrine.

Cette religion plut beaucoup à l'âme d'Annette; et, de bonne heure,

mit, dans son caractère, une élévation sourde et cachée qui ne pouvoit se montrer qu'aux observateurs les plus attentifs, ou dans les plus grandes circonstances. Dans la vie privée et insignifiante que menoit Annette, on la voyoit simple, unie, attentive à plaire, bonne à tout le monde et orgueilleuse par fois de cet orgueil qui n'agit point sur les choses d'apparat.

Son cousin, Charles Servigné, qui l'aimoit, lui apporta, le jour de sa fête, un présent : c'étoit une montre de femme, et le bijou étoit assez précieux : Annette, rouge et presque fâchée, lui jeta sa montre, et, prenant une fleur du bouquet de son cousin, elle la garda avec une espèce de culte.

M. De Montivers, l'abbé qui dirigea avec complaisance son éducation, lui donna une instruction de femme : il lui laissa lire tous les bons auteurs de notre littérature et les plus fameux des littératures étrangères ; il permit d'aller au théâtre voir représenter les bonnes pièces de nos grands auteurs, et prit un véritable plaisir à instruire Annette sommairement sur tous les points, de manière à ce qu'elle pût remplir son rôle de femme dans telle condition que le sort voulût la placer. Marchande, elle auroit été une femme active, prudente, soumise ; mariée à un homme ambitieux, elle l'auroit poussé vers les grandeurs ; simple bourgeoise, elle se seroit conformée à sa situation mé-

diocre ; femme d'un grand, elle auroit paru dans un éclat nullement emprunté ; et comme un arbre à peine remarqué dans la forêt, devenu vaisseau, elle auroit marché sur la mer en souveraine.

Néanmoins M. De Montivers ne put empêcher Annette d'être un peu superstitieuse et craintive, aimant la recherche et l'élégance plus qu'il n'est permis à un chrétien qui doit mépriser toutes les superfluités de la terre. Elle avoit même un attrait, une grâce et des manières de femme, qui l'auroient fait prendre pour une jeune personne pleine de coquetterie, si on ne l'eût pas connue parfaitement.

Cependant Annette Gérard, toujours simplement vêtue, aimée de

son cousin, ne cherchoit pas à faire ressortir tous ses avantages, comme les parisiennes en ont l'habitude : elle n'étoit même pas belle, mais elle avoit une de ces figures que l'on ne voit pas avec indifférence. Sa physionomie étoit spirituelle, et néanmoins annonçoit plus de génie de femme que d'esprit; ses traits manquoient de régularité : sa bouche étoit grande mais personne ne seroit resté froid en voyant son sourire, l'expression de ses yeux de feu et la singulière beauté qui résultoit de l'accord de sa chevelure noire avec un front d'une blancheur d'herbe flétrie; blancheur que les Grecs exprimoient d'un seul mot et dont un de leurs empereurs a porté le surnom. Cette cou-

leur rare est l'indice de la mélancolie jointe à la force, mais une force qu'il faut encore distinguer, en ce qu'elle ne se montre que par éclairs.

A l'âge où étoit Annette, elle ignoroit elle-même son caractère et vivoit dans une étonnante simplicité d'existence. Travailler à côté de sa mère, partager son temps entre l'église et ses occupations de femme, voir dans son cousin un époux sur le bras duquel elle s'appuieroit pour faire route dans le chemin de la vie, se maintenir dans une pureté extraordinaire de pensée et d'action, réaliser l'idée d'une sainte, telle étoit en peu de mots l'histoire de sa conduite. Elle n'avoit en perspective rien de ce qu'on ap-

pelle dans le monde, des plaisirs; car, imitant la rigidité sainte de sa mère, elle n'avoit été que rarement au spectacle, et regardoit ce divertissement comme une souillure, dont chaque fois elle s'étoit empressée de se purifier. Enfin, ne portant sa disposition à la grandeur que dans sa manière d'envisager le principe religieux, et suivant la pente de l'esprit des femmes, qui court toujours à l'extrême, elle avoit fini, à l'époque où nous sommes, par tomber dans la doctrine sévère des catholiques purs, qui vivent comme des solitaires de la Thébaide.

Cette grande pureté qu'elle avoit dans l'âme, et dont on doit avoir rencontré plus d'un exemple parmi

les jeunes filles de cette classe de la bourgeoisie, Annette la supposoit dans tous les cœurs : mais aussi, par cette croyance touchante, elle étoit portée à donner à une action, simple en apparence, pour un autre, une extrême importance; à juger un être sur un mot, sur une action, une pensée ; et, tout en le plaignant, lui retirer son cœur. Ainsi on auroit pu lui dire mille fois que son cousin Charles Servigné étoit comme tous les jeunes gens de Paris, courant après le plaisir, et d'autant plus que, par sa modique fortune, sa pauvreté même, il lui étoit interdit d'y songer; que le prix de la dentelle qu'elle faisoit avec tant de peine, en se levant si matin, et qu'elle lui donnoit

lui servoit à quelques parties dont il est difficile qu'un jeune homme se prive, Annette n'en auroit rien cru; il n'en seroit même pas entré dans son âme un seul soupçon contre son cousin; mais que Charles Servigné eût manifesté, par quelqu'action, que sa conduite manquoit de pureté et de droiture; s'il eût été assez mal-adroit pour le faire apercevoir à sa cousine, Annette, après quelques avis sages, auroit été éloignée de lui, par lui-même, et pour toujours, sans cesser de l'obliger.

Depuis qu'elle avoit trouvé le moyen de gagner quelqu'argent avec sa dentelle, elle s'étoit fait un bonheur de n'être plus à charge à son père, et elle avoit pu satis-

faire ses goûts sans crainte et sans reproche. Sa modeste chambre étoit même devenue trop élégante pour la fille d'un sous-chef : ce petit appartement donnoit dans l'anti-chambre, comme on a pu le voir dans le chapitre précédent ; par conséquent, il se trouvoit dans l'angle de la maison qui, par hasard, faisoit le coin de la vieille rue du Temple avec la rue de l'Echaudé ; de manière qu'elle avoit l'une de ses croisées sur la vieille rue du Temple et l'autre sur celle de l'Echaudé ; mais comme les deux appartemens du bas étoient d'une très-médiocre hauteur, ses croisées ne se trouvoient pas à plus de vingt pieds du sol des deux rues, si bien qu'un homme monté sur une voiture auroit pu atteindre à son balcon.

Ces détails, nécessaires pour l'intelligence de ce qui suivra, doivent faire connoître la maison parfaitement : or ce petit appartement d'Annette étoit tenu avec une propreté d'ange ; elle souffroit rarement qu'on y entrât, et sa mère, tout au plus, en obtenoit la faveur. Cette pièce quarrée étoit ornée d'un tapis bien simple, mais toujours net et comme neuf; les croisées avoient des rideaux de mousseline qu'elle broda de ses mains, et que, sans faste, elle avoit attachés, par des anneaux, à un bâton doré, de manière qu'ils flottoient à grands plis : les meubles étoient de noyer, mais recouverts d'étoffes de soie blanche : tout autour de l'appartement, des jardinières étaloient le luxe des

fleurs charmantes, et c'étoit là la plus grande dépense d'Annette : hiver comme été, il lui falloit des fleurs; et, lorsque la nature faisoit défaut, elle avoit des fleurs artificielles légèrement parfumées. Sa couche virginale étoit dérobée à tous les yeux par des rideaux doubles de mousseline, et, chez elle, aucun meuble parlant ne s'offroit aux yeux en apportant quelqu'idée malséante. Du plafond pendoit une coquille d'albâtre qui, la nuit, jetoit une lueur vaporeuse, la cheminée étoit de marbre blanc, et ornée d'albâtres.

Dans ce séjour de la virginité, on respiroit un air de sainteté qui saisissoit l'âme; un doux esprit sembloit vous murmurer que rien d'impur ne devoit entrer là : on y étoit tranquille

et on jouissoit de soi-même sans distraction : il eut été difficile de décider si c'étoit un lieu de recueillement, ou un lieu de récréation et de plaisir. L'âme d'Annette paroissoit voltiger autour de vous, en parlant ce langage de pureté qui décore le discours d'une telle jeune fille.

Depuis la destitution de son père, cette charmante enfant se levoit à quatre heures du matin, et jusqu'à huit heures, consacroit ce temps à faire une superbe robe de dentelle dont la duchesse de N..... lui avoit donné le dessin. Elle espéroit la vendre assez cher à la duchesse, pour pourvoir payer l'impression du savant ouvrage sur lequel son cousin comptoit pour obtenir une grande célébrité et marcher à la fortune, et cette

robe devoit payer aussi leur voyage à Valence. Sachant que le duc de N..... protégeoit Charles , elle espéroit pouvoir lui ſaire parler par la duchesse, et cette recommandation, jointe aux mérite de son cousin, devoit le faire avantageusement placer au moment où l'on organisoit l'ordre judiciaire, et que de grands changemens alloient s'y opérer par suite des derniers événemens de 1815.

Le cœur lui battoit à mesure qu'elle avançoit : enfin, un matin, elle courut porter à la duchesse la robe demandée, et elle en reçut un prix inespéré. Quelle joie et quel moment pour elle! quand, arrivant à déjeûner à l'instant où, réunis autour de la table de famille, tous commencoient à s'inquiéter de sa course

matinale, elle entra, s'assit, et rougissant de bonheur, elle dit à Charles : « Charles, voici tout ce qu'il te faut : et nous, voici pour notre voyage!... » Elle le dit avec cette simplicité et cet air de satisfaction qui doublent le prix de ces sortes de demi-bienfaits que les honnêtes gens appellent des *devoirs*, et elle crut en tirer mille fois trop de salai e quand on lui fit raconter à quelle beure elle se levoit et comment elle travailloit, et que le bon père Gérard fut étonné de n'avoir jamais rien entendu, lui qui s'éveilloit si matin pour faire sa barbe et lire son journal.

Charles ne tarda pas à jouir du succès qu'il attendoit, et le duc de N.... lui témoigna, d'après cet effort de talent, assez d'amitié pour qu'il

lui fût permis d'espérer d'être bientôt nommé à quelqu'emploi dans la magistrature amovible, celle qui offre le plus de chances aux ambitieux, en ce qu'il y a plus d'occasions de servir le pouvoir. Alors il jura à Annette que toute sa vie il se souviendroit de ce bienfait, et qu'il lui vouoit une tendresse que rien ne pourroit étouffer.

— Oui, chère cousine, lui disoit-il les larmes aux yeux, vous pouvez compter que je n'aurai pas de relâche que je ne me sois rendu digne de vous; ce n'est pas assez de l'union que nous avons formée dès notre jeune âge, votre mari saura payer les dettes du cousin, et savoir si bien faire une honorable fortune, que vous soyez à la place où vous appellent vos talens et vos vertus.

Cela ne mérite pas tant de re connoissance, et je serois malheureuse, Charles, si je devois votre amour a une si faible chose.

Pendant cette scène, le père Gérard serroit la main de sa femme, et sentoit quelques larmes dans ses yeux en regardant Annette.

Un mois apres, madame veuve Servigné écrivit à Charles qu'elle étoit sur le point de marier sa sœur à laquelle elle donnoit en dot la maison de commerce de mercerie qu'elle avoit été forcée d'entreprendre pour vivre à Valence, et que c'étoit l'occasion, ou jamais, de venir avec sa tante et sa cousine à Valence.

Cette fois le voyage fut irrévocablement fixé sans aucune remise, et le père Gérard vit avec plaisir que

le reste du prix de la robe de dentelle suffiroit aux frais du voyage. On mit donc dans une bourse les huit cent trente francs d'Annette, et il fut décidé que le 1.er juin l'on partiroit pour la Provence. Annette combattit long-temps pour que l'on ne partît que le 2 ; mais, quand on la força d'en dire la raison et qu'elle avoua que c'étoit à cause du vendredi qui tomboit le 1.er juin, on se moqua d'elle, et M. Gérard insista pour cette époque.

La veille du départ, madame Gégard fit venir la voisine à laquelle elle confioit son pauvre Gérard, et elle lui tint ce discours : « Ma chère madame Partoubat, ayez soin de ne jamais donner du veau à M. Gérard. car, voyez-vous, cela le dé-

range au point que, lorsque j'ai le malheur de le laisser aller dîner en ville et qu'il en mange, hé bien, ma voisine, pendant quinze jours.... (*Ici madame Gérard baissa la voix et parla à l'oreille de sa voisine.*)

— Oh! c'est bien particulier! s'écria la voisine; je n'aurois jamais imaginé cela!.... c'est étonnant!.... je savois bien que le veau sur certains estomacs produisoit..... (*La voisine parla à l'oreille de madame Gérard.*) mais je n'aurois jamais cru qu'il causât.... Ah! ma voisine!.....

— C'est comme je vous le dis, reprit madame Gérard.

— Ah! ma voisine, soyez tranquille, il ne mangera que du mouton.

Le feu que la voisine mit à pro-

noncer cette phrase inquiéta madame Gérard qui, toute dévote qu'elle étoit, regarda madame Partoubat d'un air inquisiteur : elle eut un instant peur de confier son Gérard en des mains assassines, mais elle continua :

Ne souffrez pas non plus qu'il sorte sans mettre du liége dans ses souliers et sa noix dans la poche de son habit : faites ensorte qu'il se couche toujours à huit heures, et qu'il ne se permette aucun excès comme de boire de la bierre, ou prendre une demi-tasse, quand il va voir jouer au billard au *café Turc*. Emmenez-le bien à la messe le dimanche, car quelquefois il fait l'esprit fort et ne va qu'à une messe basse : au surplus, ma voisine, je suis parfaitement bien tranquille avec vous.

— Oh ! ma voisine, vous pouvez voyager sans crainte ; M. Gérard sera chez moi absolument comme s'il étoit avec vous.

Cette phrase ne calma guère les soupçons de madame Gérard qui s'en remit à Dieu et à sa sainte protection.

Là-dessus, M. Gérard, sa canne, son parapluie, etc., furent remis ès-mains de la voisine avec un cérémonial presque pareil à celui dont on a dû user pour remettre une de nos places fortes à la garde de nos alliés.

Le lendemain matin, M. Gérard n'avoit garde de manquer d'accompagner sa famille aux diligences de la rue Montmartre, car il n'avoit pas encore eu le coup-d'œil du départ

des diligences, et il s'en faisoit une petite fête qui compensoit ce que l'adieu à sa femme pouvoit avoir de douloureux. On discuta long-temps la question de savoir si l'on iroit à pied, mais Annette ayant sagement fait observer que leurs effets coûteroient plus qu'une course à faire porter par deux commissaires, la famille s'emballa avec les paquets dans un fiacre, et l'on arriva dans la cour de l'hôtel de l'entreprise des messageries royales.

La diligence contenoit neuf personnes dans la caisse du milieu ; et, attendu que l'on avoit retenu les premières, Annette, sa mère et Charles se mirent au fond, laissant les six autres places à ceux qui devoient arriver ; alors M. Gérard,

qui furetoit partout, vint leur apprendre qu'il n'y avoit plus que trois personnes. L'heure de partir étoit déjà passée, et un militaire licencié sans pension, un peu plus mécontent que ne le porte l'ordonnance, faisoit grand tapage en exigeant que l'on partît sur-le-champ, lorsque l'employé du bureau vint lui dire que c'étoit une demoiselle et sa femme-de-chambre que l'on attendoit, et que le beau sexe demandoit toujours un peu d'indulgence.

Au bout d'un gros quart-d'heure arriva un brillant équipage aux chevaux gris pommelés, couverts d'écume; l'on entendit une voix flûtée, montée à trois tons plus haut qu'il ne le falloit, et qui gémissoit

de la cruauté des horloges. Une jeune femme descendit avec un oreiller élastique et mille choses comme un voile vert, un éventail magnifique, des flacons, etc. : c'étoit la femme-de-chambre.

— N'est-ce pas une horreur d'être obligées de voyager par une diligence? disoit la petite voix flûtée ; quelle persécution ! comment? mais c'est une infamie ! enfin, il faut bien s'y soumettre, et vous verrez qu'ils me feront payer une amende : adieu.....

Cet adieu fut dit d'une voix plus douce, plus tendre : malgré les efforts que fit le père Gérard, Charles et le militaire, pour avancer leurs têtes, il leur fut impossible de voir quel étoit le monsieur qui se

cachoit dans un des coins de la brillante voiture.

— Allons dépêchez-vous, disoit l'employé, nous avons attendu.

— Mais, répondit-elle d'une voix en fausset, vous êtes fait pour cela mon cher.

— Non, madame, dit de sa grosse voix l'officier décoré, nous ne sommes pas faits pour cela.

— Monsieur, répliqua-t-elle en montrant une des plus jolies et des plus belles figures qu'il fût possible de voir, je ne disois pas cela pour vous !.... Elle monta lestement et de manière à ce que l'on pût voir une jambe moulée, un pied très-petit et des formes charmantes. Annette rougit en les apercevant.

— Ah ! quelle horreur ! s'écria

l'inconnue, en restant sur le marche-pied, je suis sur le devant! mais c'est impossible, M. l'Employé, venez donc voir.....

A ce moment, le postillon, la croyant montée, fouetta ses chevaux; elle fut jetée sur le devant, et la voiture partit, la portière tout ouverte : aux cris aigus que l'inconnue poussoit, on arrêta; le conducteur, sans l'écouter, ferma la portière, et la voiture marcha d'autant plus vîte qu'il y avoit un quart-d'heure et demi de retard.

— Ah! dit l'inconnue en prenant une pose intéressante et clignotant ses yeux, je me trouve mal! je ne saurois aller en arrière!..... Justine, criez donc au conducteur d'arrêter? J'aime mieux courir le risque d'aller

en poste et d'être découverte, que de rester dans cette maudite voiture !

Alors, la compâtissante Annette dit à Charles d'offrir sa place à la jeune et belle inconnue, qui l'accepta avec reconnoissance, en jetant au bel ami d'Annette un sourire protecteur rempli d'une certaine bienveillance. Lorsqu'elle fut assise au fond, elle poussa encore quelques plaintes sur l'odeur effroyable de la voiture; et, sur-le-champ, vida un flacon d'eau de vanille distillée; elle chercha une position commode, fit signe à Justine qu'elle étoit assez bien placée; le militaire remua la tête en signe de dédain, et l'on traversa Paris au grand galop.

CHAPITRE III

L'INTÉRESSANTE voyageuse avoit fort bien remarqué l'expression du mépris que le militaire manifesta, et elle s'en vengea en ne faisant aucune attention à lui, et prodiguant au contraire les marques de sa protection à Charles.

C'est ici le lieu de faire observer que Charles Servigné étoit bel homme et bien tourné : nous avons dit que sa contenance prévenoit en sa faveur, alors il n'y avoit rien d'étonnant à ce que l'inconnue remerciât avec un air très-gracieux celui qui

venoit de lui céder sa place pour un voyage aussi long : mais les regards dont elle accompagna son discours, l'air dont elle regarda Charles, déplurent singulièrement à Annette, tandis que la rougeur dont le front du jeune avocat se coloroit, et le feu qui animoit ses yeux, annoncèrent qu'il étoit toute joie de plaire à la belle voyageuse, dont la beauté ravissante éclipsoit la pauvre Annette comme un lis éclipse une violette.

Mademoiselle Gérard jeta un coup-d'œil à Charles ; et, ce coup-d'œil de la vertu impérieuse, sans lui déplaire, le gêna, en le faisant rentrer en lui-même. L'étrangère, qui paroissoit fine comme la soie et accoutumée à de pareilles rencontres, s'aperçut de ce jeu muet des

yeux des deux cousins, et parut se faire un malin plaisir de les désunir; et, pour que son plaisir fut plus vif, elle chercha à acquérir la certitude de leur tendresse mutuelle.

— Ce sont vos enfans, madame? demanda-t-elle avec une exquise politesse et un son de voix charmant à madame Gérard.

— Non, madame, répondit la bonne femme qui aimoit assez à causer, c'est un cousin et une cousine que nous marierons bientôt.

— Et monsieur est votre fils?....

— Non, madame, c'est mademoiselle qui est ma fille.

— Vous ferez un charmant ménage!..... s'écria l'étrangère d'une voix réellement séduisante et en les regardant l'un après l'autre, de ma-

nière à lancer à Charles des regards de côté qui sembloient le provoquer.

Charles, que sa cousine regardoit fixement, n'osoit se hasarder à contempler cette sirène charmante : il rougissoit comme un enfant, et, quoiqu'il eût eu plusieurs aventures, il avoit tout l'air d'une novice qui n'est jamais sortie de son couvent.

Cette rougeur, cet embarras, étoient, pour l'inconnue, un langage plus délicieux cent fois que les éloges les plus outrés ; et voyant une foule d'obstacles défendre ce jeune homme, son imagination cherchoit déjà à les vaincre.

De son côté, Charles, à l'aspect de la richesse et de l'élégance des vêtemens de l'étrangère, en exa-

minant ses manières, quoiqu'elles fussent affectées et eussent un peu de liberté, pensoit que la dame faisoit partie de la haute société. L'équipage qui l'avoit amenée, la défense qui lui étoit faite d'aller en poste, et sur laquelle elle ne s'étoit pas expliquée, tout confirmoit cette opinion et alors l'attention qu'elle lui accordoit le flattoit singulièrement.

Par instans, lorsqu'Annette quittoit les yeux de dessus lui, il contemploit la voyageuse avec un plaisir d'autant plus grand qu'il étoit comme défendu, et que l'inconnue baissoit ses paupières avec une complaisance charmante, et le regardoit ensuite d'une telle manière, qu'il étoit impossible à Charles de ne pas s'imaginer une foule de cho-

ses, de ces choses que pense un jeune homme, et ne nous les expliquerons pas, pour cause.

Par fois le jeune homme s'aperçut que la dame prenoit plaisir à le voir; alors il s'enhardit au point de la regarder à son tour, sans s'inquiéter de ce que les yeux d'Annette lui disoient. Il n'y avoit pas un mot de proféré, et cependant ces trois êtres comprenoient tout ce qui se passoit dans leurs âmes encore mieux que s'ils eussent parlé.

Annette, pleine de finesse, jugea que si elle avoit l'air de se contrarier de l'attention de Charles pour l'étrangère, la pente de l'esprit humain le conduiroit à chercher à plaire à la voyageuse; alors elle les laissa se parler des yeux tant

qu'ils voulurent et ne regarda plus son cousin : mais comme on cherche à défendre ce qui nous appartient, et qu'Annette, d'après son caractère, devoit être la plus jalouse des femmes, elle inventa une véritable ruse de femme. Elle commença par prétendre qu'elle étoit mal dans son coin, et elle offrit à la dame de prendre sa place.

La dame, qui connoissoit la jalousie d'Annette, d'après le dépit qu'elle avoit manifesté en ne regardant plus Charles, ne concevoit rien à cette manœuvre de la jeune fille ; car Annette, en offrant son coin, mettoit précisément sa rivale en face de son cousin, et si bien, que leurs genoux se touchèrent et que leurs pieds furent comme en-

trelacés. Annette feignit de ne rien voir de ce secret manége, et elle se mit à parler bas à sa mère. « Ma chère maman, lui dit-elle, vous seriez infiniment mieux au milieu puisque vous ne dormez jamais en voiture, et j'aurois la tête appuyée à droite au lieu de l'avoir à gauche comme tout-à-l'heure. »

Au premier relais Annette changea avec sa mère, de manière que madame Gérard fut à côté de l'étrangère. Ce fut alors que les desseins d'Annette commencèrent à paroître dans toute leur étendue, et sa rivale fut étonnée de la politique profonde que la jeune fille avoit déployée pour une si petite chose.

— Mon cousin, dit-elle avec un intérêt extraordinaire, oh! comme

vous rougissez et pâlissez par instans ! seriez-vous incommodé ?

— Non, ma cousine, je suis très-bien, je vous assure.

Quelques instans après, Annette, saisissant l'instant où Charles rougissoit, dit à sa mère : « Voyez donc comme Charles rougit, je suis sûre qu'il n'ose pas nous dire qu'il ne peut pas aller sur le devant ; moi, cela ne me fait rien, et même je serois mieux dans son coin, j'aurois la tête absolument comme je l'ai là, et de plus je verrois bien plus de pays à la fois!..... Tu verras, ma mère, que si c'est moi qui lui dis de venir prendre ma place, il ne le voudra pas, parce que je dois être sa femme et qu'il auroit l'air de m'obéir. »

A l'autre relais, madame Gérard s'étant convaincue que Charles rougissoit, exigea qu'il vînt à la place d'Annette, et la jeune fille prit celle de son cousin d'un air de triomphe. Charles étoit sur le même rang que la dame, dans le fond, et il en étoit séparé par M.me Gérard. Ils ne pouvoient plus ni se toucher ni se voir, et Annette les embrassoit à la fois du même coup-d'œil : elle jeta un regard de supériorité sur l'étrangère, celle-ci se mordit les lèvres, jura de rendre la pareille et de se venger d'Annette. Charles, de son côté, éprouvant du mécontentement de la conduite de sa cousine, ne lui parla point et s'entretint avec l'inconnue.

Quand on s'arreta pour dîner, il

descendit le premier et offrit sa main en tremblant à la voyageuse qui le remercia par un gracieux sourire : ce sourire lui parut d'un bon augure et il sembloit lui promettre beaucoup. Charles, après avoir conduit Annette et sa mère dans la salle de l'auberge, demanda au conducteur le nom de cette dame : alors le conducteur, tirant sa feuille, lui fit voir qu'elle étoit inscrite sous le nom de mademoiselle Pauline. A ce nom, le vieux militaire dit à Charles : « C'est une actrice du théâtre de ****; » et il fit un tour à droite en lançant à Charles un regard qui signifioit : « Jeune homme, prenez garde !.... »

Alors le conducteur, se penchant à l'oreille de Charles étonné,

lui dit avec un air de mystère : « C'est la maîtresse du duc de N.***; elle voyage sous un faux nom et sans passe-port, car il lui est interdit de prendre ce congé-là : voilà pourquoi elle a été forcée de voyager par la diligence. M. le duc l'a conduite ce matin, lui-même, à la voiture, dans son équipage : ils étoient venus la veille retenir les places. Le conducteur s'éloigna.

Ce discours fut pour Charles un trait de lumière : il eut comme une révélation, et vit, dans ce voyage, le moyen d'arriver à la fortune et à une place brillante s'il pouvoit plaire à Pauline et l'intéresser. Il rentra, et, loin de se mettre à côté de sa tante et d'Annette, il s'empara avec avidité de la chaise qui étoit à côté

de l'actrice, et Pauline, à son tour, regarda Annette en lui rendant l'air de supériorité par lequel la jeune fille l'avoit comme humiliée.

Annette, confuse pour son cousin, lui jeta un regard empreint d'une douleur véritable : il n'osa pas le soutenir et baissa les yeux en feignant de ne pas la voir. Tout le temps du repas, il ne parla ni à sa tante ni à sa cousine ; il chuchotta avec l'actrice, et leurs discours parurent très-animés : en effet, Charles voulut briller par sa conversation, et brilla : il fut spirituel, parut passionné, l'étoit même ; et, à la fin du repas, la courtisanne habile lui marcha sur le pied pour le faire taire et lui donner à entendre que dès-lors ils étoient d'intelli-

gence et qu'il falloit mettre autant de soin à le cacher qu'ils avoient mis d'empressement à se chercher et à se lier l'un l'autre.

Ils sortirent ensemble et parlèrent long-temps dans la cour. A peine Charles avoit-il quitté Pauline, qu'en se retournant il vit venir Annette ; elle étoit calme et pleine de dignité. « Charles, dit-elle, je ne suis pas contente de vous. »

— Ma chère cousine, répondit-il, j'ignore en quoi je puis vous déplaire.

— En voilà assez ,..... répliqua-t-elle avec bonté.

On monta en voiture, et Annette dut être bien contente de Charles, car il fut empressé auprès d'elle et de sa mère, ne dit pas un mot à

Pauline qui, de son côté, lui jeta par fois des regards de dédain, et s'entretint constamment avec sa femme-de-chambre. Annette fut rayonnante de joie et dupe du manége de l'actrice ; elle chercha à dédommager Charles des soupçons qu'elle avoit conçus, en étant affectueuse, expansive avec lui, et revenant par mille choses gracieuses à l'amitié qu'elle avoit semblé abjurer un instant.

Quand on descendit à onze heures du soir pour souper et se coucher, Charles laissa l'actrice descendre toute seule, et ne parut en aucune manière faire attention à elle : à table, il se plaça à côté d'Annette à laquelle il prodigua ses soins, il fut même d'une tendresse

qui auroit dessillé les yeux à toute autre qu'à Annette, et qui même fit sourire le vieux militaire.

Le lendemain matin, quand on se mit en route, Charles se mit dans son coin, et parut à Annette accablé de fatigue : en effet, il dormit d'un profond sommeil. Le vieux militaire le regardoit avec un air moqueur et sembloit rire de l'actrice qui, à chaque instant, se penchoit pour voir Charles, et surmontoit son propre sommeil pour veiller sur lui, sans pouvoir étouffer, dans ses regards, un sentiment vainqueur de sa dissimulation. Annette finit par s'apercevoir du manége de ce vieux militaire qui s'étoit placé à côté d'elle, et un pressentiment terrible la fit frémir.

— Mademoiselle a sans doute peu dormi, dit le malin colonel, car elle a les yeux bien abattus et la figure fatiguée.

— C'est le voyage, répondit-elle d'un air de dédain.

— Alors, reprit-il, nous serons privés à Valence du plaisir d'applaudir votre admirable talent, car ce soir vous serez encore bien plus fatiguée, et vous n'avez guère de temps à rester dans votre patrie.

— C'est vrai, répliqua-t-elle sèchement.

— Oh! il y a des grâces d'état, ajouta malignement le rusé militaire avec un sourire moqueur.

Pauline, vaincue par la fatigue, s'endormit bientôt ainsi que sa femme-de-chambre. Alors Annette,

que les paroles du militaire avoient singulièrement alarmée, lui demanda bien timidement: « Monsieur, oserois-je vous demander quelle espèce de talent possède cette dame? »

— C'est une actrice !..... répondit le colonel.

A ce moment Charles murmura bien faiblement le nom de l'actrice, mais avec un accent qui jeta dans l'âme d'Annette une glace presque mortelle ; il se fit en elle une révolution terrible, et elle regarda le militaire d'une manière qui lui inspira de l'effroi et de la pitié.

— Mademoiselle, dit-il tout bas, j'avois averti votre cousin par un mot, mais on ne peut pas empêcher les folies de la jeunesse. Ecoutez-moi? je suis père, et j'ai une

fille presque aussi aimable et aussi vertueuse que vous me paroissez l'être ; je serois fâché de lui donner un *Caton* pour mari ; mais si un jeune homme qu'elle dût épouser lui donnoit le spectacle d'une faute, et qu'elle ne pût pas croire son mari le plus vertueux des hommes, j'aimerois mieux me brûler la cervelle que de lui donner un époux dont elle connoîtroit les aventures de jeunesse ; ainsi je crois devoir vous dire que votre cousin n'est plus digne de vous.

Annette versa quelques larmes. « Mais comment le savez-vous ?.... dit-elle. »

— Tenez, répliqua le colonel, (*il tira de son sein et remit à Annette une bourse bien connue ; cette bourse*

contenoit le reste des huit cent trente francs en or que la jeune fille avoit consacrés au voyage de Valence.) vous pouvez dire hardiment à votre cousin que vous êtes entrée ce matin à quatre heures dans sa chambre et qu'il n'y étoit pas ; que vous avez trouvé.....

— Je ne dirai point cela !.... s'écria Annette avec horreur.

— Et que ferez-vous pour le confondre ?..... demanda le militaire.

— Rien !.... dit Annette. Hélas ! murmura-t-elle, nous sommes partis un vendredi, jour de malheur ; et, dans ce fatal voyage, vous verrez que ce ne sera pas le seul fâcheux événement dont je serai la victime.

En ce moment on étoit sur le

point de descendre une montagne., lorsque l'on entendit le bruit d'une voiture qui paroissoit aller extrêmement vîte ; ce bruit, dans la situation d'âme où étoit Annette, retentit dans son cœur en le faisant battre comme de peur ; elle craignoit tout la pauvre petite !.... C'étoit une calèche très-élégante et légère qui sembloit voler : elle passa comme un éclair, et Annette frémit en la suivant des yeux, car elle lui vit descendre, au grand galop, une côte presqu'à pic : elle s'intéressoit aux personnes que contenoit le char, comme on plaint les passagers d'un bâtiment qui périt ; mais, en voyant la brillante calèche atteindre le bas de la montagne, elle rentra dans la voiture, tranquille sur leur sort.

Tout-à-coup elle entend un choc terrible, les chevaux poussent un gémissement lamentable, des voix confuses crient au secours, alors Annette effrayée, regardant avec précipitation, ouvrit par sa brusquerie la portière qui n'étoit pas bien fermée, tomba à terre sans se faire de mal, et courut avec rapidité au secours des malheureux qui venoient de tomber dans une fondrière, car il lui fut impossible de retenir cet élan d'humanité qui remplit le cœur à l'aspect de l'infortune.

CHAPITRE IV

Annette fut bien vîte auprès de la calèche ; et, sur le bord d'un rocher, apparut comme un ange aux deux messieurs qui gissoient au fond d'un ravin.

Le postillon n'étoit pas blessé, les deux inconnus en étoient quittes pour des contusions; mais les roues de leur calèche étoient brisées à ne s'en pas servir.

Annette, tout émue, leur demanda s'ils n'avoient pas quelque blessure sérieuse : les deux inconnus restèrent dans l'étonnement

le plus profond en apercevant, sur le bord de ce rocher et sur une route qu'ils venoient de voir déserte, une jeune fille, les cheveux épars, en robe blanche, et inquiète comme si elle eût eu quelques droits sur eux Ils la regardèrent avec surprise sans lui répondre, et Annette ne put soutenir le regard singulier de l'un d'eux : elle sentit en elle-même quelque chose d'indéfinissable à son aspect, et, tout honteuse de se voir seule, elle rougit et se retira. Alors la diligence arriva, les voyageurs s'empressèrent de descendre et d'aider au postillon à dégager deux chevaux qui restoient vivans, car les deux autres avoient été écrasés : après avoir tout arrangé, l'on remonta les deux inconnus sur la route.

Celui qui avoit si fort frappé Annette regarda la calèche, et vit que les deux essieux étoient tellement brisés, qu'il devenoit impossible de continuer leur route avec cette voiture : il tira alors sa bourse, donna quelqu'argent au postillon en lui recommandant de garder la calèche et de la faire raccommoder, disant qu'à son premier voyage il la reprendroit.

Cette affaire étant terminée, il monta dans la diligence avec son compagnon, après avoir repris les effets de la calèche, et notamment un porte-feuille assez grand auquel il parut donner l'attention que l'on a pour une chose précieuse.

— J'aurois, dit-il après être remonté, j'aurois voulu passer de

jour le bout de la forêt de Saint-Vallier, car on dit qu il y a des voleurs en ce moment, et il ne nous manqueroit plus que cela pour avoir eu tous les accidens qui puissent fondre sur des voyageurs. »

En entendant ce discours, la pauvre Annette serra dans son sein l'or qui lui avoit coûté tant de peine à acquérir, et dont chaque pièce représentoit des heures entières passées dans l'occupation fastidieuse de tirer lentement l'aiguille : elle fit ce mouvement machinalement, car son cœur étoit rempli d'une douleur profonde que l'aspect de Pauline et de son cousin renouveloit à chaque instant.

— Vous avez été heureux, messieurs, dit Pauline, sur cent per-

sonnes qui verseroient ainsi, la moitié, et beaucoup de l'autre moitié, y auroit péri.

Les inconnus ayant répondu par un signe de tête, personne ne fut tenté de renouer la conversation.

Alors chacun se mit à regarder avec curiosité les nouveaux venus, ainsi que cela se pratique, et cet examen se fit en silence. Celui qui paroissoit le maître, et l'étoit en effet, pouvoit avoir trente-cinq ans, mais il paroissoit atteindre la quarantaine par la nature de ses traits : il étoit très-basané, un peu gros, petit, l'œil plein d'une énergie étonnante et d'une assurance prodigieuse.

Il étoit habillé tout en noir, mal-

gré la saison : le luxe de son linge et le diamant énorme qui décoroit sa chemise, annonçoient un homme très-opulent. Une chose qui saisissoit tout d'abord, c'étoit un air de majesté répandu sur sa figure, dans ses traits, et qui indiquoit un homme né pour le commandement, et qui a en effet commandé. Ses gestes, en harmonie avec la conscience qu'il avoit de sa supériorité, ne détruisoient point l'illusion, et il régnoit, dans sa pose et ses manières, dans ses traits et le contour de sa bouche, des indices d'une force qui sentoit en quelque sorte la férocité : il auroit pu, comme l'aigle, déchirer sa proie ; mais, comme le lion, il auroit su pardonner.

Cet homme offroit le singulier as-

semblage d'un front qui contenoit de la bonté et de la grandeur même, avec une tournure qui, dans l'ensemble, avoit quelque chose de dur. Un physionomiste, d'après sa bouche, l'auroit jugé un être dépourvu de sensibilité ; un autre, à l'aspect de ses yeux, y auroit vu cette vaste conception, cette grandeur, qui ne machinent rien de bas, et qui, dans un crime, ne commettent rien que de nécessaire, sans égorger, comme le tigre, pour le seul plaisir de se baigner dans le sang. Il y avoir, dans cette tête bisarre, accès à la sensibilité, et tout à la fois la faculté de la refouler en lui imposant silence : à Rome, l'inconnu auroit été le Brutus qui tua ses enfans ; à Sparte, Léonidas ;

et, comme Thémistocle, il se seroit empoisonné plutôt que de marcher contre sa patrie : comme Pierre I.er, il auroit fait assassiner sous ses yeux les révoltés, mais, comme lui, il auroit aidé l'enfant timide à sortir du cercle fatal, en écartant les poteaux de l'enceinte où l'on égorgeoit les Strélitz et les familles des seigneurs insurgés. Enfin, la nature l'avoit taillé en grand : ses épaules étoient larges, sa tête grosse comme celles que l'on désigne dans les arts sous le nom de *têtes de Satyres ;* ses cheveux crépus et noirs se frisoient d'eux-mêmes en annonçant la force, et ses muscles saillans, ses contours, sa barbe fournie, ses favoris épais, indiquoient une force de corps prodigieuse. En effet, quand

il s'assit sur la banquette du milieu et qu'il posa sa main sur le dossier, il sembloit, qu'en pressant, il lui eût été possible de briser ce qu'il touchoit ; ses mains étoient d'une grosseur étonnante, et, quoique couvertes de gands blancs, elles paroissoient habituées à soulever des masses.

Son regard pénétrant alloit droit à l'âme, et l'aspect de ce singulier être imprimoit à l'imagination un certain ordre de pensées : c'est-à-dire que l'on n'attendoit rien que d'extraordinaire et d'imprévu de son caractère, et l'on appliquoit à sa figure les idées que l'on conçoit de certains hommes historiques, dont on se trace un portrait idéal. Il remplissoit l'âme toute entière, et

l'on ne pouvoit pas le voir avec indifférence ; il falloit ou l'admirer ou détourner la tête avec répugnance.

Sa voix forte avoit de la rudesse ; il régnoit peu de poli dans ses manières, et l'on voyoit qu'il devoit avoir fait la guerre, car ce n'est qu'à la longue que les militaires perdent ce qui les distingue des autres hommes, diagnostique qui reste indéfinissable et échappe à l'analyse.

Après que chacun eut observé l'étranger et pris plus ou moins de ces idées sur son compte, on examina son compagnon, et l'on s'aperçut qu'il régnoit une singulière amitié entr'eux. Le second étoit grand, sec, maigre, nerveux, et

il auroit paru avoir un grand caractère de fixité s'il n'eût pas été à côté du premier : il y avoit chez lui moins d'idées et plus d'énergie, en ce sens qu'elle étoit tout le caractère et qu'elle entroit pour la somme totale des règles de la conduite : cet homme-là, une route prise, devoit la suivre toujours, bonne ou mauvaise.

Pendant qu'on les examinoit ainsi, ils jetoient de leurs côtés des regards observateurs sur leurs compagnons de voyage. Le coup-d'œil du premier des deux inconnus ne fut pas favorable à Charles : cette figure mielleuse, régulière et un peu fausse, ne lui convint pas ; il le témoigna à son ami par un geste, et ce geste exprimoit à la fois l'aver-

sion et le mépris : Charles feignit de ne pas l'apercevoir. L'étranger regarda assez attentivement l'actrice, mais il revint toujours assez cavalièrement à la figure d'Annette, et finit par lui dire, en adoucissant sa voix : « C'est mademoiselle qui est venue si vîte à notre secours ?..... je vous remercie. »

Puis, se retournant, il aperçut le colonel et lui dit : « Ah, ah ! voici un brave !.... car je gage, monsieur, que vous avez servi, et que vous avez quelque blessure ? » Le colonel s'inclina.

Annette, toujours occupée de son cousin, acquéroit de plus en plus les preuves de ce que le colonel lui avoit dévoilé. La nuit approchoit, on n'étoit plus qu'à sept lieues

de Valence, et Pauline profitoit de l'obscurité pour faire plusieurs signes à Charles. Annette resta plongée dans les réflexions les plus tristes, et sa vue étoit arrêtée sur l'homme extraordinaire que le hasard leur avoit amené. De son côté, il regardoit la figure d'Annette avec intérêt, car, expressive comme elle l'étoit, sa mélancolie s'y peignoit à grands traits, et il sembla compâtir à la peine qu'il ignoroit, entraîné par *le je ne sais quoi*.

Il faisoit nuit noire, on traversoit le bout de la forêt de Saint-Vallier qui se trouve à quelques lieues de Valence, lorsque tout-à-coup la diligence s'arrêta, et le postillon eut beau fouetter ses chevaux, ils n'avancèrent pas. Le postillon descen-

dit et jeta un cri d'alarme en trouvant des cordes tendues d'un arbre à l'autre, ce qui barroit le chemin : à peine le postillon eut-il crié qu'une troupe d'hommes à cheval parut, entoura la voiture en montrant une forêt de canons de pistolets tendus, si bien, que les deux étrangers et le colonel virent qu'il n'y avoit aucune résistance à opposer.

Un des brigands détela les chevaux de la diligence, les attacha à un arbre, et l'on entendit alors frapper à coups redoublés sur la malle de la diligence. Le chef de la bande rassura les voyageurs en leur disant qu'il ne leur seroit fait aucun mal, puis il ordonna à ses gens de s'acquitter lestement de leur besogne, en s'emparant des sommes

qu'ils savoient être dans la voiture.

L'actrice se lamentoit, et Annette trembloit comme la feuille : elle avoit tiré la bourse de son sein pour la donner aussitôt et n'être pas fouillée ; l'étranger ouvroit son porte-feuille, et, par une présence d'esprit étonnante, défaisoit sa cravatte et y insinuoit un gros paquet de billets de banque, lorsqu'un brigand parut avec une lanterne allumée, en priant les voyageurs de descendre l'un après l'autre.

L'actrice fut dévalisée avec promptitude ; la pauvre mère Gérard n'offrit rien à la rapacité des brigands; on prit la montre de Charles, cinq cents francs au colonel, et Annette, en descendant, pria qu'on

ne la touchât pas, donna en pleurant l'argent qui lui avoit coûté tant de peine à acquérir, et en ce moment pensa au vendredi.

Les deux étrangers descendirent, mais chacun tenoit un pistolet à chaque main d'un air si déterminé, que les deux brigands reculèrent... Après avoir contemplé ces deux personnages, le chef de la bande accourut, et se mettant entr'eux et ses gens :

« Ne tirez pas, s'écria-t-il, et respectez leurs effets !..... diable !..... » et il lâcha un juron effroyable.

Alors toute la troupe accourut, et, sur le champ, chapeaux, bonnets, tout fut mis à bas par les bandits qui donnèrent les marques du plus profond respect à la vue des deux amis. Les voyageurs

étonnés regardèrent cette scène avec terreur, et chacun crut avoir fait route avec les chefs suprêmes de quelqu'association secrète.

C'étoit une chose curieuse que de voir, au milieu de la nuit, cette diligence arrêtée sur le grand chemin, les chevaux attachés à un arbre, les voyageurs ébahis d'un côté, le conducteur et le postillon tristes de l'autre, et, au milieu, les brigands en groupe presque prosternés devant deux hommes : ce tableau, éclairé par les lanternes qui ne donnoient qu'une fausse lueur à cause de la verdure qui paroît alors comme noire, étoit vraiment pittoresque, et un peintre auroit voulu être volé pour pouvoir le dessiner d'après nature.

— Par le feu saint Elme!.. s'écria d'une voix tonnante l'étranger, je ne croyois guère me trouver en pays de connoissance avec ces brigands-la! dis-donc? ajouta-t-il en prenant le bras de son ami et resserrant ensemble leurs pistolets, combien leur donnes-tu de temps pour vivre encore sans être pendus?

— Nous savons ce que nous risquons, mon capitaine, dit le chef, et vous.....

— Chut!...... ou je te brûle la moustache, s'écria l'ami de l'étranger; tu es en mauvais chemin, Navardin!... (1) Mais, puisque tu es

(1) Ce personnage était presqu'i aperçu dans le *Vicaire des Ardennes*.

leur capitaine, rends donc à cette jeune fille son petit trésor.

— Je t'en dédommagerai, ajouta l'étranger; allons, rends-lui? Elle est venue à notre secours la première, nous lui devons bien quelque reconnoissance.

A cette parole, le capitaine rendit la bourse à la tremblante Annette; les voleurs laissèrent chacun remonter, et ils s'enfuirent au grand galop. On peut s'imaginer les divers sentimens dont les voyageurs furent animés pour les deux étrangers, en se rendant a Valence qui étoit la première ville qu'ils alloient rencontrer, et le terme de leur voyage : cette route se seroit faite en silence sans l'actrice qui regrettoit à chaque instant son cachemire, ses diamans et ses dentelles.

Annette ne savoit que penser de la manière dont son trésor lui avoit été rendu, et elle dit à l'étranger : « Je ne sais, monsieur, si je dois vous remercier ou me plaindre d'avoir recouvré ma bourse par votre faveur...... »

— Agissez comme bon vous semblera, mademoiselle, répliqua l'étranger.

Annette se tut.

Le colonel regrettoit fort ses cinq cents francs et ne pouvoit s'empêcher de penser que les inconnus étoient de connivence avec les brigands. Cependant, en se rappelant l'air déterminé dont ils descendirent, leur empressement à cacher leurs billets dans la cravatte et leur surprise, il devenoit clair qu'ils n'a-

voient pas couru risque de la vie en brisant leur calèche pour le plaisir de présider à un vol, auquel leur concours n'avoit guère paru nécessaire, et surtout qu'ils ne seroient pas remontés avec les voyageurs. Jamais aventure ne renferma plus d'alimens pour la curiosité, et néanmoins cette curiosité, toute vive qu'elle fût, ne pouvoit pas se satisfaire, puisque l'on n'osoit faire aucune question aux deux étrangers.

En s'approchant de Valence, Annette éprouva une sorte de peine : jusque-là elle s'étoit dispensée de parler à son cousin ; et, se séparant de lui par la pensée, elle avoit cette journée, vécu comme loin de lui : désormais elle alloit se trouver

sans cesse avec Charles, et dans une extrême contrainte qui nécessiteroit une explication. A ce moment la lune se levoit et jetoit dans la voiture assez de jour pour apercevoir les figures des voyageurs. Les yeux d'Annette s'arrêtèrent machinalement sur l'étranger qui, ne se croyant pas observé, réfléchissoit sans doute à des choses d'une extrême gravité : son visage étoit farouche et portoit le caractère d'une méditation sombre : l'énergie extraordinaire de son âme brilloit comme l'éclair parmi les nuages, et Satan, se levant du sein de son lac de feu pour haranguer les démons, n'avoit pas plus de fierté et de majesté sauvage dans les traits. La lune, laissant cette fi-

gure comme indistincte et n'en révélant que les masses les plus saillantes, ajoutoit encore à la profondeur des idées qui se peignoient sur cette tète énorme.

Annette tressaillit à cet aspect, un sentiment indéfinissable s'éleva dans son cœur, elle le prit pour de l'effroi et détourna lentement sa tête vers la campagne, mais elle fut ramenée, par la curiosité, vers cet homme qui apparoissoit à son imagination comme un monument : elle baissa les yeux une seconde fois, et, par l'effet de cette chasteté pure qui faisoit le principal charme de son caractère, elle s'ordonna à elle-même de ne plus contempler l'étranger.

La diligence rouloit dans les rues

de Valence que le jour avoit paru ; la voiture entra dans la cour d'une auberge, et le conducteur, en descendant, annonça qu'il avoit été arrêté et volé. Il s'approcha du directeur de l'entreprise qui, par hasard, se trouvoit dans la cour, occupé à fumer sa pipe, et il lui dit quelques mots à l'oreille. Sur-le-champ le directeur sortit, et le conducteur resta dans la cour sans ouvrir la portière et sans aider aux voyageurs à descendre.

— Qu'attendez-vous donc ? lui demanda le compagnon de l'étranger : ouvrez-nous ?....

Le conducteur monta sur le marche-pied et répondit que l'on avoit été chercher du monde pour dresser un procès-verbal sur l'aventure de la nuit. »

— Nous serons aussi bien dans une salle que dans la voiture, répondit l'actrice.

Le conducteur ouvrit alors comme à regret, et tous les voyageurs descendirent en se dirigeant vers la salle. Comme l'étranger et son compagnon alloient entrer, le conducteur les arrêta et leur dit : « Messieurs, voulez-vous avoir la complaisance de me dire vos noms pour que je vous porte sur ma feuille ? »

— C'est inutile, répliqua l'étranger, puisque nous sommes arrivés : le directeur ne nous ayant pas vus, cela doit être votre profit.

— Impossible ! messieurs, répliqua le conducteur.

— Oh, oh ! reprit l'étranger en entrant dans la salle, ceci annonce

des hostilités ; hé bien, mettez M. Jérôme et M Jacques ! et ils allèrent tous deux s'asseoir, l'étranger à côté d'Annette, et son compagnon entre Charles et l'actrice.

Une jeune servante étoit dans la salle, et l'étranger, au bout d'un instant passé dans le silence, lui dit : « Mademoiselle, avez-vous ici des voitures ? »

— Oui, monsieur.

— Pourriez-vous nous en trouver une que nous vous renverrions ce soir ?

A ces mots, le conducteur, faisant un geste qui signifioit que les étrangers ne s'en serviroient guère, sortit, pour reparoître un instant après avec trois gendarmes, le directeur et un monsieur habillé en noir.

— Il paroît que vous avez été arrêtés à Saint-Vallier ? demanda l'officier de police, car c'en étoit un.

— Et volés, reprit l'actrice.

— Ces messieurs, continua l'officier en désignant les deux inconnus, paroissent connoître les voleurs à ce que l'on prétend ?.....

— Oui, monsieur, répliqua Charles en souriant.

— En ce cas, reprit l'officier nous allons recevoir vos dépositions, et ces messieurs me suivront. A ces mots, il fit un signe aux gendarmes qui s'avancèrent vers les deux inconnus.

L'étranger plissa son front, ses yeux s'animèrent et les signes d'une effroyable colère se manifestèrent sur son visage, et avec la même

rapidité qu'un tonneau de poudre qui s'enflamme et part.

— Ah ça, s'écria-t-il d'une voix tonnante, jouons-nous la comédie ?.... et sur le *oui* d'un jeune freluquet allez-vous nous arrêter ? jour de dieu ! tout le monde est-il muet pour raconter ce qui s'est passé ? et pour qui nous prend-on ?.....

L'officier de police n'écoutoit pas, demandoit à chacun ses passeports et chacun les cherchoit. Alors l'étranger alla rapidement à l'officier de police, et, le saisissant par le milieu du corps, il le secoua de manière à lui faire jeter les hauts cris ; il l'enleva en l'air, le tourna, et en un clin-d'œil s'en servit comme d'une toupie, sans que les gendarmes pussent l'en empêcher, quoiqu'ils fussent accourus.

— Cet homme-là, dit tout bas Pauline à Charles en riant, nous moudroit comme une meule écrase un grain de blé.

— Ah! crioit l'étranger, je t'apprendrai le code de la politesse française et à écouter ce qu'on te dit, méchant pousse-procès!.....

Les trois gendarmes s'emparèrent de l'inconnu mais en un clin-d'œil il les envoya à trois pas de lui: alors les gens de l'auberge, le conducteur, le directeur, les gendarmes, l'officier, tombèrent tous sur lui et le continrent avec peine. Annette, tout effrayée se serroit auprès de sa mère, l'actrice admiroit la force étonnante de l'étranger, et l'ami de l'insurgé rioit à gorge déployée.

Il alla vers son ami et lui dit: « Tu n'en fais jamais d'autres !.... eh laisse-les instrumenter, ne sommes nous pas à Valence ? »

L'officier de police, voyant ce nouveau délinquant en liberté, fut épouvanté, car si l'un coûtoit tant à arrêter, qu'alloit-il faire de l'autre ?.... alors il prit le parti de lui demander fièrement son passe-port.

— Imbécille, lui dit ce dernier, si tu nous arrêtes, que nous ayons ou n'ayons pas de passe ports, qu'est-ce que cela fait à notre affaire puisque tu nous prends pour des brigands ? Tes gendarmes n'ont pas d'armes, tiens !.... Là-dessus il tira de son sein une paire de pistolets à deux coups, et les mit jusque sous

le nez de l'agent de la police valençaise qui recula brusquement en disant : « Monsieur, pas de gestes !..... »

A ce moment, un piquet de gendarmerie arriva, et les deux amis furent mis ensemble au milieu des gendarmes ; celui qui avoit tiré ses pistolets les donna aux soldats qui les lui demandèrent, et l'officier de police se mit en devoir de questionner les voyageurs.

Alors l'étranger dit au maréchal-des-logis qui le gardoit de le conduire à la Préfecture, et comme on lui fit observer que le Préfet n'étoit pas levé, il répondit qu'il se leveroit pour eux. Cette réponse surprit la cohorte, et l'air impérieux de l'étranger devint tellement imposant

que les deux prisonniers furent emmenés à la Préfecture, au grand étonnement des voyageurs qui avoient contemplé cette scène avec des sentimens bien divers.

CHAPITRE V.

L'OFFICIER, malgré l'absence du capitaine de la bande de voleurs, n'en continua pas moins de dresser son procès-verbal, et à mesure qu'on lui disoit comment la chose s'étoit passée, il ne pouvoit s'empêcher de s'apercevoir qu'il devenoit impossible que les étrangers fussent complices de ce vol. Néanmoins il continuoit, lorsque le maréchal-des-logis, qui avoit conduit les soi-disant brigands à la Préfecture, vint annoncer que M. le Préfet venoit de marquer de la joie en les apercevant

qu'ils étoient entrés sans façon dans sa chambre à coucher, et que les gendarmes l'avoient entendu rire au récit de l'aventure des étrangers; puis il apportoit une lettre écrite par le Préfet lui-même. L'officier de police la lut et parut décontenancé.

— Ils vont même déjeûner avec le Préfet, ajouta le gendarme, et il leur prête sa voiture pour s'en retourner, car je viens d'apprendre, par les domestiques, que c'est ce riche américain qui s'est rendu acquéreur du château de Durantal: cet homme-là a des millions!.....

— En tout cas, répliqua l'officier de police en souriant, il a aussi un fier poignet, car il m'a presque brisé les reins.

Sur le bruit qui couroit dans Valence que la diligence avoit été arrêtée et volée à Saint-Vallier, madame Servigné et sa fille accoururent au-devant de leurs parens, et entrèrent avec un petit garçon qui prit les paquets de nos voyageurs. Charles, après avoir embrassé sa mère et sa sœur, alla s'entretenir avec Pauline et ne la quitta que pour suivre la famille qui, se formant en bataillon serré, se dirigea vers le domicile de madame Servigné, lequel étoit situé dans une rue assez fréquentée de Valence.

C'étoit une honnête boutique de province, ou, pour parler plus correctement, de département : on y vendoit de tout, depuis du fil jusqu'à du lin, depuis la toile jusqu'au

coton, soieries, draperies; même de la dentelle, de la parfumerie, des cachemires d'occasion, et ce magasin étoit un des plus fréquentés par les beautés valençaises.

Madame Servigné avoit étendu son commerce et si heureusement fait ses affaires, qu'elle se trouvoit propriétaire de la maison où elle demeuroit : Annette et sa mère y furent reçues avec une cordiale franchise et cette chaleur de cœur que les gens du midi mettent dans toutes leurs actions, oui, dans toutes, depuis la plus insignifiante jusqu'à la plus sérieuse.

On trouva, dans le magasin, le futur d'Adélaïde Servigné : c'étoit un homme d'une trentaine d'années, d'une figure peu revenante,

l'œil sournois, le maintien embarassé, petit, le front bas, les lèvres minces et les cheveux roux; du reste, il s'étoit fait aimer d'Adélaïde, et à cela il n'y avoit rien à répondre. Annette éprouva, en voyant le prétendu, un mouvement d'aversion qu'elle réprima; mais il lui échappa le même geste par lequel l'étranger de la voiture avoit témoigné sa répugnance pour Charles. Annette, comme toutes les personnes supertitieuses, écoutoit singulièrement ces premières impressions, et les présages qui accompagnoient la première vue d'un objet ou d'un être; ainsi elle remarqua, qu'en apercevant M. Bouvier, elle marcha sur un oiseau que l'on avoit lâché, en oubliant de le faire ren-

trer dans sa cage : la pauvre bête mourut fortement regrettée par madame Servigné qui aimoit beaucoup les oiseaux, les chats, les chiens, trait distinctif de son caractère, et qui doit faire deviner d'avance à plus d'un lecteur observateur qu'elle étoit bavarde.

En effet, la bonne femme tenoit à sa langue autant que sa langue tenoit à elle, et l'on s'en aperçut bien vîte.

— Enfin, vous voilà !..... dit-elle lorsque tout le monde fut réuni dans une chambre haute qui servoit de salon, quoique son lit y fût ; ah ! que je suis aise ! M. Bouvier, Jacques a-t-il fermé la boutique ? Mais asseyez-vous donc, mesdames. Ah ! Charles, que tu es grandi !..... et savant..... hé bien, viens donc que

je t'embrasse encore ; j'ai cru que vous n'arriveriez jamais ; et vous avez été volés encore ! mais vous nous raconterez cela, j'espère !..... dans un autre moment !... s'écria-t-elle en voyant que M.me Gérard ouvroit la bouche pour faire sa partie ; tenez, ma chère sœur, voici mon gendre, monsieur Bouvier, il est de Bayeux, en Normandie.....

Ici la respiration lui manqua et elle embrassa son fils tout en reprenant haleine. En habile femme, madame Gérard saisit la parole, et la conversation devint un peu plus générale.

Enfin l'on installa les parisiennes, et au bout de deux ou trois jours elles furent chez madame Servigné comme si elles y eussent été

depuis vingt ans. Une des premières occupations d'Annette fut de s'informer si l'on étoit près d'une église, car cette fête brillante, par laquelle l'église célèbre l'Eternel, déployoit alors toute sa pompe.

Pendant huit jours, le soir, il se fait à la nuit la magnifique cérémonie du Salut, et la religieuse Annette n'auroit pas manqué, pour toute la fortune et les joies de la terre, une prière aussi belle que celle-là.

Il y avoit justement au bout de la rue habitée par madame Servigné, une église ou plutôt une chapelle, car elle étoit petite et dans le genre gothique, architecture dont le mystère s'accorde parfaitement avec les croyances et les pratiques du christianisme.

Le lendemain de son arrivée à Valence, le soir, après dîner, Annette qui avoit marqué à Charles tout autant d'amitié que par le passé, lui demanda : « Mon cousin, ne voulez-vous pas venir au salut avec moi ?...... »

Aussitôt madame Servigné s'écria : « Mais, ma nièce, nous irons tous !.... »

— Non pas moi, dit Charles avec un embarras visible, car j'ai précisément affaire à cette heure-ci.

Annette le regarda avec étonnement, il baissa les yeux. Cependant il avoit parlé d'un ton si péremptoire, qu'il n'y avoit aucune observation à faire, et la famille s'achemina vers l'église en le laissant tout seul. Avant d'entrer à la

chapelle, Annette vit dans la rue une affiche en gros caractères : c'étoit une affiche de spectacle qui annonçoit que mademoiselle Pauline ne donneroit que trois représentations : la première étoit indiquée pour le soir même, et, par l'heure du spectacle, Annette se convainquit que son cousin préféroit la jouissance de voir M.lle Pauline au plaisir d'accompagner un instant au Salut celle qui lui avoit prodigué les marques de la plus tendre amitié dès l'enfance.

A l'aspect de cette affiche, une foule de pensées assaillit le cœur de cette douce fille, et une méditation pénible remplit son âme pendant qu'elle marchoit à l'église. « Quel charme a donc une actrice, se disoit-elle

pour que, dans un instant, elle fasse tout oublier ?..... que donne-t-elle ?... Ont-elles des secrets pour déployer en un jour plus de témoignages d'amour que nous n'en prodiguons en vingt années?... ou serois-je d'un caractère peu aimant?... Grand Dieu ! n'aurois-je donc aucune sensibilité ! et vous aurois-je tout donné !.... »

A ce moment elle entroit dans l'église et toutes ces pensées s'enfuirent comme une vapeur légère devant le soleil : elle renonça à Charles pour toujours, et elle prononça ces mots à voix basse, en s'agenouillant : « O mon Dieu ! c'est donc à vous que je me dédie !.... et ce cœur sera tout entier brûlant pour vous, à jamais, dans cette

parcelle de temps que nous appelons la vie, comme pendant votre règne dont les instans seront *des siècles de siècles !....* »

Elle releva lentement sa tête, secoua les boucles de ses cheveux qui retombèrent sur son cou d'albâtre, une espèce de tranquillité rentra dans son âme, elle ouvrit son livre et tomba sur ces mots : « *Ce sera ton époux de gloire.* » « *Hic erit sponsus gloriæ.* »

Frappée de la singulière coïncidence de ces paroles qui retentissoient dans son cœur comme prononcées par un ange qui se seroit assis à ses côtés, elle releva ses yeux humides de pleurs, et, contre un pilier composé de cinq petites colonnes assemblées, elle vit dans

l'obscurité la tête énorme et les cheveux bouclés de l'étranger de la voiture : Annette tressaillit, et son cœur fut frappé d'un tel coup, qu'on ne peut comparer son effet qu'à ce malaise qui fait tourner le cœur avant l'instant où la défaillance sera complète.

Cette apparition étoit-elle un effet de son imagination ou une réalité ? elle n'osa pas relever la tête pour s'en assurer ; et tenant son livre en tremblant elle lisoit involontairement « *Ce sera ton époux de gloire.* » Ses idées superstitieuses vinrent l'assaillir, et elle fut frappée de la pensée que le livre parloit un langage divin qui déchiroit le voile de l'avenir : il y a des idées importunes qui, malgré de palpables absurdités, vien-

nent au cerveau sans que la raison la plus sévère puisse les chasser ; c'est comme le rêve de l'esprit pur. Annette trembla si fort que sa cousine s'aperçut de son agitation à celle de son livre.

— De quoi riez-vous, ma cousine ? dit Adélaïde.

— Je ne ris pas, répondit Annette, je suis indisposée ; mais je suis mieux! ajouta-t-elle en craignant que sa cousine ne lui proposât de sortir. Elle voyoit toujours, malgre elle, cette figure dont les yeux éner giques lui avoient paru brillans d'un feu terrible en ce qu'il annonçoit la passion, et la passion, dans cet être extraordinaire, devoit être une flamme dévorante.

Le salut commença, l'église étoit

parfumée par les fleurs qui la garnissoient, une profusion de cierges répandoit une brillante lumière qui, venant de l'autel, produisoit un effet prodigieux, car le prêtre sembloit marcher au sein d'un nuage lumineux formé par la fumée de l'encens.

Le chant de joie et la masse d'harmonie répandus par l'ensemble des voix avoient quelque chose de grandiose et d'imposant; mais pour ceux qui environnoient Annette, il régnoit dans ces accords un charme de plus, car elle chantoit avec une telle sensibilité, un goût si pur, une voix si juste et si flexible, que son organe tranchoit sur tout et inspiroit le désir de l'entendre seule.

Plusieurs personnes même cher-

chèrent dans les rangs de femmes de quelle bouche délicieuse partoient ces mélodieux accens ; mais Annette, agenouillée avec grâce et la tête penchée sur son livre, restoit immobile comme un de ces anges que Raphaël représente prosternés devant le trône.

Quand le salut fut fini, qu'Annette se leva, elle ne put s'empêcher de jeter un coup-d'œil sur la colonne auprès de laquelle cette tête énergique s'étoit présentée à sa vue d'une manière si étonnante. Elle tressaillit encore davantage, car, cette fois, elle vit, dans l'enfoncement de la chapelle, l'inconnu de la voiture : le faible jour qui s'échappoit des vitraux et de l'autel sur lequel les cierges s'éteignoient, ne

le lui laissa voir que d'une manière indistincte et comme une grande ombre, ou plutôt comme la statue d'un tombeau, car il étoit immobile, la tête inclinée, et plongé dans une profonde méditation : son ami l'accompagnoit. Cet ami lui toucha le bras quand Annette les regarda ; alors elle baissa la tête et ses yeux cherchèrent la terre. Elle frémit en y apercevant une tête de mort sculptée entre deux os, et elle remarqua que tout le temps du salut elle étoit restée sur la pierre d'un tombeau, car autrefois les églises avoient des caveaux souterrains où l'on enterroit les personnes de distinction, et l'on recouvroit l'endroit de leur sépulture de ces pierres *tumulaires* qui servoient de pavé.

Ces petites remarques, ces présages, ces rencontres, peuvent n'être rien et exciter le sourire de beaucoup de personnes, mais pour Annette, et d'après son caractère, c'étoient des événemens qui faisoient une profonde impression sur son âme. Elle suivoit donc sa mère dans un silence qui étonnoit sa cousine et non M.me Gérard, car elle étoit habituée, en sortant de l'église, à voir Annette plongée dans la méditation.

Les deux cousines marchoient les dernières de la petite troupe que formoit la famille. Après être sorties de l'église, elles entendirent les pas de deux hommes qui les suivoient immédiatement.

— Ma cousine, dit Adélaïde

regardez donc l'un des messieurs qui nous suivent !..... il a une figure singulière, vous n'en aurez jamais vu et n'en verrez de semblable, c'est un visage de conspirateur.

— C'est juger légèrement les gens! répondit Annette, certaine que c'étoit l'inconnu de la voiture qui revenoit de l'église.

D'après la réponse d'Annette, Adélaïde se tut en pensant en elle-même que sa cousine étoit plus grave que ne le comportoit son âge; et *elles prirent mal ensemble*, s'il est permis d'exprimer, par cette phrase familière, l'espèce de sentiment que l'on conçoit pour une personne dont le caractère ne coïncide pas avec le nôtre.

A peine avoient-elles fait quelques

pas de plus, qu'elles entendirent une espèce d'altercation entre les deux étrangers : elle paroissoit assez vive ; ils parloient bas, mais cependant, avec de l'attention, on pouvoit saisir quelques mots, et l'on pense bien qu'Annette, de même que sa cousine, avoient l'oreille fine à leur âge.

— Oui, je t'empêcherai d'y venir !..... disoit l'étranger ; oui, sans doute.

— Et pourquoi ?.....

— Pourquoi ?..... Parce que cela ne te convient pas ; et que, dans ce genre, tu as assez de ta dernière *victime* !.....

Ici les deux jeunes filles n'entendirent plus rien si ce n'est un nom qui finissoit en *ic*, comme Stépha-

nie, Mélanie, Virginie ; mais, quoiqu'il revint plus d'une fois dans les phrases prononcées à voix basse, elles ne purent le connoître en entier.

— Elle est morte !..... fut le premier mot qu'elles entendirent : il étoit dit par l'étranger avec un air de surprise.

— Et l'on peut, reprit l'autre, dire que jamais sous le ciel il n'y eut une créature plus angélique, une plus belle fleur ! elle étoit toute femme, et digne plutôt du ciel que de la terre, car j'ai appris sur elle des choses qui tirent les larmes des yeux.

— Par qui ?

— Par sa femme-de-chambre : tiens, n'approche pas des femmes, ce sont des plantes trop fragiles, et tu es un vent de tempête : d'ailleurs......

Les deux cousines étant arrivées, n'en entendirent pas davantage. Annette, étonnée des mots que le hasard lui avoit permis d'écouter, ne savoit que penser des inconnus : son âme étoit à la fois remplie d'effroi et de tranquillité. Cet état seroit difficile à expliquer ; on ne pourroit en donner l'idée qu'en comparant Annette à un bel édifice dont une partie ressent les outrages d'une tempête, pendant que le soleil, dissipant les nuages d'un côté, y introduit ses rayons qui répandent une lumière pure et finit par éclairer tout le temple : une lueur pareille se levoit dans le cœur d'Annette sans qu'elle en soupçonnât la clarté.

Charles n'étoit pas rentré, et ne

parut même pas au souper de famille ; Annette en fit tristement l'observation, et, comme elle ne dormit pas, elle l'entendit revenir à onze heures environ dans la nuit.

Pendant les cinq jours que mademoiselle Pauline fut à Valence, Charles resta peu dans sa famille ; il ne dînoit même pas au logis : un soir il ne rentra pas du tout, et il n'alla pas une seule fois au salut. Un jour Annette sortoit en même temps que son cousin, il fut montré au doigt par un jeune homme qui dit à son compagnon, quand Charles s'éloigna : « C'est l'amant de Pauline. »

Enfin cette dernière partit : dès-lors Charles fut tout entier à sa famille et n'eut plus d'autre déran-

gement que la nécessité de soutenir une correspondance qui parut très-active. Charles Servigné redevint très-empressé pour Annette ; il sembloit sentir qu'il avoit de grands torts à réparer, et il revenoit vers Annette avec une ardeur, une tendresse, qui firent horreur à cette jeune fille, sévère en ses principes. Charles avoit trop de tact et de finesse pour ne pas s'apercevoir de la froideur que sa cousine déployoit toutes les fois qu'il s'agissoit des sentimens intimes que deux jeunes gens, destinés l'un à l'autre, ont quand ils s'aiment, et cette froideur contrastoit chez Annette avec l'amitié dont elle accabloit son cousin pour les choses indifférentes.

Il n'y avoit plus que deux jours de

salut, le samedi et le dimanche, jour de l'octave de la Fête-Dieu. Le vendredi soir, Charles, au souper, dit à sa tante que l'étranger, qu'ils avoient reçu dans leur diligence, étoit resté à Valence, et qu'il étoit venu au spectacle dans la loge du préfet, mais que depuis deux jours on ne l'avoit pas revu. « Il paroît, ajouta-t-il, que cet inconnu est prodigieusement riche, on ne lui donne pas moins de sept à huit millions; il y en a même qui disent douze : ainsi, il étoit loin d'être capitaine de voleurs. »

Annette rougissoit en entendant parler de l'étranger, mais Charles ne s'en aperçut pas, et continua de s'entretenir de lui en exaltant la magnificence du château de Durantal, la somptuosité du parc, les

environs et le site, car cette propriété étoit placée sur une montagne qui avoisinoit Valence du côté du midi, et le revenu montoit à plus de quatre-vingts mille francs.

— Est-il marié? demanda madame Gérard.

— Non, répondit madame Servigné, dont la boutique étoit le rendez-vous de toutes les commères, et qui savoit tout ce qui se passoit dans la ville et aux environs; mais, reprit-elle, une chose plus intéressante, c'est que l'on prétend que notre procureur du roi va être destitué, et c'est une nouvelle ça! car il s'étoit vanté de rester en place, malgré sa conduite pendant les *cent jours!*.....

Charles parut comme frappé d'une lumière soudaine en entendant cette phrase de sa mère, et il tomba dans un profond silence.

Ce soir-là, Annette, sa mère et madame Servigné, venoient de se retirer, que Charles et Adélaïde sa sœur étoient encore pensifs assis à la table de famille.

— Mon frère, dit la jalouse Adélaïde, croirois-tu par hasard être aimé de cette pie-grièche d'Annette?

— Est-ce que tu aurois à t'en plaindre, demanda Charles, car pour en parler en de pareils termes......

— Moi! s'écria Adélaïde, non, et quoiqu'elle ait l'air de vous écraser à chaque instant par son regard extatique et par sa simplicité d'habillement, de conduite et de paroles,

dieu merci ! pour ce que je la verrai, je ne crains guère la cousine Annette !.... mais elle n'est pas de son âge, et je ne t'en parlois que pour toi : si tu crois qu'elle t'aime, tu te trompes......

— Comment cela ?..... répondit Charles étonné, je ne lui ai donné aucun sujet de plainte, et je ne crois pas......

— Hé bien, dit Adélaïde en l'interrompant, crois-moi, les femmes se connoissent un peu à cela : voilà cinq ou six fois que je remarque l'air dont Annette détourne la tête quand tu la regardes avec complaisance, et cet air-là n'est pas de bon augure pour toi.....

— Je n'imagine pas qu'Annette puisse changer.

— Questionne la, fais un essai, et tu t'en convaincras...... Dis-moi donc, est-elle riche ?.....

— Annette, reprit Charles, est riche en sentimens religieux !.... du reste, quand son père et sa mère seront morts, elle pourra avoir mille écus de rente.

— Et mais, répliqua Adélaïde, cela vaut bien la peine d'entretenir la paix avec elle.

Cette conversation excita quelque défiance dans le cœur de Charles, et il résolut, à la première occasion, d'éclaircir ses soupçons. En effet, il ne pouvoit croire qu'Annette fût instruite de son intrigue avec Pauline : l'extrême innocence de sa cousine excluoit toute idée de perspicacité de sa part dans une sem-

blable affaire, et Charles ne croyoit pas s'être permis la moindre chose qui pût le trahir. Cependant les manières d'Annette n'étant plus les mêmes, les discours d'Adélaïde plongèrent le jeune avocat dans une grande incertitude.

CHAPITRE VI

Le lendemain étoit le dimanche de l'octave de la Fête-Dieu et le dernier jour du salut. Depuis sa première apparition dans l'église, l'étranger de la voiture n'étoit pas revenu, et cette circonstance avoit produit un singulier effet dans l'âme d'Annette.

Quoique pure comme un lis qui vient d'éclore, elle s'étoit attendue à le rencontrer le lendemain, et, en entrant comme en sortant, quand elle jeta un coup-d'œil dans l'église, elle ressentit ce mouvement qui se

fait en nous lorsque notre attente est trompée. Chez elle, ce mouvement étoit presque machinal, et cette phrase, « Il n'est pas venu. » sans être prononcée, étoit sa pensée intime.

Charles offrit son bras à sa cousine pour se rendre au salut, elle l'accepta, et il se mit à côté d'elle. Le salut étoit commencé, et Annette chantoit d'une voix douce et pure, quand elle sentit un inconnu venir se placer sur la chaise qui se trouvoit à côté d'elle; elle trembla, car un secret pressentiment lui disoit que ce ne pouvoit être que l'étranger. Elle fut confirmée dans ses soupçons par l'impatience que Charles temoigna après avoir aperçu celui qui s'étoit placé à côté de sa cou-

sine : il se levoit, tournoit la tete regardoit l'étranger qui, semblable à un lion sur lequel se pose une mouche, ne faisoit aucune attention aux manières de Charles, et dévoroit des yeux le voile blanc qui descendoit du chapeau d'Annette, en dérobant sa figure à tous les yeux. L'étranger recueilloit en son âme les sons purs et harmonieux de cette voix céleste, et son émotion étoit visible ; il n'avoit point son compagnon, et rien ne troubloit son plaisir auquel il s'abandonnoit tout entier.

Charles bouilloit d'impatience, il auroit voulu que le salut fut fini, et il se réveilloit en son cœur plus que de l'amour pour sa cousine depuis que la présence de l'étranger lui

glissoit dans l âme l'idée terrible qu'il avoit un rival, et qu'il étoit dans l'ordre des choses possibles qu'Annette l'aimât. Il avoit cependant la jouissance de voir sa cousine immobile et l'œil toujours à l'autel. Lorsque le salut fut fini, elle ne tourna même pas la tête, donna le bras à Charles et sortit de l'église sans faire un seul mouvement pour voir l'étranger.

— Ma cousine, dit Charles, il fait un temps magnifique ; nous avons une heure et demie d'ici le souper, voulez-vous vous promener dans la campagne ? nous n'en sommes pas loin.

— Très-volontiers, dit Annette ; et ils se détachèrent de la compagnie en se dirigeant vers le faubourg.

Arrivés à la fin du faubourg, ils entendirent sortir de dessous une treille, en dehors de la ville et à la porte d'une espèce de cabaret, les éclats de rire et les chants d'une troupe joyeuse. Quand Annette et son cousin passèrent devant cette treille, qui étoit séparée du cabaret par un espace assez grand, une voix s'écria : « La voici ! » Et toute la troupe, se taisant, regarda sur le chemin. Annette et son cousin continuèrent à marcher ; mais Annette conçut un secret pressentiment qui lui disoit que c'étoit d'elle dont on s'occupoit sous cette treille ; et cependant, il n'y avoit aucune apparence qu'une jeune inconnue, depuis peu à Valence, fût le sujet de la conversation de ces hommes qui parois-

soient appartenir à la classe inférieure du peuple. Néanmoins elle ne se trompoit pas, et cette treille étoit en ce moment le rendez-vous de gens qui occupoient bien du monde. Il pouvoit y avoir autour de trois tables oblongues une douzaine d'hommes, au milieu desquels on distinguoit un gendarme en uniforme.

La plupart des convives étoient habillés avec des vestes et paroissoient être des ouvriers *endimanchés:* quelques-uns avoient du plâtre à leurs habits; leurs chapeaux étoient couverts de quelques taches blanches de chaux; et l'un d'eux, mieux habillé que les autres, ayant une toise qui lui servoit de canne, étoit placé au centre, à côté du gendarme, et sem-

bloit être l'entrepreneur qui les employoit. Les figures de ces ouvriers avoient toutes des expressions qui indiquoient un choix d'êtres : nulle n'étoit sans énergie, et chacune annonçoit soit la ruse, soit la force, soit la résolution, toutes, le courage ; et ces qualités étoient mises en commun vers un but, que l'union et l'accord de tous indiquoit merveilleusement. Leurs traits étoient fortement marqués, leur teint bruni par le soleil, mais par le soleil qui brûle l'Afrique et allume les torrens de chaleur de la Ligne. L'on s'apercevoit que ces hommes n'appartenoient pas au pays de France : l'un portoit le caractère de la figure américaine ; tel autre celui de la tête anglaise ou du nord, et d'autres les crâ-

nes des méridionaux. Un homme instruit, qui auroit passé en ce moment vers cet endroit, auroit cru apercevoir des ombres de ces fameux et célèbres flibustiers, si remarquables par le mélange des races humaines, par le courage porté à l'excès, ainsi que la résolution, l'amour du pillage et la cruauté.

Ils étoient à la fin d'un repas et dans cet état d'ivresse et d'exaltation qui suit une conversation animée par les cris, les chants, les mets et les vins forts du midi : leurs cris et leurs propos se ressentoient de l'état de leurs têtes.

— Vive la joie !... crioit un homme au gosier desséché.

— Mais vivent les sonnettes !..... répondoit un autre.

— *Et requiescat in pace !*..... disoit mystérieusement un compagnon en jetant par terre une bouteille vide.

— Ecoutez ! écoutez !..... s'écria l'un d'eux plus ivre que les autres, je vais chanter, et, sans attendre, il entonna :

Si l'on pendoit tous les voleurs
Qui volent sur la terre,
Il resteroit moins de pendeurs
Que de vin dans mon verre :
Car, je le dis, écoutez bien,
Il n'est dans ce bas monde,
Malgré sa foi profonde,
Que presque tous bons gens de bien :
Ceux que l'on mène pendre,
Et tous ceux qui l'ont mérité
. . . .

— Au diable la chanson !..... dit le gendarme en interrompant le chanteur et criant plus fort que lui ;

quand j'entends parler de corde et de supplice, cela me trouble la digestion.

— Ah bah! lui répondit un vieillard encore vert qui étoit à sa gauche, ne savez-vous pas que nous sommes sujets à une maladie de plus que les autres hommes?

— C'est bien pour cela qu'il ne faut pas clocher devant un boiteux, répliqua le gendarme; d'ailleurs, s'il continue, je le frotte.....

— Je voudrois bien voir cela, hussard de la mort, s'écria le chanteur en répétant :

« Ceux que l'on mène pendre,
Et tous ceux qui l'ont mérité..... »

Le gendarme leva son sabre, et l'autre, saisissant une canne creuse qui formoit le canon d'un fusil sans

crosse, para le coup du gendarme; mais le petit vieillard et le maître maçon arrêtèrent la querelle naissante.

— Brigands, tenez-vous donc tranquilles!..... nous ne sommes pas ici pour banqueter, collecter et nous tuer; il s'agit de choses importantes, et, si vous voulez toujours boire, écoutez-moi?

A ces paroles le calme naquit, et le maître maçon, désignant deux d'entre les compagnons, leur montra du doigt la porte du restaurateur et le chemin : comprenant ce que ce signe vouloit dire, les deux ouvriers se mirent en sentinelle.

— Bah, dit le gendarme, toute la ville est au salut.

— Mes enfans, reprit le maçon

à voix basse, en s'adressant à toute la troupe qui s'amoncela autour de lui, vous saurez que John (*et il montroit le gendarme*) vient de m'apprendre que *notre ancien* et son lieutenant sont indignes du nom d'hommes, car ils ont donné à M. Badger, leur ami, le préfet de Valence, (1) le signalement de tous ceux qui ont servi sous lui, et qu'il a reconnus l'autre jour : moi tout le premier!.....

— C'est une horreur!.....

— C'est une infamie!..... et une foule d'autres exclamations partirent en même temps de tous côtés.

---

(1) On sent que nous avons changé les noms, les lieux et les véritables circonstances, ainsi que nous l'avions annoncé.

(*Note de l'éditeur.*)

— Il faut piller Durantal !..... s'écria l'un.

— Piller Durantal ! reprit un autre, non, il faut *le* tuer !

— Un vieux chien comme cela ne mérite qu'une dragée dans le crâne !..... ajouta celui qui se faisoit remarquer par la figure la plus atroce.

Cette dernière parole, prononcée après toutes les autres et avec un sang-froid étonnant, sembloit le résumé des pensées qui agitoient en ce moment les têtes de ces gens que le vin et les cris avoient plongés dans un état voisin de l'ivresse.

— Un moment, mes amis, dit le gendarme; piller Durantal, ce n'est pas l'affaire d'une minute, car *il* a avec lui une bonne tête, *le lieute-*

nant n'est pas homme à se laisser prendre par dix de nous, sans compter que *l'ancien* est rude à manier. Supposez que nous les ayons mis à la raison, croyez-vous que le pillage de Durantal ne fasse pas ouvrir les yeux à l'autorité surtout après que notre dernière aventure nous a tant signalés?

— Signalés!... reprit celui qui avoit la figure si atroce et que l'on nommoit Flatmers, c'est j'espère *lui* qui s'est rendu coupable de ce crime, car c'est un crime de ne pas garder la foi jurée ; brûlons et tuons !.....

— Tuer notre ancien !..... s'écria le plus vieux de tous nommé Tribel, c'est mal !..... c'est un brave homme tel que les tillacs n'en ont jamais porté de meilleur ; ne lui avons nous

pas juré de garder le secret ? N'a-t-il pas toujours donné loyalement à chacun ce qui lui revenoit dans les *prises*, et ne nous a-t-il pas tous enrichis ?..... Est-ce sa faute si nous avons tout mangé comme des brigands que nous sommes , sans dire seulement un pauvre petit *ave ?* Si nous avons fricassé nos sacs d'or comme des goujons , lui , il a su garder les siens, qu'on les lui laisse !..... Songez que c'est lui qui nous défendoit, et qu'il auroit plutôt sauté seul sur un tillac que de nous livrer !....

— Hé , s'écria le maître maçon, pourquoi nous a-t-il denoncés aujourd'hui ?....

— Oui , reprit Flatmers , c'est un traître !... ce gros taureau-là s'est en-

richi, il tient à la vie, aux jouissances et à ses millions ; il ne nous estime pas plus qu'un zeste d'orange ; il faut lui apprendre à vivre, et lui faire savoir que, si l'un de nous va à l'échafaud par sa faute, il devra l'accompagner.

— Flatmers, Flatmers !.... reprit le vieux Tribel, quel est celui de nous qui s'est présenté devant notre *ancien*, comme étant dans le besoin, à qui il n'ait pas donné quelque billet de mille francs ?....

— Et quand je les ai mangés je me moque bien de ses billets !....

— C'est mal, Flatmers, et tu es un coquin sans reconnoissance !.... mais je veux bien qu'il nous ait dénoncés !.... moi, je vous répondrai que vous êtes des imbécilles et que

c'est de votre faute, car vous avez fraternisé avec lui sur le chemin, vous l'avez compromis, on l'aura interrogé, et, comme il a été déjà poursuivi, il n'aura pu échapper qu'en nous dénonçant.

— Hé bien, puisqu'on le poursuit, dit le maître maçon en faisant signe de la main pour demander silence : il faut le forcer à se rembarquer avec nous et recommencer nos courses. Allons nous mettre, jour de dieu, au service des insurgés d'Amérique, nous ferons un métier de braves gens, et nous ne serons plus, comme des voleurs de rien, occupés à *haricoter* sur les grandes routes. Quelle vie que de crever des chevaux, à demander la bourse à des voyageurs sans le sou!... risques

pour risques, allons piller les possessions espagnoles en vrais marins!... Nous nous battrons en même temps pour la liberté, et nous deviendrons quelque chose; *l'ancien* sera amiral, et nous, capitaines, lieutenans, officiers, au service des républiques!.....

Ce discours fut suivi d'un *hourra* général que le gendarme fut seul à ne pas partager.

— Qu'avez-vous donc?.... lui demanda Tribel.

— Ce que j'ai, reprit-il, je sais que ceci est le meilleur parti, mais il a bien des difficultés: d'abord, *l'ancien* le voudra-t-il? Ecoutez,..... vous savez si jamais chef a, pendant dix ans, plus travaillé que lui: il n'a pas eu un moment de repos,

et je gage mon sabre qu'il est resté garçon tout ce temps-là !.... Il étoit toujours occupé de nos affaires, à l'affût des bâtimens marchands, des vaisseaux de guerre, plaçant, vendant les marchandises, si bien que nous n'avions que la peine de manger notre argent. Or, vous apprendrez que notre *ancien* est amoureux d'une jeune et jolie fille, et vous savez que ce qu'il a aux pieds il ne l'a pas dans la tête, que ce qu'il a dans la tête il ne l'a pas aux pieds ; partant, je crois qu'un homme qui s'est fait une aussi jolie coquille que Durantal, et qui, après tant de fatigues et de privations, vient à avoir de l'amour pour une jeune créature, aura de la peine à se mettre en campagne et à risquer le bonheur qu'il a l'espoir d'atteindre.....

Un cri général, mais élancé à voix basse, fut le résultat de cette harangue.

— Tuons-la !.....

— La tuer !.... reprit Tribel, êtes-vous fous ?.... prenez-la, cachez-la, dites qu'elle est morte, et forcez notre ancien à se rembarquer ; mais ne faites pas un crime inutile.

— Approuvé !...... dit le maître macon.

A ce moment les deux sentinelles revinrent en faisant signe de se taire, et le gendarme, allant voir quelles personnes s'approchoient, reconnut Annette et s'écria : « La voilà !..... »

On la regarda attentivement, et, lorsqu'elle fut passée, Navardin, le capitaine, prit, de concert avec

ses gens, les mesures nécessaires à l'enlèvement d'Annette.

Pendant que la pauvre Annette, qui ne se connoissoit pas un seul ennemi dans le monde, étoit ainsi l'objet d'une conspiration formidable, elle marchoit en silence dans la campagne, et Charles se trouvoit assez embarrassé pour entamer la conversation par laquelle il vouloit éclaircir tous ses doutes.

— Ma cousine, dit-il enfin après un long silence, j'espère avoir bientôt une place.

— J'en serai enchantée pour vous, répondit Annette avec un air tout à la fois plein de froideur et de bienveillance, soyez certain que je prendrai toujours un bien grand intérêt à tout ce qui pourra vous arriver d'heureux.....

— Comme vous me dites cela ! ma cousine, on croiroit qu'en sollicitant cette place, si je l'obtiens, je n'aurai travaillé que pour moi seul, et que vous n'ètes pour rien dans cette affaire.

Charles, comme on voit, mettoit sa cousine dans l'obligation de s'expliquer.

— J'y suis pour beaucoup, Charles, puisque je n'aurai plus d'inquiétudes sur votre sort, et que vous serez honorablement placé.

— Je n'ai jamais eu d'inquiétudes pour mon sort, ma cousine, puisque vous devez être un jour ma femme....

— Ah, dit-elle vivement, Charles, je ne crois pas vous avoir fait la promesse de vous accepter pour

mari, mais l'eussé-je promis, vous ne devriez plus y compter; les contrats que l'on fait ainsi d'âme à âme sont subordonnés à des conditions que je n'ai pas besoin de vous expliquer, vous avez assez d'esprit, et vous connoissez assez les lois pour m'entendre; or, vous-même vous avez déchiré le pacte que quinze ans d'amitié avoient sanctionné, et je jure qu'à moins d'une conduite à laquelle je ne crois plus, vous n'aurez jamais ma main.

Annette avoit parlé avec une telle force, une telle chaleur, que Charles en étoit réduit à faire des gestes de dénégation, enfin il répondit, avec une amertume ironique : « Lorsqu'on a l'intention de manquer à ses sermens et de détruire tout ce qu'il y a d'amour

entre deux cœurs, tel est l'esprit humain que l'on ne manque jamais de prétextes, et le proverbe est juste qui dit que le maître trouve la rage à son chien quand il veut le tuer : lorsque l'on devient moins religieux, l'on cherche des taches à la robe des saints ; cependant, Annette, il vous seroit difficile de spécifier la moindre chose et de trouver une base à une pareille accusation.»

— Suis-je, s'écria Annette avec la dignité de l'innocence, suis-je de caractère à changer? et surtout est-ce moi qui chercheroit des prétextes?

— Mais enfin, ma cousine, en quoi ai-je manqué a mes sermens? et à l'aide de quelle fiction me prouverez-vous que je ne vous aime plus,

et que j'aie cessé de vous marquer la tendresse, le respect, la fraternité dont je vous ai entourée dès notre enfance?

— Charles, si vous voulez me voir rougir, pour la première fois de ma vie, des paroles qui sortiront de ma bouche, je vais vous le prouver, ou si vous m'entendez et que vous ayez encore quelque peu de respect pour la vertu, vous m'en dispenserez en rentrant en vous-même.

Charles Servigné, d'après cette phrase, commença à croire que sa cousine avoit pu apprendre quelque chose de son intrigue avec Pauline; alors il conçut rapidement que, s'il en étoit ainsi, le cœur de sa cousine lui seroit à jamais fermé : il continua donc en ces termes, mais poussé par

l'esprit de vengeance et de dépit qui faisoit déjà frémir son cœur d'une rage concentrée.

— Ma cousine, je commence à entrevoir la lumière que vous voulez mettre sous le boisseau ; ce n est pas tant à cause de moi, qu'à cause de vous, que vous prenez le rôle d'accusatrice ! vous craignez que je ne vous reproche le véritable motif de ce changement ; je le devine, vous ne m'aimez plus....

— Oui, Charles, je ne vous aime plus, reprit elle avec cette franchise d'innocence qui tient de l'audace, oui, je ne vous aime plus, dans le sens que vous donnez à ce mot, mais je vous aimerai toujours !...... Allez, Charles, on ne brise pas en un instant les liens que tant d'années ont

tressés, on n'oublie jamais un frère! toute ma vie je me souviendrai du plaisir que j'avois à vous aller chercher à *Sainte-Barbe*, à vous amener à la maison, à vous dire tout ce que j'avois dans le cœur, à recevoir toutes les sensations du vôtre; et, quand vous ne seriez plus rien pour moi, que j'aurois à me plaindre de vous mille fois plus encore, il me seroit impossible de ne pas vous tendre la main, et de voir votre visage avec plaisir: fussiez-vous criminel? je traverserois des pays entiers pour vous sauver; mais faire route à travers une mer aussi orageuse que la vie sans pouvoir compter sur l'immutabilité de celui qui nous accompagne, oh! la femme est un être trop faible et trop débile! mon cœur

est plein d'amour, mais Dieu l'aura dès à présent tout entier si sa créature n'est plus digne de moi.

— Dieu, reprit Charles sans être touché du langage sublime d'Annette, Dieu, m'a tout l'air d'être pour vous, là-bas, à Durantal.

— Charles, répliqua Annette rougissant et d'une voix tremblante; j'ignore ce que vous voulez dire.

— Si vous l'ignoriez, vous ne rougiriez pas, reprit-il, et vous auriez pu me dire sans détour que l'étranger, qui est venu probablement tous les soirs au salut, est pour quelque chose dans le changement de vos sentimens à mon égard.

— Si vous étiez venu au salut, vous sauriez, répondit Annette, qu'il n'est pas venu tous les soirs.

— C'est dommage! répliqua Charles avec ironie, mais comment expliquerez-vous l'heureux hasard qui l'a fait s'asseoir à côté de vous et ne pas vous quitter des yeux pendant tout le salut?.....

— Il me semble, reprit-elle avec une incroyable dignité, que je ne vous dois aucun compte, et que la seule chose que je puisse vous devoir, c'est le motit de notre séparation.

— Aussi vous gardez-vous bien d'aborder cette question là?

— Charles, dit-elle, il faut en finir, apprenez donc que je sais combien cette femme de la voiture vous est chère. J'aurois préféré pour ous une toute autre femme, et une actrice m'a toujours apporté à l'esprit une idée pénible ; elle peut faire

votre bonheur comme une autre, mieux qu'une autre même, à ce qu'il paroît, ainsi,.... à ce mot les larmes gagnèrent Annette.

— O ma cousine! avez-vous pu croire,.... reprit Charles avec assurance.

— Charles, dit-elle en le fixant, l'on ne ment pas devant moi!.... vous pourriez m'abuser facilement par un seul mot, et je vous aurois cru sur un seul regard si je n'avois pas des preuves convainquantes. Il a fallu, Charles, dit-elle avec bonté, le trouble d'un amour aussi violent que le vôtre pour oublier que vous étiez le dépositaire de la petite somme destinée à notre voyage; et, lorsque nous avons été attaqués, vous ne vous êtes pas aperçu qu'elle étoit

passée dans mes mains sans que vous me l'ayez remise....

— Si vous me l'avez prise en jouant, pendant que je dormois.

— Et, reprit-elle, si c'étoit un autre, le colonel, par exemple, qui vous l'auroit prise et qui,.... tenez Charles, continua-t-elle en rougissant, je m'arrête; vous devez comprendre que je sais tout. Vous n'êtes plus, dit-elle, qu'un cousin que j'aimerai toujours d'une tendresse de sœur en plaignant vos écarts, mais pour être votre femme, cessez de croire à cette union, vous ne m'aimez pas.... si vous m'aviez aimé, vous ne m'auriez pas tenu le langage que j'ai entendu.

— Ainsi, ma cousine, répondit Charles en prenant un air dégagé,

vous ne laissez même pas d'espoir : pour une jeune fille qui se pique de quelque dévotion, ce n'est guère imiter la clémence céleste qui, au moins, donne quelque chose au repentir.

— Votre discours ne l'annonce guère.

— Ma cousine, continua Charles, je puis vous jurer que je ne suis point indigne de vous, que je n'ai jamais cessé un instant de vous porter l'amour le plus tendre, et que je donnerois mille fois ma vie pour vous.

— Ah! cessez, cessez, Charles, ces paroles n'ont aucun prix pour moi, du moment qu'elles ont pu être prononcées à d'autres, et que je le sais.

— Hé bien, ma cousine, rien ne peut m'empêcher de croire qu'une âme comme la vôtre n'ait plus aucune indulgence pour celui qu'elle a aimé, (ici Annette fit un signe de tête négatif) sans qu'il y ait une autre cause ; jurez-moi donc que vous n'aimez pas le propriétaire de Durantal, l'étranger de la voiture.

— Comment, dit Annette, voulez-vous que j'aie un sentiment aussi grand pour un homme que j'ai à peine aperçu ?

A ce moment ils entendirent le bruit d'un équipage, ils se retournèrent et aperçurent une calèche qui venoit si rapidement qu'ils n'eurent que le temps de se ranger. Ils y jetèrent les yeux ensemble, Annette rougit, et son cœur battit en reconnoissant l'étranger.

Charles Servigné observa le regard mutuel de l'inconnu et de sa cousine, et mettant sa main sur le cœur d'Annette avant qu'elle pût l'en empêcher : « Annette, dit-il, avec un son de voix extrêmement grave, votre cœur, vos yeux et votre rougeur me donnent une terrible réponse !... »

— Mon cousin, reprit-elle avec un mouvement indéfinissable par lequel elle lui prit froidement la main et la repoussa ; à votre âge et au mien, il ne vous est plus permis d'interroger ainsi mon cœur : il y auroit eu, ajouta-t-elle d'un air de hauteur, bien plus d'inconvénient dans ce geste, si je vous eusse aimé ; mais, maintenant !.... je ne sais si je dois m'en fâcher.... En vérité, dit-elle en

riant, vous allez faire tout ce qu'il faudra pour que je m'intéresse a cet étranger.

— Il a, dit-on, dix ou douze millions!.... répondit Charles avec un ton perçant d'ironie.

— Voilà, dit Annette, une insulte qui m'est vraiment sensible : je ne croyois pas que Charles Servigné dût me faire sous-entendre un jour que je m'attacherois à quelqu'un, en mettant l'or pour quelque chose dans la balance. Cette dernière phrase me fait voir que vous ne m'avez jamais comprise, et si, comprenant mon âme, vous l'avez proférée, c'est une telle injure que cette phrase seule suffiroit pour vous priver de mon cœur. Au surplus, je vous pardonne tout; et, je vous le

répète, rien n'altérera mon amitié.....

C'étoit peut-être la première fois de sa vie qu'Annette parloit aussi long-temps : d'après son caractère méditatif, tout, chez elle, se passoit dans l'âme, et elle restoit presque toujours silencieuse et réservée. Cette scène étoit, de sa vie, la seule où elle se trouvât obligée d'entrer dans un pareil débat, aussi la jeune fille étoit-elle animée et soutenue par cet esprit d'innocence et de pureté angélique qui donnent tant de courage et de fierté.

Après cette dernière explication, elle parut comme débarrassée d'un poids énorme.

Charles gardoit un profond silence : en ce moment une rage sourde

emplissoit toute son âme, et un levain terrible de regret, de haine, de jalousie, de vengeance fermentoit dans son cœur. Il connoissoit assez sa cousine pour savoir qu'elle étoit à jamais perdue pour lui, et, comme il l'adoroit véritablement, qu'il avoit assis sur son âme la masse totale de ses affections, on doit s'imaginer à quelle cruelle anxiété il étoit en proie.

Le chemin se fit en silence de son côté, car Annette affecta une tranquillité d'esprit qui redoubloit encore l'angoisse de son cousin : elle parut plus affectueuse que jamais, et eut même avec lui beaucoup plus de liberté qu'auparavant.

Revenu au logis, Charles versa toute sa rage dans le cœur de sa

sœur qui, loin de calmer sa haine, l'anima encore davantage; et, sur la description que Charles lui fit du propriétaire de Durantal, Adélaïde s'écria : « Eh c'est lui qui nous a suivies le premier jour que nous avons été au salut, et Annette a pris chaudement son parti quand je me suis avisée de blâmer sa figure. »

Depuis quelques jours l'aversion d'Adélaïde pour Annette s'étoit augmentée sans que l'on pût assigner de cause certaine à cette répugnance pour sa cousine. Soit qu'Annette eût témoigné de l'éloignement pour les opinions acerbes de sa cousine, dont le caractère étoit en général disgracieux et *rêche*, soit qu'Adélaïde trouvât qu'Annette valoit mieux qu'elle pour la beauté et la

douceur, soit encore qu'elle fût mécontente de ce qu'Annette renonçât à l'alliance de son frère, on ne pouvoit plus douter de son éloignement pour sa cousine.

Annette s'en aperçut bien ; mais douce et humble comme elle l'étoit, elle pallia tout, et ces germes de dissidence ne parurent point aux yeux des deux mères.

CHAPITRE VII.

Le jour fixé pour l'union de mademoiselle Adélaïde Servigné avec M. Célestin Bouvier approchoit, et tous les préparatifs de cette solennité conjugale se faisoient sans qu'il en coûtât beaucoup, car la boutique de madame Servigné avoit fourni tout le trousseau de la mariée, et les deux cousines y travailloient sans relâche.

Un matin, elles étoient toutes les deux dans le comptoir lorsqu'un homme, d'une figure peu revenante, entra, et sous le prétexte d'ache-

ter diverses marchandises, il resta beaucoup plus de temps qu'il n'en étoit besoin, causant avec M. Bouvier, et s'informant de la famille : à quand le mariage ? quelle étoit la mariée ? etc. Annette, qui avoit de la répugnance à se tenir dans la boutique, étoit toujours cachée entre les marchandises étalées et baissoit la tête le plus qu'elle pouvoit ; ce qui, par parenthèse, occasionnoit une guerre sourde entr'elle et Adélaïde qui, l'accusant de fierté, lui demandoit mille petits services dont elle auroit fort bien pu se passer.

Annette, aux questions multipliées de l'étranger, l'examina ; et, au moment ou il alloit se retirer, elle remarqua qu'il portoit à son cou un cordon de montre de femme qui ne lui étoit

pas inconnu : ce fut quand il sortit, qu'elle se rappela que ce cordon en cheveux étoit celui de la montre de Pauline. Elle soupçonna l'acheteur d'être un des brigands de la forêt : les brigands la firent penser à l'étranger et à tout ce qui s'en étoit suivi : son apparition singulière dans l'église, le présage que lui avoit fourni son livre de prières, et surtout le carreau de mort sur lequel elle s'étoit assise. Enfin, Annette, par-dessus tout, remarquoit que son voyage avoit été rempli d'événemens presque tous malheureux : l'étranger avoit manifesté de l'aversion pour son cousin ; de son côté, elle en avoit ressenti pour M. Bouvier ; *elle*, comme *lui*, avoient eu le même geste de répugnance ; sa

cousine ne lui plaisoit pas ; sa tante épousoit la haine d'Adélaïde ; enfin, elle étoit dans une gêne singulière en habitant cette maison. Cette rêverie, à laquelle Annette étoit souvent en proie, portoit un singulier caractère de peine et de souffrance, au milieu de laquelle le souvenir et l'image de l'étranger venoient se mêler sans y apporter beaucoup de charmes.

Le soir Charles reçut une lettre pendant le souper, et parut en proie à une joie qu'il dissimuloit avec peine : au dessert, il annonça que, par le crédit du duc de N.***, il venoit d'être nommé à la place de Procureur du Roi près le Tribunal de première instance de Valence, et qu'on alloit, au moment où la per-

sonne lui écrivoit, en expédier la lettre de nomination, etc.

— Ah ! grand Dieu, mon cher fils ! s'écria la mère Servigné, te voilà dans les honneurs ! diable, mais tu vas tenir un rang !... Sais-tu que j'ai des papiers qui prouvent qu'avant la révolution nous étions nobles, et que mon grand père alloit aux états de Languedoc ? Tu peux t'appeler *de* Servigné, mon enfant !.... et nous quitterons le commerce pour ne pas te faire honte,.... ou nous le ferons en gros.....

— O mon frère, reprit Adélaïde en profitant d'une respiration de sa mère, que je suis aise !.... laisse-moi donc t'embrasser.

— Mon neveu, dit madame Gérard, recevez mes complimens ·

vous voilà un pied dans l'étrier, continuez, et faites fortune : on ne vous souhaitera jamais autant de bien que moi.....

M. Bouvier enchérit encore sur les félicitations, et finit en disant : « Hé bien, cousine Annette, vous êtes la seule qui ne disiez rien.....

— Ma fille, reprit madame Gérard, n'a rien à dire puisque Charles est son prétendu.

— Ce sont deux noces à faire, répliqua Adélaïde.

— Qu'en dites-vous, ma chère cousine ? demanda Charles.

A ce moment tout le monde regardoit Annette qui, par son silence et la froideur de son maintien, avoit attiré l'attention.

— Elle se repent !..... disoit tout bas Adélaïde à son frère.

— Mon cousin, répondit Annette d'une voix émue, vous savez ce que je vous ai dit à ce sujet ; rien ne peut changer ma résolution, à moins que le temps et votre conduite.....

— Vous êtes folle, cousine, reprit Charles en regardant tout le monde et faisant un geste qui annonçoit qu'il alloit expliquer ce que ces paroles avoient de mystérieux. « Annette est fâchée contre moi et me boude parce que j'ai fait la connoissance de L...., la maîtresse du duc de N.***, quand elle est venue ici sous le nom de Pauline et qu'elle a voyagé avec nous. Je pardonne volontiers à ma chère cousine en faveur de son inexpérience du monde et des intrigues nécessaires pour arriver : il faut ne pas connoître la

société pour se fâcher d'une aventure aussi heureuse pour moi dans ses résultats, et je vous demande à tous si je n'aurois pas passé pour un grand sot de ne pas profiter d'une circonstance pareille ?

— Et tu as bien fait ! s'écrièrent ensemble madame Servigné, sa fille et son prétendu.

Madame Gérard gardoit le silence.

— Charles, répondit Annette, cette dernière explication me confirme dans ma résolution. Je vous plains d'être arrivé par de tels moyens ; je souhaite qu'ils vous réussissent et que vous obteniez les plus hautes places, vous avez assez de mérite pour les occuper ; mais vous perdez beaucoup dans mon esprit, et même trop, pour m'avoir jamais comme compa-

gne dans la vie. N'accusez que vous-même de ce refus public, car vous ne deviez pas le provoquer d'après ce que je vous avois dit il y a peu de jours. Je serai éternellement votre amie, je disputerai à tout le monde ce titre, et je ne crois pas qu'on puisse vous aimer d'amitié autant que moi; mais voilà tout ce que je puis vous offrir. Nous avons été assez frères pour que cette explication de famille n'ait rien d'offensant, mais, si quelque chose vous y blesse, je vous en demande mille fois pardon. Au surplus, le peu de fortune de mes parens me rendoit un parti peu sortable pour vous, aussitôt que vous auriez obtenu une place dans l'ordre judiciaire, et celle que vous occupez est tellement élevée, que

je ne doute pas que vous ne trouviez, dans votre union, un autre moyen de fortune. Si je vous tiens ce langage peu séant dans la bouche d'une demoiselle, en ce qu'il a de la fermeté et une assurance beaucoup trop grande, c'est que la bonté que mon bien-aimé père et ma tendre mère ont pour moi, m'ont fait croire que jamais ils ne disposeroient de moi contre mon gré.

Annette avoit parlé avec tant de modestie, une telle douceur de manières, une si grande tendresse de voix, que ses paroles eurent un charme profond, dont personne, excepté sa mère, ne fut touché; enfin, son discours avoit eu, de plus, l'importance qu'acquièrent les dis-

cours des personnes silencieuses: aussi Charles, ne s'attendant pas, d'après le caractère modeste d'Annette, à ce qu'elle le refusât aussi ouvertement, répliqua avec aigreur :

« Ma cousine est amoureuse du propriétaire de Durantal, et il n'est donc pas étonnant.....

— Charles, dit Annette avec le calme imposant de l'innocence, ne commencez pas votre ministère par une calomnie.

Servigné resta comme atteré sous le regard d'Annette.

On sent combien une scène pareille dut augmenter le froid qui régnoit entre chacun : aussi le soir, lorsque madame Gérard se coucha, sa fille eut avec elle une grande conversation dans laquelle il fut convenu entre

Annette et sa mère, qu'elles partiroient aussitôt que le mariage seroit terminé.

La noce devoit se faire dans le local du restaurateur qui se trouvoit dehors la ville, et sous le berceau de tilleuls où l'on avoit prononcé le nom d'Annette. Madame Servigné auroit bien voulu célébrer la fête autre part, surtout depuis qu'elle savoit que son fils étoit nommé Procureur du Roi : mais sa maison n'offroit aucun moyen de parer à cet inconvénient, et les maisons de ses amis étoient tout aussi petites et rétrécies que la sienne. L'orgueil naissant de madame *de* Servigné s'en tira en prétendant que la noce se feroit *à la campagne*.

Enfin ce jour arriva, et les détails

d'une telle solennité sont tellement connus, que l'on ne trouvera pas extraordinaire qu'on en fasse grâce au lecteur. Qu'il suffise de savoir que l'on ne fit aucune faute d'ortographe dans les actes de mariage, que le prêtre n'oublia pas de demander le consentement aux époux, que la mariée avoit une robe blanche, vêtement que toutes les mariées s'ingèrent de porter, que le marié paroissoit content, qu'il y eut assez de monde à l'église, qu'il y en eut davantage au dîner, et nous arriverons alors à ce qui va intéresser beaucoup plus.

Sur les sept heures du soir, tous les invités se réunirent pour danser sous les tilleuls. Ces tilleuls étoient disposés en rond, de manière que

leurs feuillages formoient un dome de verdure et une salle où l'on dansoit mille fois mieux que dans tout autre, car où la joie, la joie divine peut-elle mieux s'épancher qu'en plein air?..... Là, sans que l'âme se rétrécît comme entre les murs boisés d'un salon, le ciel pour plafond, le soleil pour lustre, le sein d'une terre parfumée pour plancher, son gazon pour siége, qui diable n'eût pas dansé?.... Aussi dansèrent-ils avec cette franche gaîté du midi, avec cet entraînement d'âme qui ne se trouve que sous le ciel méridional. L'orchestre ne valoit pas grand'-chose, le galoubet alloit à faux, les ménétriers, s'ils avoient eu des airs notés, n'eussent guère distingué un *sol* d'avec un *mi*; mais l'on sautoit

de côté et d'autre comme si c'eût été la dernière fois que l'on dût danser sur le globe, ou que le lendemain l'on eût dû leur couper les jambes.

Il y avoit un monde, un monde fou, comme on dit quelquefois; et la joie du midi est bruyante!.. Bien des gens ne conçoivent pas comment l'on peut s'amuser sans cris, et les gens de cette noce étoient tous du parti des crieurs.

Madame Servigné et beaucoup de personnes de la famille remarquèrent, dans la foule, quelque figures brunes et revêches, joyeuses comme les autres, mais un peu plus enluminées, et s'étonnèrent de ne pas les reconnoître: plus d'une fois madame Servigné alla deman-

der à son fils et à son gendre : « Connoissez-vous cet homme-là ? » et, à ces questions, Charles répondoit : « Ah ! dans une noce, les amis de nos amis, sont nos amis, » et l'on ne sautoit que de plus belle.

Annette se tenoit toujours à côté de sa mère, évitant de danser le plus qu'elle pouvoit, car cette grossière expression de joie, ce tumulte, ne convenoient guère à son âme chaste, pure et contemplative, amie du calme et de la paix, comme de la recherche et de l'élégance. La nuit arrivant, l'on suspendit à chaque tilleul des quinquets pour pouvoir continuer le bal. A l instant ou l'obscurité devint assez forte pour que l'on eut besoin de ces lumières, les gens étrangers à la noce vinrent

insensiblement se grouper autour d'Annette.

L'un d'eux, très-bien vêtu, l'invita à danser. La contre danse finissoit par un tour de valse, Annette fit observer à son cavalier qu'elle ne valsoit jamais : alors ce dernier lui dit très-poliment qu'à chaque tour de valse, ils se retireroient en dehors du cercle pour laisser valser les autres, et qu'après ils reprendroient leur place pour figurer. Annette ne trouva rien d extraordinaire à cette proposition toute simple. Pendant la première figure, son partener fit un signe à un autre homme assez âgé et très-bien vêtu ; et, sur ce signe, il en fut rejoint : Annette trembla involontairement en le reconnoissant pour l'homme qui portoit la

montre volée à l'actrice : elle fut d'autant plus troublée de cette circonstance que, par l'effet d'un hasard probablement combiné par son danseur, elle se trouvoit loin de sa mère et placée du côté de la route où les voitures de ceux qui étoient invités à la noce, étoient stationnées.

L'inquiétude d'Annette n'avoit rien de fixe, elle étoit vague et ne pouvoit porter sur rien, car elle ne se connoissoit aucun ennemi : elle étoit environnée de plus de deux cent cinquante personnes, et rien ne pouvoit faire croire à un malheur. Cependant il y a de ces pressentimens qui en imposent, et qu'une jeune personne, du caractère d'Annette, étoit plus portée qu'aucune autre à écouter.

Sa frayeur fut bien plus forte et ses craintes devinrent sérieuses, lorsqu'elle s'apercut, en examinant son danseur, qu'il tournoit les yeux sur la route, et qu'une des voitures, attelée de deux chevaux, s'approchoit de l'endroit où elle dansoit. Une idée vague que l'étranger vouloit peut-être l'enlever se glissa dans son âme : enfin, depuis que son partener dansoit avec elle, elle entendoit un bruit d'acier dont elle ne pouvoit se rendre compte ; elle crut d'abord qu'il venoit de l'argent qui sonnoit peut-être dans sa poche, mais à force de l'examiner, elle crut, par les formes des instrumens qui paroissoient dans la poche de côté de son habit, que c'étoient des pistolets. Annette, profitant alors d'un balan-

cé, y porta la main comme par mégarde, et en acquit la preuve. Annette effrayée, mais sans le faire paroître, dit à son partener qu'elle se sentoit si fatiguée que, ne pouvant pas continuer, elle le prioit de la laisser rejoindre sa mère. Son cavalier, avec politesse, y consentit, et, lui faisant observer qu'ils ne pouvoient pas traverser la contre-danse, il lui donna la main, et se mit en devoir de la guider en dehors du cercle vers la place qu'occupoit M.me Gérard. Annette ne savoit pas si elle devoit le suivre, et hésitoit lorsqu'une dispute s'éleva de l'autre côté; des cris se firent entendre, et tout le monde se porta vers l'endroit où la querelle éclatoit : à ce moment la pauvre Annette sentit qu'on lui mettoit un mouchoir sur la bouche;

elle eut beau se débattre, elle fut enlevée par deux hommes et portée vers la voiture sans qu'elle put jeter un seul cri, et sans que l'on s'aperçût de sa disparition, car l'obscurité, le tumulte, tout favorisa cet enlèvement.

Cependant la pauvre Annette se débattit avec tant de courage pour ne pas être mise dans la voiture que les brigands, craignant de lui faire mal, lâchèrent le mouchoir, et Annette fit entendre des cris perçans qui attirèrent l'attention. Madame Gérard vint chercher sa fille et ne la trouva pas; elle la demanda, et personne ne put lui dire où elle étoit. Madame Gérard se mit à crier de son côté : la querelle finissoit, et personne ne voyoit Annette. Le silence s'établit, et la mère recon-

nut, dans le lointain, la voix de sa fille qui crioit au secours; mais bientôt les cris cessèrent, et quoique des jeunes gens eussent couru dans la direction du lieu d'où la voix partoit, ils ne virent rien. Cet événement fit suspendre le bal, et l'on doit juger du trouble et de la confusion que madame Gérard répandit dans l'assemblée par ses plaintes et ses pleurs. L'indignation fut au comble, et sur-le-champ quelques personnes montèrent à cheval, et sur l'avis que donna un domestique que les ravisseurs avoient pris le chemin de Durantal, ils s'élancèrent sur cette route pour la parcourir.

Lorsque Charles Servigné apprit cette circonstance, il en tira la conclusion qu'Annette étoit enlevée par l'étranger de la voiture : il la com-

muniqua à sa mère qui le redit à sa fille, qui le dit à son mari, de manière que tout le monde fut bien persuadé qu'Annette Gérard aimoit le riche américain, possesseur de Durantal, et que c'étoit ce dernier qui l'enlevoit. Le nouveau Procureur du Roi fut secrètement joyeux de pouvoir commencer son ministère par une affaire dans laquelle Annette se trouvoit compromise, et où, en paroissant la venger, il satisferoit à son amour dédaigné, et surtout se vengeroit du mouvement de mépris que l'étranger s'étoit permis dans la diligence.

Ces pensées furent, malgré lui, dans son âme, et l'on peut dire qu'il y a peu d'hommes dans le cœur desquels elles n'auroient pas surgi.

Pendant que la noce interrompue

étoit en proie au tumulte et à la confusion, et que madame Gérard pleuroit sa fille, Annette crioit toujours, emportée qu'elle étoit par cette voiture rapide : elle voyageoit par des chemins de traverse, et souvent ses guides parcouroient les champs ensemencés. Annette voyant bien que ses cris étoient inutiles, se mit à pleurer sans écouter de ce que lui disoient ses conducteurs. Ces derniers n'étoient plus les mêmes hommes qui l'avoient enlevée : l'un s'étoit trouvé à cheval en postillon, et l'autre dans la voiture : celui-là ne faisoit aucune violence à Annette, et seulement l'empêchoit de se jeter par la portière de la calèche. Enfin, sur le sommet d'une colline, Annette aperçut deux hommes qui se promenoient : de loin, elle agita son

mouchoir en appelant au secours. Elle crut voir ces deux ombres se mouvoir et l'un des deux courir avec une force et une agilité étonnantes : l'éloignement ne lui permettoit pas de croire que l'on pourroit atteindre la calèche, et elle perdit toute espérance quand la voiture, entrant dans une gorge de montagnes, s'arrêta devant un rocher creusé, au fond duquel brilloit une lumière.

— Mademoiselle, lui dit son conducteur, ne craignez rien ; il ne vous sera fait aucun mal, et dans quelque temps on vous ramènera à Valence et chez vous sans que vous ayiez à vous plaindre de nous.

Annette, sans répondre un seul mot, entra dans la caverne avec les deux hommes qui la gardoient.

On la conduisit vers le fond où elle distinguoit avec peine un lit et quelques meubles : il faisoit humide, et le silence qui régnoit lui permit d'entendre retentir sur la route, au-dessus du rocher, les pas précipités d'un homme.

Elle étoit parvenue au lit, une lampe éclairoit faiblement quelques chaises et une table, et cette lueur rougeâtre se perdoit sur les parois de telle sorte, qu'à cinquante pas on ne distinguoit plus rien. Annette effrayée ne disoit mot, lorsque tout-à-coup un homme fond sur les deux gardes et les terrasse avant qu'ils aient pu se reconnoître ; il s'empare d'Annette, la prend dans ses bras, la serre avec une force étonnante ; puis il reprend sa course, et franchit la caverne avec la même rapidité

qu'il venoit de mettre à la parcourir. Il sort, regagne le sommet du rocher, et court à travers la campagne en emportant Annette tremblante.

Cette dernière, pour ne pas tomber, avoit été obligée de passer ses bras autour du cou de son libérateur, et lorsqu'elle fut sur le rocher, la lueur de la lune lui permit de reconnoître l'étranger de la voiture à sa grosse tête frisée si remarquable. Annette alors ne savoit plus si c'étoit un libérateur ou un ennemi ; quoiqu'il en soit, elle ne cria plus et n'osa même pas se plaindre de la force avec laquelle l'américain serroit ses deux jambes mignonnes : il paroissoit mille fois plus fort et n'avoir rien à porter, tant

il mettoit de vîtesse à franchir les espaces. Jupiter, enlevant Europe, n'étoit pas plus léger.

Après un gros quart-d'heure, pendant lequel l'étranger ne ralentit en rien son pas, Annette vit de loin une masse énorme d'arbres et les murs d'un parc : elle y arriva bientôt, et l'américain, la posant à terre avec précaution, tira une clef de sa poche, ouvrit une grille, et dit à Annette : « Vous voici à l'abri des poursuites de vos ravisseurs. »

D'après cette phrase, la tremblante Annette n'eut pas autant d'inquiétude, et elle suivit l'allée sombre et tortueuse qui se trouvoit devant la grille que son libérateur venoit d'ouvrir.

Ils marchèrent en silence, et éclairés par la douce lueur de la

lune qui éclairoit malgré le sombre toit formé par le feuillage. Annette ne savoit quedire, et l'américain n'osoit même pas la regarder. Enfin, après une marche assez longue, Annette aperçut les tours d'un ancien château féodal, et elle ne tarda pas à y arriver.

— Mademoiselle, dit l'étranger en modérant le volume de sa voix et tâchant de prendre des inflexions douces. je vous offrirois bien de vous faire reconduire à l'instant même où vous pourriez le désirer, mais la nuit est avancée, nous ne connoissons ni le nombre, ni les intentions de vos ravisseurs, et je crois, sauf votre avis, qu'il seroit plus prudent de rester à Durantal.

Annette interdite ne sut que répondre : elle regarda timidement

l'étranger , et baissa ses yeux en apercevant cette grande , mâle et terrible figure qui sembloit déposer tout ce qu'elle annonçoit de pouvoir et d'énergie à l'aspect d'Annette. La jeune fille en fut en quelque sorte flattée , et l'étranger , interprétant son silence , tira un sifflet , et , sifflant trois coups , fit venir deux domestiques auxquels il demanda de la lumière : il attendit avec Annette sur le perron jusqu'à ce qu'ils fussent revenus.

Le deux domestiques accoururent avec des bougies , et guidèrent Annette et leur maître , à travers les appartemens , dans un magnifique salon qu'ils éclairèrent aussitôt.

FIN DU PREMIER VOLUME.

ANNETTE
ET LE CRIMINEL
OU SUITE DU
VICAIRE DES ARDENNES

TOME II.

ANNETTE
ET LE CRIMINEL,

OU SUITE DU

VICAIRE DES ARDENNES,

Publiée par M. Horace DE S.t-AUBIN
auteur du *Vicaire des Ardennes.*

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,
Chez Emile BUISSOT, Libraire, rue
Pastourelle, N.° 3, au Marais.

1824.

Œuvres complètes du même auteur qui se trouvent chez le même libraire. 27 vol. in-12, 67 fr. 50 c.

L'Héritière de Birague, 4 vol. in-12.
Jean Louis, ou la fille trouvée, 4 vol. in-12.
Clotilde de Lusignan, ou le beau juif, 4 vol. in-12.
Le Vicaire des Ardennes, 4 vol. in-12. (1)
Le Centenaire, ou les deux Béringheld, 4 vol. in-12.
La dernière Fée, ou la nouvelle lampe merveilleuse, 3 vol. in-12, (2.e *édit.*).
Wann-Chlore, ou la prédestination, 4 vol. in-12.

(1) Cet ouvrage ayant été saisi et supprimé en entier, il ne s'en trouve plus d'exemplaires dans le commerce.

(Note du libraire.)

ANNETTE
ET LE CRIMINEL,
OU SUITE DU
VICAIRE DES ARDENNES.

CHAPITRE VIII.

ANNETTE fut surprise de la magnificence et du luxe qui éclatoient dans le salon où elle étoit alors. La rapidité des événemens qui venoient de se passer ne lui laissoit pas le loisir d'une réflexion bien profonde, et elle ne pouvoit que se laisser aller à ce mouvement machinal des sens qui, dans les circonstances les plus

grandes de la vie, produit souven des choses singulières, telles que le silence de l'aberration quand il faudroit parler, et le langage de la folie quand il seroit urgent de se taire; le rire au lieu de la gravité, et la gravité au lieu du rire.

Annette étoit assise sur un fauteuil de velours noir (couleur de mauvais présage, qu'elle abhorroit, et dont, par la suite, elle se rappela le triste augure en des momens bien critiques); une table de marqueterie très-riche la séparoit de l'être extraordinaire qui, depuis huit jours, erroit dans ses méditations sans en être l'objet principal, absolument comme dans la tragédie de Corneille, dont la mort de Pompée est le sujet; ce grand homme voltige,

remplit la scène tout mort qu'il est, et semble éclipser César triomphant.

L'étranger, le coude appuyé sur la table, ne disoit mot et paroissoit embarrassé; Annette, toujours tremblante, gardoit le silence, et un spectateur, s'il y en avoit eu un pour cette scène singulière, auroit cru, qu'entre ces deux êtres, il s'agitoit un fantôme qui les déroboit l'un à l'autre. Alors Annette, jetant un furtif regard sur son hôte, et voyant sur sa figure les marques d'un combat intérieur, fut frappée une seconde fois de l'idée qu'elle étoit en quelque sorte à sa discrétion, et la terreur s'empara d'elle

L'américain, de son côté, sembloit en proie à une situation si violente, que son caractère s'en dé-

mentoit. Cette figure énergique et audacieuse prenoit tous les caractères de la timidité, et bientôt des gouttes de sueur parurent sur son front, sans qu'aucune puissance humaine eût pu lui faire prononcer un seul mot : il se contentoit de regarder à la dérobée la jeune fille qu'il venoit de sauver, et ces regards étoient empreints d'un feu si violent, qu'il en paroissoit terrible et sombre.

Cette situation, précédée de tous les petits événemens dont on vient de lire le détail, sans compter l'enlèvement extraordinaire et romanesque d'Annette, étoit d'un prodigieux intérêt pour les âmes de ces deux acteurs, et il y avoit quelque chose d'original dans leur mutuel silence,

quoiqu'au fond il soit très-naturel dans les grandes émotions.

L'étranger se leva, sonna, et demanda par son nom une demoiselle qui arriva bientôt précédée de l'ami du maître de la maison : ce dernier, en entrant, lança un sourire presque moqueur sur Annette et son ami. Alors l'américain, s'adressant à la jeune demoiselle, rompit le silence en lui disant de conduire Annette à son appartement, et de veiller à ce que ses moindres désirs fussent satisfaits. Annette se leva, balbutia quelques mots, et, saluant les deux amis, elle se retira lentement, ayant recueilli un dernier regard de l'étranger, regard qui fut emprcint d'une telle force, qu'il alla jusqu'à son cœur.

En fermant la porte du salon, elle entendit son libérateur dire à son ami, avec un accent de dépit : « Mille canons! j'aimerois mieux être devant une batterie et sûr de mourir même, que devant elle!.... j'étois comme une cire qui fond au soleil, sans énergie, et une honte!....

Annette n'en entendit pas davantage, car elle continuoit de marcher en suivant la femme-de-chambre qui la guidoit à travers les appartemens. La phrase qui venoit de parvenir à son oreille suffisoit pour lui révéler l'étendue de la passion de l'étranger pour elle, et l'expression brusque de ce sentiment ne pouvoit guère déplaire à mademoiselle Gérard.

— Mademoiselle, lui dit sa femme-de-chambre, en lui ouvrant une

porte, vous voici dans l'appartement de Madame....

— Que voulez-vous dire? répondit Annette, en l'interrompant, car cette dénomination lui apportoit une foules d'idées.

— Mademoiselle, répliqua la jeune fille, c'est le nom de cet appartement. Avant que Monsieur achetât ce château, cette chambre avoit toujours été la chambre à coucher de la maîtresse de la maison, et comme Monsieur n'est pas marié, cet appartement reste inhabité.

Cette explication satisfit Annette qui, fatiguée des événemens de cette journée, s'endormit bientôt avec cette naïve confiance, l'apanage des belles âmes, qui fait que l'on croit difficilement au mal

Cependant la conversation qui s'étoit entamée quand Annette sortit, avoit continué, et elle est trop intéressante pour que nous la passions sous silence.

— Et, continua l'amant d'Annette, une honte invincible me faisoit rougir et trembler ; je ne croyois pas qu'une jeune fille fût si imposante !...

— C'est que probablement tu l'aimes, lui répondit son ami, car tu n'as pas toujours eu les mêmes procédés avec Mélanie de S.t-André, dont ta vengeance a causé la mort. Franchement, il est difficile de reconnoître l'audacieux auteur de la révolte à bord de la *Daphnis* dans celui qui tremble aujourd'hui devant une jeune fille, surtout après avoir

passé toute sa vie sans faire attention aux jolies princesses que nos camarades et moi-même avons festoyées..... Tu avois raison d'avoir honte!... tandis que tu devrois n'être occupé qu'à de grandes choses, depuis une quinzaine, te voilà devenu moins qu'un vieux sac à argent tout vide.

Ici l'américain retourna sa tête vers son ami par un mouvement plein de grandeur, il lui lança un regard foudroyant, et lui dit : « Je suis maître de moi,...... et je l'ai été des autres !.....

— Morbleu ! tu l'es encore de moi !..... reprit le discoureur ; mais j'ai des droits sur toi en ma qualité d'ami dévoué ; on ne sépare pas l'arbre de l'écorce, et je dois te dire

que tu es dans un mauvais chemin. Que diable feras-tu dans ce pays?.... qu'y prétends-tu ?.... Est-ce à toi à pourrir à Durantal aux genoux d'une fille qui ne sera jamais ta maîtresse et dont tu ne feras pas ta femme ?....

— Pourquoi pas ?.... reprit-il vivement, si elle m'aime, si elle est digne de moi ; pourquoi ne vivrois-je pas ici tranquillement avec toi, ma femme, mes enfans ?..... mes enfans !.... répéta-t-il avec force ; conçois-tu, après une vie aussi agitée et aussi terrible que la mienne, le bonheur de presser des marmots de ces mêmes mains qui ont serré si souvent la mort ?... Vernyct, nous sommes des gueux !.....

— Attends, dit Vernyct en se levant et regardant dans l'enfilade de

pièces qui de chaque côté s'étendoit : bon, il n'y a personne, continue.....

— Nous sommes des brigands !.... le regard de cette jeune fille m'a fait voir cela mieux que je ne l'avois jamais vu ; or, quand deux capitaines forbans, pirates, corsaires et féroces, comme nous l'avons été, se trouvent avoir atteint un port de salut, se voient au milieu de dix millions, considérés ou prêts à l'être, c'est folie de ne pas rester tranquilles, de ne pas se croiser les mains derrière le dos en contemplant le présent, sans regarder l'avenir ni surtout le passé.

— Tu le veux, dit Vernyct, (1)

---

(1) Vernyct, dans le *Vicaire des Ardennes*,

soit!.... mais, mille cartouches, ne restons pas en France où à chaque instant nous pouvons être reconnus; Argow est signalé et Vernyct aussi!.....

— Argow peut l'être! ce n'est pas mon nom!....

— Maxendi l'est aussi, reprit vivement Vernyct avec un sourire.

— Et je ne me nomme ni Argow ni Maxendi!...

— Qu'es-tu donc?.... le diable?... l'antechrist?.... quoi?....

— Je suis, reprit Argow, je suis

étoit le premier lieutenant et l'ami intime d'Argow-Maxendi, pirate forcené, auteur de plusieurs crimes, tels que l'assassinat de M. de Saint-André et de sa fille Mélanie.

(*Note de l'editeur*)

un enfant de l'amour ; mais, en tous cas, l'on ne m'a pas fait beau. Pour te dire quels furent mes parens, je l'ignore ; mais, ce que je sais, c'est que je suis de Durantal, et voilà pourquoi je veux rester en ce pays : Valence, comme tu le vois, est ma patrie.

— Ce sera, dit Vernyet, désormais la mienne.....

— Demain, continua Argow, demain, je puis savoir quel est le nom sous lequel on m'a baptisé, car, en m'exposant sur la voie publique, on a eu soin de me mettre un petit écrit au cou ; et le matelot qui m'a trouvé, ce pauvre Hamelin, l'a toujours conservé. A Charles-Town, la veille d'être pendu, il m'apprit tout cela ; et, lorsqu'il fut frappé à mort, il

m'a remis ce chiffon de papier. Comme voilà la seconde fois que je viens ici depuis trois ans, je n'ai pas encore songé à une pareille vétille, car que l'on pende Argow, Maxendi, Jacques, Pierre ou Paul, cela m'est fort égal : quand on dispute sa vie à chaque minute, on s'inquiète peu de son nom : avant de penser a nommer son château, il faut l'empêcher d'écrouler. Cependant, sans savoir qui je suis, attendu que je suis propriétaire de Durantal, j'ai pris, par la grâce de Dieu et ma volonté, le nom de Marquis de Durantal, puisque j'en possède le fief et que l'ancienne noblesse reprend ses titres..... Du diable si l'on pense à chercher, dans M. le Marquis, l'Argow de la *Daph-*

nis!.... d'ailleurs, Badger (1) est préfet ici, il le sera long-temps, et j'espère que nous pouvons être tranquilles

— M. le Marquis, dit en riant Vernyet, voudroit-il se donner la peine de chercher son papier et ses titres de noblesse ?

Celui que nous appellerons désormais M. de Durantal se leva, et, faisant tourner par un secret le dessus de la table en marqueterie auprès de laquelle il étoit, il prit une liasse de papiers et se mit à chercher.

(1) M. Badger, dans le *Vicairedes Ardennes*, étoit un banquier dont la fortune venoit principalement des bienfaits d'Argow, et qui ignoroit les antécédens de la vie de son bienfaiteur.

(*Note de l'éditeur*)

— Depuis deux ans et demi, dit-il, que nous sommes en France, nous avons toujours été comme des lévriers qui chassent au renard, courant après nos vieux chiens de brigands pour les faire taire, achetant et visitant des propriétés ; je crois que voilà, depuis que je suis ici, le premier moment de repos..... J'ai fourré là tous les papiers qui concernent la terre de Durantal, et je veux que le diable m'emporte si j'y trouve de l'ordre !.... Il faudra, Vernyct, que tu te mettes l'intendant, voir les fermiers, parcourir les propriétés, les environs, nous mettre bien avec tout le monde..... Ah ! voici !.....

Les deux amis s'approchèrent avec curiosité, et lurent, sur un

parchemin tout crasseux et qui sentoit encore le tabac du dépositaire, la phrase suivante que l'on pourroit nommer une phrase baptistaire :

Jacques, né le 14 octobre 1786, dans la paroisse de Durantal, fils de S..... et de M....., baptisé le lendemain par M. M....., curé du lieu.

— Ton extrait de baptême est facile à trouver, s'écria Vernyet; mais tes parens ?.....

— Mes parens, reprit le Marquis de Durantal, je n'en connois qu'un : c'est ce pauvre Hamelin qui me donnoit du tabac, me faisoit grimper sur les mâts, me barbouilloit de rhum et de goudron. L'océan est mon berceau, les vaisseaux mes langes, et le vieux matelot ma nourrice; si je l'eusse écouté, je serois

resté honnête homme !...... mais quand j'ai été pirate, il l'a été : pauvre bonhomme, il m'auroit suivi au diable !.....

—Tiens, s'écria Vernyct en frappant sur l'épaule de Jacques, tu as un charme d'homme qui est invincible !... Mais écoute-moi, Jacques, puisque Jacques est ton nom, ne te maries pas ?.... prends cette jeune fille pour maîtresse, et reste ce que tu es : un diable incarné, châtiant la terre, un instrument de fer que *je ne sais qui* fait mouvoir : de temps en temps nous prendrons un brick, et, pour ne pas nous rouiller, nous irons nous dégourdir les doigts en frottant les anglais ou les espagnols, n'importe qui, pourvu que nous sentions les boulets nous

friser la tête!.. et puis après, nous revendons ici tout joyeux ; tu retrouveras ta chère enfant et moi la mienne, elles viendront à notre rencontre.... Elles nous conduiront ici, dans un petit paradis.....

— Finiras-tu, reprit Jacques et veux-tu ne pas me rompre la tête de tes sornettes ?.... Ma main ne se levera plus que pour ma défense, mon pied n'écrasera plus personne que pour ma vengeance ; enfin, je veux vivre en bourgeois de la rue Saint-Denis, et épouser cette jeune fille..... entends-tu : voilà mon dessein ; il est là (*et il montroit son front*).

— En ce cas, dit Vernyct, c'est une affaire finie, n'en parlons plus! mais me réponds tu que madame

Jacques ne mettra pas à la porte l'ami du capitaine ?

— Jamais cela ne sera de mon vivant ! ne sommes-nous pas frères ?.....

— Allons, puisque je vivrai toujours avec toi, que nous serons toujours ensemble, le reste m'est indifférent : bonsoir.

Les deux amis se séparèrent en se donnant une poignée de main, et quelques instans après tout dormit dans le château.

D'après cette conversation, l'on doit voir que M. de Durantal ne croyoit éprouver aucune difficulté à épouser Annette, et il parloit de son amour et de ses desseins pour elle avec cette assurance qu'ont tous les gens habitués à ne trouver au-

cune résistance à leurs volontés ; du reste, il n'est personne qui, riche comme l'étoit Argow, n'eût eu la même conviction.

Cependant Annette dormoit, et son sommeil, par un effet du hasard, se trouvoit empreint de ses pensées de la veille. L'influence qu'un rêve avoit sur son esprit nous oblige à le raconter tel qu'il fut, et ainsi qu'elle le raconta souvent par la suite quand elle récapituloit toutes les petites circonstances que nous avons fidèlement rapportées, et qui lui servoient de présages.

Elle rêva, elle qui étoit si chaste et si pure, et cette partie de son rêve lui donna la souffrance horrible du cauchemar ; elle rêva qu'après bien des combats Argow se

trouvoit à côté d'elle, sur son propre lit virginal, dans cette chambre de Paris que nous avons décrite au commencement de cette histoire. Là, une fois que cet être extraordinaire y étoit parvenu, elle éprouvoit de lui une multitude infinie de soins et de délicatesses, un respect même qui ne sembloit pas compatible avec les manières et le caractère qu'on devoit supposer à son époux d'après son aspect; car, en effet, elle se rappeloit l'avoir épousé, mais cette souvenance, dans son rêve, n'arrivoit qu'alors que M. de Durantal franchissoit l'obstacle qu'Annette avoit élevé entr'elle et lui.

Cette jeune fille, poussée par l'influence absurde du rêve, triomphoit de sa propre pudeur et de

toutes ses idées ; enfin, pour vaincre le respect étonnant de ce singulier être, qui voyoit en elle une divinité et la traitoit comme telle, Annette folâtroit et badinoit avec lui ; elle jouoit, et, en jouant, elle prenoit cette tête énorme aux cheveux bouclés et l'appuyoit sur son épaule d'albâtre, passoit sa main dans la chevelure, et, par ces caresses enfantines et pures, elle sembloit l'encourager. Pourquoi ? elle l'ignoroit ; mais une chose qui la flattoit au dernier degré, c'étoit de voir deux yeux étinceler et se baisser tour à tour.

Ce fut alors que, posant cette tête sur son sein, elle aperçut sur le cou une ligne rouge imperceptible, fine comme la lame d'un couteau, et

cette ligne, rouge comme du sang; faisoit le tour du cou de son époux, précisément au milieu. A peine ses yeux eurent-ils vu cette marque, qu'une sueur froide la saisit et l'arrêta : comme une statue, elle garda la même attitude ; elle vouloit parler sans le pouvoir, et une horrible peur la glaçoit. Elle s'éveilla dans les mêmes dispositions, tremblante, effrayée, et son cœur battoit si fortement qu'il ressembloit, par son bruit, à une voix entrecoupée.

Dans les idées d'Annette, un rêve étoit un avertissement émané du domaine des esprits purs qui saisissoient l'instant où le corps n'agissoit plus sur l'âme pour guider, par des images informes de l'avenir, les êtres que leur amour pour

les cieux rendoient dignes de l'attention spéciale de ces esprits intermédiaires qui voltigent entre la terre et le ciel.

Or, ce rêve avoit une signification qu'Annette n'osoit même pas entendre : elle écoutoit, tressailloit ; et, dans son appartement faiblement éclairé par sa lampe, elle tâchoit de ne rien regarder, parce qu'elle trembloit d'apercevoir cette tête de son rêve, et, par-dessus tout, elle vouloit oublier cette ligne de sang. Elle se rendormit pourtant après avoir secoué sa terreur, mais elle revit encore en songe, et dans un songe dénué de toutes les circonstances du premier, cette même tête, scindée par cette même ligne qui sembloit marquer son époux d'un horrible sceau.

Les teintes fraîches et pures de l'aurore la trouvèrent encore dans cette même horreur, mais en proie à l'irrésolution et à tout le vague de l'interprétation d'un tel songe. Elle s'agenouilla, fit sa prière, non pas une prière verbale telle que souvent l'on en inculque aux jeunes gens par l'effet de leur belle mémoire, mais une prière mentale dans laquelle elle rassembloit toutes les forces de son âme pour prendre un essor vers les cieux. Se réfugiant ainsi, par un élan sublime, dans le sein même de la grande Providence qui régit les univers qu'elle a créés, Annette, plaintive et soumise, demandoit, face à face, au Dieu que sa méditation lui faisoit entrevoir, le bonheur auquel chaque créature a droit,

ou tout au moins la force de la résignation et le courage de supporter les épreuves de son pélerinage terrestre.

Annette, après cette prière, se trouva comme soulagée ; elle venoit en quelque sorte de déposer le fardeau de sa crainte aux genoux du père des hommes : c'étoit à Dieu à veiller désormais sur elle, sur la plus confiante de ses créatures, sur celle qui, par instinct de sentiment, croiroit à Dieu quand même un athée prouveroit que l'Être suprême n'existe pas.

Elle se leva, ouvrit la fenêtre qui donnoit sur les jardins et le parc ; et après en avoir franchi les trois marches, elle admira la vue étonnante de beauté que lui présentèrent toutes les belles campagnes de Va-

lence comme inondées des flots de la lumière du soleil levant. Elle se promena en admirant la beauté du parc, mais plus encore la magnificence des bâtimens immenses de Durantal. « Cela est bien beau, se disoit-elle ; » mais, ramenée partout à ses idées religieuses, elle ajouta : « Mais Dieu seul est grand. »

En parcourant les jardins, elle arriva à la cour d'honneur du château, et, après l'avoir examinée, elle vit une autre cour dans laquelle des valets nettoyoient une calèche élégante. Annette entendit les valets causer entr'eux, et le fragment suivant de leur conversation la convainquit de la pureté des intentions du généreux possesseur de Durantal.

— Pierre, disoit un Monsieur

qu'Annette ne voyoit pas, vous mettrez à la calèche les deux chevaux blancs! Monsieur va aller dans l'instant à Valence, et c'est Jean qui le conduira.

Annette, par suite de sa croyance que nul ne faisoit mal, n'avoit pas été inquiète, elle ne s'étoit alarmée que pour sa mère : cependant la phrase qu'elle venoit d'entendre lui causa une espèce de satisfaction ; il étoit clair que son hôte alloit la reconduire à Valence chez sa mère.

CHAPITRE IX.

Alors Annette ne se trouvoit pas loin de la porte d'entrée du château, mais comme cette porte étoit décorée d'un hémicycle en pierre à l'extérieur, mademoiselle Gérard étoit cachée par le renflement de ce demi-cercle à l'intérieur : elle contemploit le château et restoit pensive, car un pressentiment invincible, malgré tous les présages du malheur et son opposition présente, lui faisoit regarder ce château avec l'idée qu'*il lui seroit de quelque chose.* (1)

(1) Ayant sollicité l'indulgence des lecteurs,

En ce moment un homme franchit la porte et s'avance vers le château, Annette le vit et frémit ; cet homme étoit celui qui avoit dansé avec elle la veille, et qui, d'une main insolente, avoit osé l'enlever et la mettre dans l'infernale voiture.

Aussitôt elle s'échappa par le côté des jardins, et, avec la vélocité du lièvre poursuivi, elle regagna sa chambre, et sonnant avec force, elle ordonna à la femme-de-chambre qui accourut, de dire à M. de Durantal de venir sur-le-champ.

Argow (1) ne tarda pas d'une mi-

---

on voit que ce n'est pas sans motif; mais ici, pour rendre une idée aussi vague, il falloit des expressions non moins vagues.

(1) Quoique ce personnage se soit fait appe-

nute. Annette étoit dans le salon qui précédoit la chambre dans laquelle elle avoit passé la nuit. « Monsieur, dit-elle avec une dignité et une énergie étonnantes, l'homme qui m'a enlevée et qui a porté les mains sur moi, vient d'entrer chez vous comme si le château lui étoit familier?.... ayant donné à cette phrase l'air d'une interrogation, elle fixa les yeux d'Argow, qui lui répondit sur-le-champ :

— Mademoiselle, je l'ignore; mais, quel qu'il soit, vous verrez jusqu'où ira ma vengeance.

— Pourquoi vous venger, dit Annette, il n'a offensé que moi.....

---

ler Marquis de Durantal, nous l'appellerons tantôt Argow et Maxendi, tantôt Jacques et M de Durantal.

A ce moment un domestique entra, et dit à Maxendi : « Monsieur, un inconnu vous demande. »

— Son nom ?....

— Navardin, répliqua le domestique.

— Mademoiselle, dit Argow en se tournant vers Annette, ayez la complaisance de rester ici.

Maxendi se rendit à son grand salon, s'assit dans un fauteuil, dit qu'on pouvoit faire entrer le ravisseur d'Annette, et ordonna que tout le monde se retirât.

— Capitaine, dit Navardin en entrant et gardant son chapeau sur la tête, tes gens ont décrété que tu te rembarquerois avec eux, et, comme tu dépends d'eux, il faut que cela soit.

— Navardin, reprit Maxendi d'un ton de voix dont le flegme affecté cachoit la plus violente colère, tu remarqueras que tu m'as appelé *ton capitaine*, que tu as dit *mes gens*.... continue.....

— Hé bien! continua Navardin tremblant malgré tout son courage, je viens chercher ta réponse....... En effet, tu as dénoncé tous tes anciens camarades à la préfecture : ils sont forcés de fuir ou courent les plus grands dangers ; ils sont sans fortune, et veulent en acquérir ; or, pour n'avoir plus à te craindre, ils t'appellent au milieu d'eux : les possessions espagnoles sont révoltées, on peut courir la mer sans honte en se mettant à leur service.

— Navardin, répondit Argow

d'une voix toujours croissante en force et en terreur; si j'ai dénoncé mes anciens camarades, c'est qu'ils m'y ont forcé pour mon salut : s'ils n'avoient rien dit en m'apercevant dans la diligence, on ne m'auroit pas soupçonné. Il a été clair pour tout le monde, que je devois vous connoître, obligé de parler, j'ai raconté à Badger, non pas ce que je savois, mais une histoire faite à plaisir. Voilà pour un point. Mes gens veulent de l'or? qu'ils aillent en chercher : mais à qui prétend-t-on que j'obéisse?... est-ce à eux à m'intimer des lois? réponds! tu te tais; je le crois, car c'est à eux d'en recevoir. Ils sont sans fortune, dis-tu? c'est qu'ils l'ont mangée, car chacun a eu sa part, et le dernier matelot a

eu cent mille écus au moins, sans compter ce que vous mangiez toutes les fois qu'on descendoit à terre. Est-ce vrai ?.....

— Oui ! répondit Navardin interdit.

— Tu crois que je dépends d'eux, reprit Argow en imprimant à sa voix un caractère terrible ? Mille bombes je ne dépens de personne au monde, et un pistolet me fera toujours raison de ma vie ; je ne l'ai pas risquée cent mille fois pour la marchander maintenant : je me moque de vous tous comme d'une allumette d'un liard, et si vous avez le pouvoir de me faire bouger d'une ligne, vous serez des dieux!...

— Nous l'avons.... dit Navardin

— Et comment ?

— Chacun de nous peut te dénoncer à l'instant.

— Ce seroit un grand imbécille, car, d'abord ou il seroit gueux et voudroit de l'argent, ou il seroit riche et auroit quelque chose à perdre. Riche, il ne me dénonceroit pas parce qu'il périroit avec moi ; et gueux, je lui donnerois tout ce qu'il me demanderoit.... apres, je ne le craindrois guère ! il se seroit désigné !....

Ici la figure d'Argow, revenue à toute sa férocité primitive, exprimoit, par son seul aspect, tout ce qu'il taisoit.

— Ce n'est pas tout, dit Navardin ; écoute ! Nous t'avons juré le secret et nous te le garderons ; mais nous avons pris un autre moyen ! Nous savons qui tu aimes !.... 4

— J'en suis bien aise, dit Argow en saluant ironiquement Navardin.

— Et nous tenons en notre pouvoir la jeune fille que tu voudrois....

— Qui l'a enlevée?... s'écria d'une voix formidable Argow en se levant et interrompant Navardin, réponds ?

— Moi ! cria Navardin.

— Ah, c'est toi qui as porté sur elle des mains sacriléges !...

Le terrible Maxendi faisoit trembler par sa voix les vîtres de l'appartement, il sauta sur le brigand, et, le saisissant par le collet de son habit, il le contraignit à le suivre....

— Ah, disoit-il, c'est toi qui as souillé par le contact de tes mains celle que nul n'est digne de toucher ! viens, viens !... et il l'entraîna.

Il lui fit traverser tout l'apparte-

ment, et le jeta tout effrayé aux pieds d'Annette étonnée. « Mademoiselle, lui dit-il, voici le coupable !... Navardin, lève les yeux !... » et, d'un coup terrible, il lui prosterna la tête sur les pieds même d'Annette, à laquelle il dit : « Mademoiselle, foulez sa tête avec vos pieds ! dégradez-le !.... vengez-vous !..... »

– Monsieur, dit Annette tremblante à l'aspect de Maxendi en proie à une si violente colère, Monsieur, je désire qu'on le laisse tranquille !... laissez, je lui pardonne !...

— Vous pouvez lui pardonner !.... mais, moi..... je verrai !... Ce que ce dernier mot cachoit n'étoit certes pas l'idée de la clémence.

Laissons pour un moment Ar-

gow, Navardin et Annette, dans cette singulière situation, et retournons a la porte du château.

Vernyct y étoit accouru parce qu'il avoit aperçu Annette s'enfuir à toutes jambes ; et, comme Navardin étoit déjà entré, il ne savoit à quoi attribuer cette course précipitée ; lorsque, regardant dans la campagne, il vit au bout de l'avenue cinq à six personnes qui se dirigeoient vers le château : trois de ces personnes étoient vêtues de noir, et un homme en robe noire les guidoit. Vernyct crut qu'Argow et lui étoient découverts, et il cherchoit en sa tête les moyens de se soustraire à cette attaque ; mais, pendant qu'il réfléchissoit, le procureur du roi arriva près de lui. Ce procureur du

roi étoit Charles, soutenu d'un juge d'instruction et d'un commissaire: il avoit, comme on voit, fait diligence, et brûloit de mettre à exécution ses projets contre son rival.

— Que veut Monsieur?..... demanda Vernyct d'un air arrogant.

— Monsieur, répondit Charles Servigné, c'est moi qui interroge et ne le suis jamais!....

— Encore faut-il que je sache, répliqua Vernyct, à quel titre? comment, et pourquoi vous entrez à Durantal?

— Nous venons, répliqua plus doucement le juge d'instruction, faire des perquisitions relativement à une accusation d'enlèvement qui est portée contre M. de Durantal, au sujet d'une jeune demoiselle nommée Annette Gérard.

Ces paroles firent sourire légèrement Vernyet qui, regardant alors le nouveau Procureur du Roi, le reconnut, lui tendit la main, lui prit la sienne, et lui dit : « Et c'est notre cher compagnon de voyage ! entrez, Monsieur, vous serez bien reçu à Durantal, de quelque manière que vous y veniez, en costume ou sans costume ! diable, la justice valançaise est expéditive... »

Charles ne savoit quelle contenance tenir, ce ton léger n'annonçoit pas des coupables. Il répondit néanmoins : « Monsieur, ne retardez donc pas son expédition, conduisez-nous au château avant que vous n'y semiez l'alarme !.... »

— Pierre, dit Vernyet, conduisez ces messieurs au salon.

Cette phrase sèche, plus sèchement dite encore, accompagnée d'un coup-d'œil sur Charles, lui fit pleuvoir, en quelque sorte, le mépris sur la tête. Servigné se sentit violemment outragé, et Vernyct ne négligea rien pour cela, car il s'en alla lentement sans saluer le groupe.

Pendant que l'on dirigeoit Charles vers le salon, Vernyct cherchoit Argow, et il le trouva au milieu de la scène que nous avons interrompue pour raconter ce nouvel incident.

— La justice, dit-il tout haut, vient de descendre ici....

Ces mots produisirent un notable changement: Navardin se leva brusquement, Argow porta sa main dans son sein, Vernyct se mit à rire, et Annette étonnée contempla ce tableau curieux.

— Sors, dit Argow à Navardin, ce n'est pas à la justice à te punir...

Navardin sortit par le jardin, et Argow le suivit en le guidant vers une cave dont l'entrée se trouvoit dans une grotte en rocaille.

Lorsqu'ils y entrèrent, Maxendi lui dit d'un ton inflexible : « Navardin, il faut périr, car j'ai décidé que ce seroit ta punition pour avoir osé profaner, par le contact de tes mains, celle que j'ai choisie pour moi. Ai-je jamais seulement regardé vos maîtresses lorsque vous en aviez ?.... N'as-tu pas manqué à l'obéissance et au respect que tu me devois ?..... Or, où la justice n'a pas de prise, car je serois fâché de te voir entre ses mains, *ma justice à moi* s'exerce : obéis à ton capitaine..... avance !.... c'est ton dernier pas !.... »

Navardin, en entendant cette sentence sortir de la bouche de son ancien chef, trouva qu'il étoit dur pour lui, qui étoit devenu à son tour capitaine, de périr de cette manière ; alors il se retourna brusquement, et, tirant un pistolet de son sein, il ajusta, presqu'à bout portant, son ancien capitaine, auquel il enleva une boucle de cheveux.

— Ah, ah !.... dit ce dernier en passant la main sur son front avec tranquillité, tu es digne de moi !.... En achevant ces mots, il ne lui laissa pas le temps de saisir son second pistolet. En effet, Argow prit Navardin à bras le corps, le renversa par terre avec une force si grande, qu'il ne pouvoit opposer aucune résistance. Réunissant alors

les deux mains du brigand sur sa poitrine, il les y fixa d'une manière invariable en les tenant sous son pied de fer, et pendant que Navardin cherchoit à se sauver de cette espèce d'étau, Argow tiroit tranquillement de son doigt une bague d'or dans laquelle se trouvoit une épingle, il la prit, et la plongeant dans la poitrine du brigand, ce dernier expira aussitôt que la pointe de cette arme d'un nouveau genre eut atteint le sang d'un vaisseau.

Maxendi revint vers la chambre d'Annette tranquillement et comme s'il eut accompli un devoir. Pendant qu'il avoit ainsi vengé mademoiselle Gérard, il s'étoit passé une autre scène très-intéressante.

En effet, lorsque l'on eut intro-

duit Charles et sa troupe dans le salon, au lieu de s'y arrêter, il avoit continué; et, pénétrant jusqu'à la chambre où se trouvoient Annette et Vernyct, il fut stupéfait de revoir sa cousine, qu'il croyoit sous des verroux.

En l'apercevant ainsi libre, son esprit malicieux en conclut sur-le-champ qu'elle s'étoit fait enlever volontairement, et pour excuser, aux yeux du public, son amour pour M. de Durantal, par l'idée que la force employée à son égard l'avoit jetée à la merci des ravisseurs. Alors, satisfait de pouvoir se venger du mépris qu'Annette avoit pour lui, et cela à la vue de tout le monde, il lui dit d'un ton plein d'affection, et comme un père à sa fille :

— Etes-vous libre, Annette?....

— Oui, Charles, répliqua-t-elle en appuyant sur cette syllabe.

— Oh! Annette, reprit Charles Servigné, si vous êtes ici volontairement, quelle singulière comédie la passion vous a fait jouer devant une assemblée tout entière!.... Vous n'en avez sans doute pas prévu les effets, car j'ose croire, si toutefois votre caractère religieux ne m'en a pas imposé, que vous eussiez renoncé à votre dessein : votre mère est au désespoir; elle a pleuré toute la nuit, demandant sa chère fille à chacun. Cette nuit qui, pour les nouveaux mariés et pour votre tante, devoit être une nuit nuptiale, a été une nuit de désolation!..... Moi-même, ardent à venger avec vous

l'ordre social, j'ai armé les lois d'une célérité qui leur étoit inconnue : je me suis hâté, mes soupçons ont été bientôt pour moi des réalités ; j'arrive, je vous trouve, et quelques heures ont suffi pour tout apaiser entre vous et votre ravisseur!... Oh! Annette, vous, si religieuse, si grande, si candide, si pure, où vous retrouvai-je?.... quel chagrin pour madame votre mère! il l'emportera au tombeau!....

Le groupe, en entendant ces artificieuses et vindicatives paroles si bien colorées d'un air de vérité par les circonstances, trouva que le nouveau Procureur du Roi avoit une éloquence touchante : mais Vernyet, qui étudioit Charles et sembloit lire dans ses yeux, devina que

ce discours n'étoit pas sincère; d'un autre côté, il étoit bien aise de voir Annette dégradée dans l'opinion publique, parce qu'alors Argow n'en feroit pas sa femme ; et cependant la haine secrète que le visage de Charles faisoit naître en lui, fut cause de sa réponse.

— Monsieur, lui dit-il, à l'instant où vous trouvez ici mademoiselle libre, vos fonctions cessent : vous deviez vous retirer, et lui épargner vos inconvenans discours.

— Etes-vous son ravisseur?... lui demanda Charles.

— Si je l'étois et qu'elle l'aimât, comme vous le supposez gratuitement, je vous aurois déjà jeté par la fenêtre, tout Procureur du Roi que vous êtes !

A ces mots qu'Argow entendit, il entra, et sa figure prit une expression terrible à l'aspect de ce groupe. Annette, comme une vierge au pied de la croix, étoit tellement accablée sous le poids du perfide langage de son cousin, que, semblable à un agneau que l'on frappe, elle regardoit fixement Charles sans pouvoir répondre un seul mot.

— Monsieur, reprit Charles avec une grande dignité, ce que je dis à mademoiselle, je ne le dis pas à titre de magistrat, c'est à titre de père, de cousin, d'ami....

— Mon cousin, mon ami, mon père, reprit Annette les larmes dans les yeux, auroit pu me dire cela en particulier; il se seroit surtout informé si j'avois été enlevée volontai-

rement avant de le supposer... Il ne m'auroit pas mis la mort dans le cœur en me disant que je tue ma mère!... ici les larmes d'Annette devinrent si fortes qu'elle ne put achever ; elle tomba dans un fauteuil en se cachant le visage, et des sentimens bien divers s'emparèrent des cœurs.

— Qui la fait pleurer ici?... s'écria Argow en lançant un foudroyant regard qui fit trembler tout le monde : il palpitoit de rage et sembloit chercher sa victime. Je le saurai, dit-il, malheur à lui!...

— Monsieur, dit Annette, sublime d'effroi, vous me perdez en prenant ma défense!... Dites-leur donc que vous m'avez sauvée, que vous alliez me reconduire à l'instant,

que.... je ne sais, le monde pensera ce qu'il voudra, mais ma conscience est pure, elle est muette à me reprocher la moindre chose! et Dieu, ma mère, mon père aimé, sont mes seuls juges!... mais, mon généreux libérateur, cessez de parler comme si je vous étois de quelque chose, il n'y a entre nous d'autre lien que celui de la reconnoissance.

— Qui peut expliquer un tel mystère?.... demanda le juge d'instruction.

— Est-il besoin de l'expliquer! reprit Argow; mais, s'écria-t-il, je vais vous parler à tous : Vous allez retourner à Valence? écoutez-moi bien! et suivez de point en point ce que je vais dire. On a enlevé mademoiselle. Je me promenois avec

mon ami que voici, hier soir, et j'ai de loin aperçu une voiture de laquelle partoient des cris : j'ai couru, j'ai délivré mademoiselle : il étoit trop tard pour la reconduire à Valence, j'allois le faire ce matin quand vous êtes venus. Mademoiselle a passé la nuit au château de Durantal, voilà la vérité. Si dans Valence un être ose tirer de ceci une conséquence défavorable à mademoiselle, je jure que lui ou moi périrons, et que, si je péris, celui que voilà me vengera !.....

— Oui, dit Vernyct.

— Ce n'est pas tout ! reprit Argow, je vous permets de publier partout que j'aime mademoiselle, qu'elle a en moi un serviteur, un ami dévoué, que si jamais je me marie, et

qu'elle me permette d'oser aspirer à elle, je n'aurai jamais d'autre femme; que quiconque lui fera mal, lui nuira, sera mon ennemi capital! que, dussé-je dépenser un million, je la protégerai désormais contre toute attaque, et quiconque osera tirer de ceci une conséquence défavorable, je jure qu'alors il mourra, car il m'aura fait insulte, ou si je meurs, Monsieur que voici me vengera!....

— Oui, dit Vernyct.

— Maintenant, Messieurs, dit Argow en changeant subitement de ton, voulez-vous prendre quelque chose?... Pierre, des siéges....

— Quoiqu'il en soit, dit Charles, ceux qui ont enlevé mademoiselle Gérard avoient un but, et la société

ne doit pas rester sans vengeance; notre ministère nous impose le devoir de chercher ce but et les auteurs de l'enlèvement.

Ici Argow reconnut en Charles le jeune homme de la diligence, cette reconnoissance lui fit froncer le sourcil, et sa physionomie reprit un caractère terrible. « *Jeune homme*, lui dit-il, *vous vous trouvez sur mon passage dans la vie!...* » Il y avoit un sens à ces paroles, elles firent impression sur l'assemblée. « Vous y êtes mal!.. prenez garde!.. » Argow ne dissimula en rien l'aversion qui lui dicta ces derniers mots.

— Je n'ai fait que mon devoir, dit Charles, et nulle considération ne m'empêchera de suivre toujours ce qu'il m'indiquera; mais je dois

vous prévenir que ma cousine a tout mon amour, qu'elle m'est promise...

— C'est faux!... s'écria Annette en voyant Argow dévorer Charles des yeux ; je n'ai aucun motif qui ne parte de la vérité, pour démentir ainsi mon cousin : Charles, vous savez que nous ne sommes rien l'un à l'autre, et, quand cela n'auroit pas été déjà, le discours que vous venez de tenir tout-à l'heure, sur une amie que vous connoissez dès l'enfance, auroit suffi pour briser tout lien entre nous..... je comprends votre regard ironique, Charles, mais sachez que je n'ignore pas que je suis à Durantal, que le maître n'entre pour rien dans ma protestation, et que ce qu'il a dit tout à-l'heure n'a pas plus influé sur mon

âme, que mon image sur la glace que je vois en ce moment. J'ignore qui m'a enlevée; mais, ce que je sais, c'est que ce n'est pas Monsieur, car, depuis que je suis ici, il ne m'a pas encore dit trois phrases.... vous me connoissez, Charles? et votre conscience doit vous crier que rien que la vérité ne sortira jamais de la bouche d'Annette.

— Maintenant, Monsieur, dit-elle à Maxendi, ordonnez, je vous prie, qu'on me reconduise seule à Valence : malgré le plaisir que j'aurois à être présentée à ma mère par mon libérateur, je sens que....

— Non, mademoiselle, votre cœur vous dira, répondit Argow, que l'opinion d'êtres aussi éloignés de votre nature n'est rien. Permettez

que j'ose réclamer l'honneur de vous accompagner. Si vous avez passé une nuit sous les voûtes de Durantal, vous pouvez, sans qu'il n'en soit ni plus ni moins, être reconduite à votre mère par moi.

— C'est vrai, dit Annette, ne pas le faire ce seroit reconnoître du mal, et il n'y en a aucun.

Dans cette matinée, le caractère d'Argow venoit de se déployer tout entier, Annette avoit brillé de tout le lustre de l'innocence, et Charles se montra tel qu'il devoit toujours être, enclin à satisfaire ses passions sous le masque de l'intérêt général, orgueilleux, mais, par cela même, susceptible de sentimens nobles.

On déjeûna, tout le monde fut réuni autour de la même table, mais

le déjeûner fut froid de conversation. Le juge d'instruction eut mille égards pour Annette, surtout pour le maître de la maison qu'il savoit être l'ami intime du préfet et riche à millions. Il lui parla de sa terre, du pays, de Valence, et parut enchanté qu'une semblable méprise lui eût procuré l'honneur de se trouver avec M. de Durantal; méprise qui du reste n'avoit été faite que sur la volonté de M. le Procureur du Roi.

Argow, à cette phrase par laquelle le juge rejetoit tout sur Charles, regarda Servigné avec une horrible expression de haine.

Le déjeûner fini, on monta en voiture, Annette fut seule au fond de la calèche, son cousin et Argow se mirent sur le devant, les autres

personnes eurent leur voiture, et l'on partit pour Valence.

En chemin, Annette dit à M. de Durantal que, toute flattée qu'elle devoit être de lui avoir inspiré les sentimens qu'il avoit manifestés, elle le conjuroit de n'y point persister, et surtout d'empêcher que les circonstances de cette matinée, sous ce rapport, devinssent publiques. Argow resta muet.

CHAPITRE X.

La calèche élégante de M. de Durantal s'arrêta devant la modeste boutique de madame Servigné, ce qui produisit comme un spectacle pour tout le voisinage. La tante, la cousine et la mère d'Annette étoient, comme bien on le pense, accourues sur le seuil de la boutique, et le plus grand étonnement s'étoit emparé d'elles à la vue d'Annette dans ce brillant équipage. Adélaïde pensa soudain qu'elle épousoit le millionnaire, et une effroyable jalousie s'élevoit dans son cœur; madame Gé-

rard, pour le moment, ne voyoit que le bonheur de retrouver sa fille; et pour madame Servigné, oh! elle parloit! qu'elle eût joie, affliction! tout chez elle s'exprimoit par des paroles.

Argow, sans s'inquiéter du flux d'interrogations et d'exclamations qui sortoit du gosier de la mercière, descendit en donnant la main à Annette, rouge et confuse : puis, la présentant à madame Gérard, il lui dit : « Madame, voici votre fille que j'ai eu le bonheur de pouvoir arracher à ses ravisseurs; soyez persuadée qu'avant que la justice ait seulement cherché son glaive (en prononçant ces mots il regardoit Charles) on avoit vengé votre fille : quant aux motifs de son enlève-

ment, dans lesquels, croyez-moi, votre fille n'étoit pour rien, c'est un mystère bien singulier que rien ne pourra découvrir. S'il m'étoit permis, Madame, de réclamer un prix d'une obligeance aussi naturelle, je ne demanderois que l'honneur de pouvoir vous présenter souvent mon hommage et mes respects. »

Madame Gérard interdite de se voir, pour la première fois de sa vie, l'objet des respects d'un millionnaire en équipage et pour ainsi dire dans toute sa gloire, balbutia quelques remercîmens en acceptant les hommages de M. de Durantal, qui remonta dans sa voiture et partit.

Adélaïde, sa mère et M. Bouvier avoient, pendant ce temps, examiné la figure de Charles, et

l'embarras, l'air sombre de ce dernier, leur avoit donné tellement à penser, que, chose extraordinaire, le silence régnoit.

Lorsque chacun fut remonté, le silence d'Annette et celui de Charles excitèrent la curiosité au plus haut point ; mais l'état de gêne dans lequel se trouvèrent ces deux acteurs qui étoient censés instruits, firent que l'on se sépara mécontens les uns des autres.

Madame Gérard et Annette étant seules dans leur chambre, la fille se jeta dans les bras de sa mère, et après lui avoir raconté ce que le lecteur sait déjà, voici ce qu'elle ajouta :

— Ma mère, cette aventure va faire grand bruit dans Valence : mon cousin et ma cousine, d'après

ce que Charles s'est permis, ne la raconteront pas à mon avantage ; alors je ne crois pas que nous ayons d'autre parti à prendre que de quitter Valence au plutôt. Revenues à Paris, les discours de Valence ne nous atteindrons guère, d'autant plus que notre essai de voyage ne nous ayant pas réussi, nous ne reviendrons plus dans ce pays. »

Madame Gérard approuva fort ce parti, parce qu'elle ne se trouvoit non plus guère bien de l'hospitalité de sa sœur. En effet, les premiers jours ces quatre femmes avoient été charmées de se revoir ; mais bientôt madame Gérard s'aperçut 1.° qu'elle ne pouvoit jamais parler ; 2.° qu'elle écoutoit toujours les mêmes choses ; 3.° qu'Adélaïde étoit jalouse d'An-

nette, et que cette jalousie produisoi une foule de petites tracasseries insupportables; 4.° qu'Adélaïde ayant fait partager sa haine à sa mère, et Charles ayant une animosité bien plus forte contre Annette, il s'ensuivit qu'on trouva madame et mademoiselle Gérard de trop dans la maison : 5.° qu'on n'avoit pas tardé à le leur faire apercevoir.

Alors il fut décidé que l'on quitteroit Valence dans deux ou trois jours, et madame Gérard se garda bien de dire à Annette qu'elle voyoit avec peine qu'elle alloit s'éloigner de M. de Durantal, en qui elle entrevoyoit un beau parti pour Annette, d'après les derniers regards que le millionnaire avoit jetés sur elle.

Pendant que la mère et la fille

discouroient ainsi, Charles racontoit les événemens de la matinée à sa manière ; c'est-à-dire que, par ses insinuations perfides, il faisoit sous-entendre beaucoup plus de mal qu'il n'en auroit dit en parlant ouvertement contre Annette. Adélaïde Bouvier ne considéroit pas la chose si gravement que son frère qui parloit morale et mœurs ; pour elle, être l'amie de M. de Durantal étoit un crime, en ce qu'Annette faisoit preuve d'une grande supériorité.

— Mon dieu ! disoit Adélaïde, qu'a-t-elle donc pour s'être fait enlever ? je lui vois une taille comme une autre, des yeux qui ne parlent qu'à l'église, l'air d'une fille qui est toujours dans le cinquième ciel, et

dans les espaces imaginaires comme si elle rêvoit je ne sais quoi...... Voyez-donc, on lui donneroit le paradis sans confession !.... et *cela* s'enlève !.....

— Ce que j'y vois, disoit la mère, c'est qu'elles vont rester long-temps chez nous, à moins que l'américain ne leur loue un bel hôtel à Valence, dame !.... Annette va tenir un grand état !.....

Nous passerons sous silence tout ce que l'amour-propre offensé, l'amour de parler, d'interpréter et la haine, inspirèrent à ces parens que nous allons bientôt perdre de vue.

Au dîner, Adélaïde, après avoir accablé Annette de toutes ces petites et basses manœuvres que suggère la haine, et qu'il est impossible de

définir et de décrire, parce que ces sortes de traitemens consistent dans l'air de la figure, le son des paroles et les regards, Adélaïde, disons-nous, lui dit ironiquement : « Ma chère cousine, vous comptez sans doute rester encore long-temps à Valence ?..... je gagerois même que vous pensez à y demeurer.... »

— Non, répondit Annette, et ma mère...... elle s'arrêta comme pour laisser parler madame Gérard.

— Annette dit vrai, reprit en effet madame Gérard, je compte partir demain ou après-demain.

— Comment ! ma sœur, s'écria madame Servigné, vous partez si vîte !... oh ! que j'en suis désolée !... Etqui peut vous faire sauver comme cela ?... ce ne sont pas vos affaires !...

ce n'est pas que vous soyez mal ici, ce n'est pas l'aventure de ce matin!... qu'est-ce donc?.... Vous ne voulez-donc pas voir mon Charles paroître à l'audience d'après-demain au palais? c'est mal cela! après tant de temps d'absence se revoir si peu!....

Elle continuoit toujours; mais là, Adélaïde, laissant parler sa mère, ajouta: « Si c'est notre petit établissement qui gêne ma cousine, qu'elle se rassure! mon frère a loué un très-bel appartement dans un hôtel à Valence, nous y demeurerons et ne ferons plus, dans quelque temps, le commerce qu'en gros.

Annette alloit répondre, ce qui auroit fait un concert de trois voix lorsque Charles, en parlant, imposa silence à tout le monde.

— Je suis désolé, dit-il, que ma cousine quitte Valence au moment où la place importante que j'occupe alloit me permettre de lui faire voir la haute société de cette ville, et je croyois franchement que cette haute société ne lui seroit pas désagreable.

— Mon cousin, dit Annette, je n'oublierai jamais que je ne suis que la fille d'un simple employé : la modique fortune de mon père ne me permet pas de si hautes destinées : le bonheur s'y trouve peu pour une femme, et il faudroit que le sort me fût bien fortement imposé pour jamais paroître à une si grande hauteur : pour les hommes, c'est différent.

— Ma chère sœur, répondoit madame Gérard à sa sœur qui n'avoit

cessé de parler bas à son oreille, la santé de M. Gérard, et l'isolement dans lequel il se trouve, ne nous permettent pas une plus longue absence. Alors, si demain nous pouvons trouver des places, nous partirons.... J'ai vu ma nièce, elle est heureuse et paroît devoir l'être long-temps avec M. Bouvier, ainsi je vous vois d'autant plus tranquilles que Charles vient d'obtenir un beau poste. Ce soir nous vous ferons nos adieux.

Cette détermination étonna fort la famille Servigné, et, chose qui l'étonna encore davantage, ce fut de voir le lendemain Annette et sa mère faire leurs préparatifs de départ et leurs adieux. Charles ne put croire à cette résolution que quand il vit sa tante et sa cousine dans la

voiture. Leurs adieux furent froids, et chacun en se quittant fut comme débarrassé d'un poids. Pour les Servigné, c'étoit le poids des bienfaits; pour Annette et sa mère, celui de la gêne de se trouver avec des êtres si peu en harmonie avec eux.

amille Servigné avoit conduit les voyageurs à l'hôtel des diligences, pour les accompagner jusqu'au dernier moment. En revenant au logis, Adélaïde, la première, aperçut de loin l'équipage d'Argow arrêté à la porte de la boutique : on hâta le pas, et Adélaïde, en faisant mille minauderies, apprit à Maxendi qu'Annette venoit de partir pour Paris. Sur-le-champ, sans remercier ni saluer, il fit signe à son cocher qui partit au grand galop!...

On parla long-temps et beaucoup à Valence de cette histoire singulière, mais on finit, comme on auroit fait partout, par n'en plus parler. Nous quitterons donc cette ville où nous serons bientôt ramenés par les événemens (1).

Cependant Annette et sa mère voyageoient en silence : Annette, en effet, avoit beaucoup à penser. Jusqu'à ce fatal voyage, sa vie s'étoit

---

(1) Nous laisserons ces personnages jusqu'au moment où ils reparoîtront, sans les suivre dans leurs actions ; c'est ainsi que plus d'un lecteur trouvera extraordinaire que M. Charles Servigné, qui a dû tout à Pauline et qui en a été protégé pour le moment pendant lequel ils se sont vus, paroisse ne pas avoir plus de reconnoissance : c'étoient des détails inutiles que nous avons supprimés.

écoulée tranquille, pure et exempte d'événemens ; elle avoit été circonscrite dans un cercle de devoirs fidèlement accomplis, dans le travail, la retraite et la paix. L'horizon de ses espérances s'étoit borné à l'hymen de son cousin, et si ses regards se portoient plus loin dans l'avenir, c'étoit pour contempler la beauté des cieux, et songer, en faisant son salut, à acquérir l'éternelle félicité des anges. Pendant ce voyage, la source limpide de sa vie avoit été troublée, son âme et sa prière avoient été constamment pures, mais elle venoit de perdre l'ancre, sa vie n'étoit plus arrêtée à un but fixe : elle tendoit bien toujours au ciel, mais elle avoit perdu le compagnon sur lequel elle comptoit pour

arracher les épines du chemin et la soutenir dans cette route difficile. Le temps qui venoit de s'écouler avoit été marqué par des événemens rares dans la vie, par des aventures véritablement romanesques; de plus, son cœur contenoit le germe d'une pensée involontaire, car, malgré elle-même, elle pensoit à cette multitude de présages parmi lesquels il ne s'en trouvoit pas un seul d'heureux, présages qui tous entouroient l'apparition d'un étranger, d'un inconnu qui paroissoit aimer. Cet homme apportoit avec lui un monde tout nouveau : la richesse, l'éclat, un nom distingué; ses voitures portoient l'empreinte d'armes héréditaires; de-là, une vie nouvelle, séduisante pour Annette dont l'âme

étoit portée vers le luxe et l'élégance, mais une vie dont la splendeur rendoit encore plus difficile le chemin du salut. Ensuite cet homme dont l'âme exaltée, violente, répondoit à la bizarrerie de sa conformation brillante de force, et qui péchoit même par trop de seve comme un arbre aux branches luxuriantes, cet homme étoit-il un bon guide dans la vie?.... Annette le connoissoit-elle?.... à cela elle se répondoit, superstitieuse comme on sait, qu'il lui étoit apparu comme donné par Dieu!....

Ce monde de réflexions plongeoit Annette dans une incertitude cruelle et une méditation toute remplie de l'image de M. de Durantal. Au milieu de cette rêverie, la nuit arriva in

sensiblement. La mère Gérard dormoit, les autres voyageurs, car la voiture étoit pleine, dormoient aussi. La lune se leva de manière que l'on pouvoit voir sur la route : Annette regardoit machinalement le chemin ; et, au milieu de ses pensées, se rappeloit les événemens qui marquèrent son premier voyage. Depuis un instant elle entendoit le bruit d'autres chevaux que ceux de la voiture : elle se recueillit pour s'en assurer, mais elle crut s'être trompée en ne les entendant plus, soit que ce bruit se confondît avec celui que faisoient les chevaux de la voiture, soit que réellement il n'y eut pas de chevaux étrangers.

Elle arriva bientôt à l'endroit où la calèche d'Argow s'étoit cassée. Le

souvenir de cette aventure devint plus énergique, et alors elle examina en elle-même et plus attentivement l'espèce de sentiment qu'elle portoit à cet étranger. « Si elle étoit aimée autant qu'elle aimeroit elle-même, si cet être à l'amour grand et énergique de l'homme, joignoit la pudeur, les délicatesses, la tendresse d'âme d'une femme, pourquoi?.. » Là, elle s'arrêta, et le bruit de chevaux devenant plus fort, elle eut peur; et, regardant sur la route, le premier objet qu'elle aperçut, ce fut, auprès de la portière, la figure d'Argow!... Il étoit à cheval suivi d'un postillon, et il se tenoit constamment à côté de la voiture depuis qu'Annette s'étoit aperçue de ce bruit étranger.

Aussitôt qu'elle l'eût vu, elle se rejeta au fond de la voiture avec une vivacité et une promptitude étonnantes, et son cœur fut comme frappé. Ce mouvement ressembloit à celui de la peur ; mais il étoit du nombre de ces sensations indéfinissables qui en comprennent une foule d'autres : ainsi Annette fut à la fois flattée de cet effort et chagrine par pudeur, en ce qu'au jour quatre voyageurs alloient savoir qu'elle étoit l'objet de cette poursuite : elle eut de la terreur, parce que cette brusque apparition, qui coincidoit avec sa pensée et l'expression extraordinaire de cet homme etrange, causèrent à son âme une surprise trop forte. Elle se trouva dès-lors lancée dans une autre région de sentimens.....

Qu'alloit-*il* faire ?.... quel étoit *son* but ?.... Le trot de ces deux chevaux retentissoit dans l'âme de la jeune fille, et malgré elle une voix secrète lui disoit : « *Tu es bien aimée !* »

Il y avoit, dans ce sentiment, quelque chose de plus vif ; de plus séduisant pour un esprit de femme, que dans ce qui avoit produit le sentiment d'Annette pour son cousin. La grâce des premiers ans, la fraîcheur des idées, les caresses enfantines, les soins, forment un ensemble touchant ; mais une amitié de frère et de sœur est loin de pouvoir entrer en concurrence avec la vigueur, l'énergie, la violence du sentiment d'un amant passionné, capable de dépasser à chaque instant les bornes de la raison et de la

possibilité humaine, et qui peut acquérir, par la suite, tout ce que le premier sentiment a de fraîcheur et de beauté.

Annette, comme bien on pense, ne dormit pas. De temps en temps elle voyoit Argow avancer de quelques pas et regarder dans la voiture, épier un des regards de celle qu'il suivoit ainsi et la contempler avec d'autant plus de plaisir qu'il avoit plus de peine à obtenir ce doux aspect.

Au matin, Maxendi se trouva si fatigué que, malgré toute sa force et l'habitude qu'il avoit de souffrir, il suivoit à peine la voiture, quelquefois il dépassoit, mais sa douleur le forçoit à rester en arrière. Les voyageurs éveillés s'amusèrent

de ce manége, et comme le froid du matin contraignoit Maxendi à s'envelopper d'un manteau, et qu'il étoit difficile de reconnoître à quelle classe il appartenoit, les voyageurs rioient, et ce fut à qui plaisanteroit sur le courrier. Parmi ceux qui se trouvoient dans la diligence, le voyageur qui étoit en face d'Annette ne tarissoit pas. « Ah! disoit-il, il n'ira pas comme cela jusqu'à Paris; il faudroit être de fer!.... S'il court après la fortune, il fait bien de courir vîte! si c'est un solliciteur, je parie qu'il est gascon, il n'y a que les gascons capables de courir ainsi, etc. »

Madame Gérard se réveilla et ne manqua pas de voir celui dont on parloit: elle jeta une exclamation, et regarda sa fille après avoir reconnu

Argow, Annette rougit, et le silence qu'elle réclama de sa mère, à voix basse, intrigua les voyageurs.

Heureusement qu'au moment ou un regard d'Argow mettoit le comble à la curiosité des voyageurs, la diligence s'arrêta devant l'auberge où l'on devoit déjeûner. Annette, sa mère et tous les voyageurs, se trouvèrent réunis dans la salle, et ce fut alors qu'Annette trembla en voyant Argow entrer dans cette salle et demander le conducteur avec lequel il sortit.

Depuis l'aventure de son cousin avec Pauline, Annette, se souvenant de la gêne qu'elle avoit éprouvée aux repas communs que l'on fait en voyage, s'étoit bien promis de ne jamais participer à de tels re-

pas où souvent on se trouve compromis ; alors elle demanda pour elle et pour sa mère une chambre particulière. Aussitôt qu'elle fut rendue à cette chambre dont les fenêtres donnoient sur la cour de l'auberge , elle entendit une vive discussion entre le conducteur et M. Maxendi.

— Je vous offre cent francs ! disoit ce dernier.

— Mais , Monsieur , je ne le puis pas !....

— Deux cents! continua Maxendi.

— C'est impossible !....

— Trois cents , quatre cents , cinq cents , mille francs , deux mille francs ! et en disant cela , la colère commençoit à s'emparer de lui.

— Mais, Monsieur, dit le conducteur, laissez-moi vous expliquer que ce n'est pas mauvaise volonté.

— Comment? dit Argow.

— Monsieur, ma voiture est complète, il n'y a pas de places, je suis sur l'impériale, je n'ai pas le pouvoir de déplacer quelqu'un.

— C'est vrai, répondit Argow, hé bien, faites venir celui qui se trouve en face de la jeune demoiselle qui est au fond.

Le conducteur reparut bientôt avec le voyageur.

— Monsieur, dit Argow, des raisons d'un ordre supérieur et que je suis obligé de taire, me forcent de prendre votre place dans la voiture. je n'ai aucun droit à cela, et je ne puis m'en emparer qu'autant qu'il vous plaira de me la céder.

— Monsieur, répondit le voyageur, je ne puis vous céder ma place, parce qu'il faut que je sois à Paris après-demain pour affaires urgentes.

— Monsieur, nous perdons du temps, répliqua vivement Argow ; je vous offre tout ce qui pourra vous dédommager.

— Rien ne le peut, Monsieur.

— Hé bien, dit Argow, je vous offre une calèche pour vous, et je vous paie votre voyage en poste.

— Ah ! s'il en est ainsi, s'écria le voyageur, j'accepte.

Argow proposa au voyageur d'aller à l'autre extrémité du village de S.*** où sa calèche raccommodée devoit se trouver, et ils s'en furent à l'instant même.

Annette et sa mère, surprises au dernier degré, s'entre-regardèrent pendant quelque temps, et madame Gérard dit enfin à sa fille : « Mais, Annette, par quel événement cet étranger a-t-il pu se prendre d'attachement pour vous au point de faire de pareilles folies ?... »

— Ma mère, je l'ignore !... répondit-elle. Ah ! je voudrois qu'on put avoir une faible idée d'Annette, prononçant ce mot devant sa mère ! Qu'on pût se la dépeindre interdite, les yeux baissés et relevés tour-à-tour vers sa mère, voir ces yeux brillans du feu pur de l'innocence, cette bouche sur laquelle la naïveté sembloit siéger, et ce front étincelant de pudeur et de religion : ce mot, prononcé comme Annette venoit de le dire, formoit tout un discours.

Au moment où l'on remonta en voiture, Annette aperçut le voyageur qui étoit vis-à-vis d'elle passer dans la calèche d'Argow, et la première chose qu'elle vit en reprenant sa place, ce fut M. Maxendi à celle du voyageur. Elle s'y attendoit, et elle put alors se mettre dans la voiture avec un air d'indifférence dont Argow ne pouvoit pas se fâcher. Cependant Annette trouvant en elle-même que cette conduite emportoit avec elle un air de culpabilité, réfléchissant enfin qu'elle agissoit comme s'il y eût eu quelque chose entr'elle et lui, elle prit la parole en lui disant qu'elle ne s'attendoit guère à avoir l'avantage de voyager avec lui, et qu'il falloit une affaire bien importante pour lui

avoir fait quitter le divin séjour de Durantal.

Honteuse d'avoir parlé, et craignant en parlant de faire soupçonner quelque chose, elle attendit, le cœur tout ému, la réponse de M. de Durantal.

Argow balbutia, sans regarder Annette, quelques phrases insignifiantes, et garda le silence. Une extrême agitation, une violente secousse sembloit remuer tout son être : à voir le mouvement de son habit sur sa poitrine, on eût facilement cru que son cœur vouloit briser les liens qui l'attachoient à son sein. Quand il osa contempler Annette, il baissa aussitôt ses yeux qu'il sentoit exprimer une flamme terrible et jeter du feu. Il évitoit le

contact de la robe d'Annette, comme si cette robe eût été la tunique de Nessus. Par fois il regardoit madame Gérard, et cet homme, dont l'intérieur annonçoit tant de hardiesse, d'indépendance et même des nuances de caractère plus fortes encore, abaissoit ses regards jusqu'à leur faire prendre une expression de prière et de supplication. Cette figure qui n'avoit jamais exprimé la crainte et le respect, cherchoit à en contracter les traits.

Annette aperçut sur les lèvres des voyageurs un sourire qui lui déplut si fort, qu'elle ne se sentit pas assez courageusement chrétienne pour le supporter une seconde fois. Elle n'ignoroit pas que la présence d'Argow lui valoit cette pensée secrète

des étrangers ; aussi, au troisième relais, elle saisit un moment où les voyageurs étoient occupés par d'autres objets, et, regardant M. Maxendi, elle lui dit à voix basse : « Monsieur, votre présence me déplaît; et, en vous éloignant, vous feriez une action dont il vous seroit tenu compte en un monde meilleur. »

A ces paroles, Argow parut ému une sueur froide coula sur ce front altier, il regarda Annette par un de ces regards dont l'expression à rendre n'appartient qu'au pinceau des *Gérard*, et il dit en tremblant : « Vous plairois-je, en sortant ?.... » Annette fit un signe de tête, une larme roula dans les yeux de Maxendi, il l'étancha avec un dépit et

une rage concentrée, puis d'une voix forte il s'écria : « Conducteur, arrêtez !.... » On arrêta, il salua tout le monde, regarda la jeune fille, et disparut.

Ce fut une énigme pour tout le monde, excepté pour Annette. A ce moment, elle ne put contraindre dans son âme un mouvement de joie en voyant avec quel despotisme elle agissoit, et avec quelle soumission elle étoit obéie. En effet, les âmes grandement religieuses aiment le despotisme : d'abord, parce que les âmes empreintes d'un tel sentiment n'ont que de fortes idées, et que le despotisme n'est pas une idée dépourvue de grandeur et de poésie même ; enfin, les cœurs religieux, ressentant le despotisme à un haut de-

gré, aiment à l'exercer à leur tour : l'idée de Dieu ne doit pas se trouver dans un cœur à côté de sentimens mesquins.

Or, cet être qu'Annette avoit vu naguère déployer une énergie, une violence et un caractère extraordinaires, et qui sembloit toujours courber tout sous sa volonté, cet être sacrifioit beaucoup pour obtenir une chose presqu'impossible ; il y parvenoit ; et, sur un mot, sur un pli du front de celle qu'il adoroit, il brisoit lui-même son propre bonheur, ouvrage de tant de soins, de fatigues et d'argent, si toutefois l'idée de l'argent a pu entrer dans le calcul de la religieuse Annette.

Quoiqu'il en soit, elle fut triste après le départ de Maxendi : elle

regarda quelquefois changer les chevaux, et jeta en même temps un furtif coup-d'œil sur la route, mais elle n'aperçut plus ni cheval de poste ni amant.

Nous ne savons si jusqu'ici ces détails et le narré de ces événemens nécessaires ont plu; mais, ce que nous savons, c'est que si l'intérêt n'est pas encore né, il ne naîtra jamais dans cet ouvrage. Il est vrai de dire aussi que nous ne considérons encore ces détails que comme préliminaires, et que s'il y a de la diffusion, elle a été nécessitée par la nature même des caractères de nos personnages qui, à l'exception de deux ou trois, sont maintenant tous connus.

CHAPITRE XI.

ANNETTE et sa mère arrivèrent à Paris sans encombre et sans autre aventure. En entrant dans la cour des diligences, Annette fut singulièrement surprise en apercevant M. Maxendi dans un brillant équipage. Il étoit posté dans un coin, épiant tout de l'œil, et, lorsqu'il reconnut Annette, la joie parut sur son visage. De l'endroit où il étoit, il la suivit des yeux, la contempla, examina ses moindres mouvemens, et lorsqu'Annette et sa mère montèrent dans un fiacre, Annette en-

tendit la voiture d'Argow suivre la leur.

Cependant lorsque madame et mademoiselle Gérard furent parvenues à leur maison, bien qu'Annette se penchât, allât même jusqu'à se retourner, elle n'aperçut aucune voiture.

Leur arrivée surprit étonnamment M. Gérard qu'elles n'avoient point prévenu. Ce prompt retour étoit fait pour inquiéter; aussi lorsque madame Gérard et sa fille entrèrent chez la voisine, le piquet sentimental que M. Gérard faisoit avec elle fut brusquement laissé. Madame Gérard jeta un regard inquisiteur sur son mari et la voisine, et, toute dévote qu'elle fût, son premier mot à madame Partoubat fut : « Je trouve M. Gérard bien maigri !....

La voisine eut assez de politique pour ne pas répondre. Alors cette effusion de cœur, si naturelle entre un père qui revoit après un long voyage sa fille et sa femme, eut lieu avec un abandon qui ne laisseroit rien à désirer pour un romancier descriptif : les embrassemens, les questions multipliées, la joie, le bonheur de revoir la maison, les longs discours et l'embarras de vouloir tout dire à la fois, rien n'y manqua.

Quoique M. Gérard ne fût guère observateur, aussitôt que les premiers élans de la joie furent passés et qu'il lui fut permis d'envisager sa fille chérie, il s'écria : « Oh! Annette, que tu es changée !..... en bien! » ajouta-t-il sur-le-champ

— Eh que me trouvez-vous, mon père ?.... demanda-t-elle

— Ce que je trouve, Annette ? répliqua M. Gérard embarrassé d'expliquer tant d'idées, mais ton visage annonce, ce me semble, de plus hautes pensées que lorsque tu es partie. On a raison de dire que les voyages forment la jeunesse : ta figure a pris un certain caractère qui en impose ; enfin, je m'entends.

Le bon père Gérard apprit avec chagrin la conduite de Charles, et plaignit sa fille d'avoir perdu en lui un époux : il la plaignit d'autant plus que l'ex-employé voyoit en Charles un magistrat, et qu'un magistrat étant un homme employé par le Gouvernement (selon les

idées du bonhomme), sa fille se seroit trouvée sur une belle ligne dans l'ordre social. Annette et sa mère n'instruisirent pas M. Gérard de l'enlèvement d'Annette ni de la passion qu'elle avoit inspirée ; madame Gérard rangeant cette importante confidence parmi les choses qu'une femme ne dit à son mari que lorsque leurs têtes reposent sur l'oreiller conjugal.

Quelques jours après, Annette, sa mère et son père, avoient repris leur manière de vivre et leurs habitudes comme jadis ; et, sans l'absence de Charles, le souvenir du voyage et la conquête de M. de Durantal, le lecteur pourroit voir ces trois personnages tels qu'ils sont représentés dans les premiers cha-

pitres de cette histoire. Annette brodoit et étudioit son piano, alloit à la messe tous les matins, et vivoit paisiblement, presqu'heureuse de n'avoir pas revu Argow depuis huit jours. Quant à M. Gérard, on connoît sa vie, et madame Gérard n'avoit pas plus changé la sienne, si ce n'est qu'elle pensoit toujours que M. de Durantal auroit fait un beau parti pour sa fille ; du reste, elle se gardoit bien d'en entretenir Annette, qui, de son côté, n'en parloit point.

En effet, les belles méditations d'Annette à l'église avoient suffi pour lui faire reprendre son empire sur les mouvemens de son cœur, et se remettre dansun chemin dont elle trouvoit qu'elle s'étoit trop écar

tée : ce chemin étoit celui d'une véritable béatitude. Nous avons expliqué comment Annette entendoit l'exercice du principe religieux : ainsi, pendant son voyage, elle n'avoit pu se livrer à ces extases que, nouvelle sainte Thérèse, elle alloit chercher à l'église, méditations pieuses où l'âme exaltée de la jeune fille s'élançoit dans le domaine pur de la pensée, et voltigeoit dans les cieux. Or, je le demande ? est-il une vie plus séduisante que celle où, s'inquiétant peu de la terre et des besoins corporels, on laisse la forme végéter ici-bas, tandis que l'esprit plane sans cesse dans la belle atmosphère des visions célestes ?..... Qu'est une créature devant un tel spectacle ?....

Au bout de huit jours, et le premier dimanche qu'Annette arrivoit à l'église, au moment où elle prenoit sa place habituelle, elle aperçut, à dix pas d'elle, un homme assis dans un confessionnal : elle reconnut aussitôt M. Maxendi. Il étoit là dans une attitude qui annonçoit combien tout l'appareil de la religion lui étoit indifférent alors que la céleste créature qu'il adoroit entroit dans l'église. L'aspect de cet homme produisit un effet extraordinaire sur Annette ; comme jadis, elle mêla involontairement son nom à ses prières, et elle ne put s'empêcher de jeter, à travers son voile, des regards furtifs sur M. de Durantal.

Au sortir de l'église, M. Maxendi se présenta, salua madame Gérard

et l'accompagna jusque chez elle en lui demandant la permission de venir les visiter. Mme Gérard l'accorda.

Le lendemain, M. Maxendi ne manqua pas à venir, il fut reçu. et commença par chercher à gagner l'amitié de M. Gérard : cela ne lui fut pas difficile.

En effet, M. Gérard lui ayant raconté l'aventure qui l'avoit privé de sa place aux droits réunis, M. Maxendi s'offrit à lui procurer un autre emploi qui ne l'empêcheroit en rien de toucher sa pension Au bout de trois jours, M. Gérard fut installé caissier d'une vaste entreprise qui obtenoit le plus grand succès. Cette place valut à M. Gérard six mille francs d'appointemens, et son exactitude, sa probité.

le rendoient bien capable de l'occuper. On voit tout de suite combien M. Gérard dût-être reconnoissant envers l'homme qui le rendoit à ses habitudes et à la bureaucratie : aussi ce bienfait donna-t-il à Argow la facilité de venir comme il le voulut dans ce modeste appartement où résidoient sa vie et son bonheur. Il profita souvent de cette permission, mais il trouva toujours Annette froide et réservée.

Un soir, Annette étoit dans sa chambre, M. Maxendi causoit avec madame Gérard, et, en causant, il tournoit maintes et maintes fois la tête du côté de la porte en attendant l'arrivée d'Annette.

— M. de Durantal, lui dit madame Gérard, il est impossible de

ne pas s'apercevoir que ma fille vous plaît : votre alliance seroit pour nous un honneur auquel nous n'aurions jamais eu la pensée de prétendre. M. Gérard et moi sommes de même opinion, et c'est comme s'il vous parloit en ce moment : ainsi, sachez que, quant à nous, vous n'éprouverez de notre part aucune opposition à vos desseins, car je n'imagine pas qu'il soit entré dans votre cœur des projets que nous n'approuverions pas; mais Annette est libre, elle est maîtresse d'elle-même, et il faut lui plaire.

— Madame, répondit Argow, à Valence, et devant tout le monde, j'ai déclaré que jamais je n'aurois d'autre femme que mademoiselle

Gérard, si toutefois je parvenois à lui plaire : si je n'ai pas encore osé vous parler de ce dessein, c'est que j'attendois d'avoir réussi auprès d'elle, et je vous jure que je n'épargnerai rien pour cela.

Madame Gérard, satisfaite de cette déclaration franche, vit avec plaisir l'élévation future de sa fille.

Au bout de quelques jours, Annette, en se levant, vit Argow dans l'hôtel en face ; il étoit à considérer les fenêtres de la maison qu'elle occupoit. Surprise de le voir dans cette maison, elle le dit à sa mère qui prit des informations, et madame Partoubat leur apprit que cet inconnu avoit en effet acheté cet hôtel, l'avoit meublé, et y demeuroit depuis peu. Jamais homme ne

déploya plus d'emportement et de chaleur dans une telle poursuite ; et cette âme, qui étoit tout énergie, ne pouvant rien embrasser avec faiblesse, se trouva, dès le début, plus avancée dans la carrière de l'amour, qu'une autre au dernier pas. Cette ardeur flattoit tellement Annette, que dès ce jour-là elle consentit à rester dans le salon lorsque M. Maxendi y viendroit.

Dès-lors commença, pour l'âme d'Argow, une ère de bonheur inconnue pour lui, et dans laquelle il trouva des charmes inconcevables et des plaisirs dont il ne s'étoit jamais douté.

En effet, chaque jour fut marqué pour le bonheur. Argow arrivoit et trouvoit dans ce salon modeste un

ordre et une régularité qui alloient à l'âme : il y voyoit cette bonne mère, la simplicité en personne, à la même place, et lui indiquant de la main un siége habituel, comme s'il eût déjà été son fils ; il s'y asseyoit, et tressailloit en voyant la place d'Annette vide. La bonne mère l'accueilloit toujours avec le même sourire, et ce sourire avoit un cachet de franchise qui excluoit toute idée d'intérêt et de bassesse. Quand il entendoit tourner la clef, tout son cœur battoit ; il se levoit pour saluer Annette par un regard plein d'amour. Cette vue et l'influence de l'âme de cette jeune fille étoient pour lui un bonheur inimaginable. Il la contemploit faire de la dentelle en admirant cette attitude religieuse et cette

tranquillité d'âme qui brillantoient une figure gracieuse, et, lorsque de douces paroles venoient errer sur ses lèvres, il atteignoit le comble du plaisir.

C'étoit un véritable tableau que cette mère et cette fille assises dans l'embrasure d'une croisée, et séparées l'une de l'autre par une petite table à ouvrage. Le contraste, offert par ces trois figures d'expressions si différentes et éclairées par un jour très-doux, étoit remarquable. Argow étinceloit de désirs et d'amour, la mère sourioit légèrement, et Annette recueillie, mais déployant néanmoins cette affectueuse folâtrerie qui rend la jeunesse si aimable, brilloit d'un éclat qui se réflétoit sur tout le groupe. Souvent ce

que l'on disoit équivaloit à rien ; mais ces riens avoient une signification pour l'âme, et une conversation sérieuse, ou décidément enjouée, auroit nui à cette grande tranquillité qui régnoit. L'heure, les jours, passoient empreints d'une teinte de félicité pure qui paroissoit d'autant plus charmante à Argow qu'elle lui étoit inconnue.

Il faut avouer que l'esprit dont l'âme d'Annette étoit pénétrée mettoit l'amour d'Argow à une rude épreuve ; force lui fut d'aimer de l'âme, car Annette, pure et religieuse comme on la connoît, ne lui permettoit rien de ce qui rend l'amour si séduisant. Elle avoit implicitement tout retranché. Jamais Maxendi ne pouvoit surprendre Annette lui jetant un

coup-d'œil, encore moins admettoit-elle cette familiarité charmante qui remplit le vide d'une passion lorsqu'elle s'exerce sans trouble. Argow n'auroit pas, pour sa vie, osé risquer une parole d'amour, tant l'innocence d'Annette agissoit sur lui, et jamais le tableau d'un tigre enchaîné et adouci par l'amour n'eut une ressemblance plus forte et plus vraie.

Il falloit donc qu'Argow vainquît tout un systême religieux. En effet, Annette, ne voyant rien de si beau qu'une jeune fille pure et sans tache, auroit voulu être adorée, mais sans que rien ne pût la changer à ses propres yeux, et Argow ne paroissoit pas avoir assez de moyens moraux pour détruire une telle détermination : il falloit un événement!

Cependant l'habitude de voir Annette rendoit Argow plus hardi : souvent il lui parloit et trembloit moins en lui adressant la parole. L'âme d'Annette, par ce contact produit par la familiarité, agissoit sur l'âme d'Argow, et il prenoit des manières, du parler et des sentimens d'Annette, ce qu'un homme peut prendre des habitudes d'une femme sans dégrader l'attitude mâle de l'homme. Il s'enhardissoit dans l'amour, et son caractère ne pouvant se perdre tout-à-fait, un jour, qu'il se trouva seul avec elle, il osa entreprendre une explication.

— Annette, dit-il, je vous aime, et vous le savez, je vous en ai donné mille preuves ; mais n'eussiez-vous que celle que je vous offre par

le changement total de mes idées et de mon caractère même, vous devriez en être convaincue. Ne me sera-t-il donc jamais permis de voir un seul de vos regards tomber sur moi ?.... avez-vous décidé que votre voix ne me seroit jamais une voix de confiance et d'amitié ?.... me fermez-vous votre cœur ?... Ah ! si vous pouviez, sans danger pour moi, connoître ce que je fus et ce que je suis, ah ! vous seriez moins sévère !.....

Annette surprise, rougit, et cette rougeur fit palpiter Argow. En ce moment, le ciel étoit pur, les étoiles scintilloient, la lune brilloit ; et, pour toute réponse, la jeune fille, lui faisant contempler cet admirable spectacle, lui répondit après un long silence : « Celui qui a fait cela

a tout mon amour : voyez les cieux, et comprenez la place que vous pourriez occuper dans mon cœur..... L'amour qui, par sa nature, est exclusif de toute affection, ne sera cependant que la seconde passion de mon âme. »

— Ah! s'écria Argow, comprenant pour la première fois de sa vie à quelle perfection les idées religieuses amenoient un être, et apercevant un trésor dans l'âme d'Annette ; ah! chère Annette, tel sentiment que vous ayiez pour moi, il me sera toujours doux et bienfaisant : je ne demande que la permission d'aimer, d'aimer à ma manière ; et le ciel, dit-il avec énergie, ne vous enlèvera jamais rien en moi, j'aimerai de toutes les forces de mon âme,

vous me serez tout au monde! Jugez de la violence de cette passion; mon cœur se brisoit en silence, et je souffrois avant d'avoir osé vous parler. Oui, mon amour, Annette, sera du feu; il subsistera contre toute atteinte, il est éternel: la paix, la tranquillité, le bonheur, la satisfaction, aucune de ces fleurs, qui couvrent et éteignent les jouissances humaines, ne pourra l'anéantir. Heureux de pouvoir confondre toute cette énergie brûlante, dont la nature m'a doué, dans une passion pure et honnête! Oh! Annette, que tardez-vous à me reconnoître pour votre appui, votre guide, comme vous serez le mien!....

L'enthousiasme et la violence qu'il mettoit à prononcer ces paroles

enflammées, étoient tellement entrées dans tous ses gestes, qu'il étoit haletant et arrivé au dernier degré de l'exaltation.

Annette, effrayée, se recula de quelques pas.

— Monsieur, dit-elle, aimez-moi, j'y consens; mais souvenez-vous que cet amour ne devra jamais avoir d'autres témoignages que ceux qui, jusqu'ici, vous ont suffi!.... Ah! je vous en supplie, ajouta-t-elle avec le regard de l'innocence, laissez toujours entre nous un espace, je vous en aimerai bien plus : et vous, vous aurez de la joie en voyant toujours pure celle qui vous plaît. A ces derniers mots, elle baissa la voix et ses yeux se voilèrent timidement.

— Comment ! reprit Maxendi, vous direz à Dieu mille paroles pleines d'onction, de tendresse, et vous n'accorderez pas un regard à celui qui vous aime plus que tout au monde !.... Oh ! Annette !....

Annette se tut, mais, en se taisant, un délicieux sourire vint errer sur ses lèvres ; Argow le vit, et ce sourire fit une telle révolution dans son être, qu'il se précipita à genoux, courba sa tête jusqu'aux pieds d'Annette, et il les força de s'appuyer sur sa chevelure, la révérant ainsi à la manière des sauvages. « Que je vous adore !.... que je vous adore !.... crioit-il. »

— Monsieur, dit Annette honteuse et le contraignant de se relever, songez qu cje n'aimerai jamais

que l'homme perde sa dignité devant une femme !.... L'adoration ne convient qu'à Dieu !.... devant lui seul il convient de s'humilier.

Cette scène changea néanmoins quelque chose aux manières d'Annette : elle devint plus affectueuse avec M. Maxendi, sans néanmoins lui donner l'espoir qu'elle changeroit de sentiment, quant à sa façon de considérer l'amour. Plus Annette usoit de cette force de répulsion , et plus Argow s'avançoit avec rapidité dans la carrière du seul amour qui pût briller dans son cœur sauvage , et Annette , par principe religieux, se conduisoit comme une coquette. Argow ne manquoit pas un jour à venir , et plus il acquéroit de lumière sur le caractère d'Annette,

plus son amour devenoit passionné : il avoit fini par avoir un respect étonnant pour cette jeune fille, et par douter qu'il fût digne de posséder un tel trésor de sublimité. S'il réussissoit à se faire aimer d'Annette, il étoit évident qu'il seroit au monde le seul être existant pour elle ; mais il commençoit à s'effrayer de la difficulté de l'entreprise, et, par suite de cette difficulté, il s'acharnoit de plus en plus à vaincre. Cette âme avoit, par conséquent, comme toutes celles qui lui ressemblent, des momens d'horrible désespoir, des désirs sans mesure et des inspirations jalouses, qui devoient porter Argow à des actions hors de tout sens et nuisibles même à Annette.

Un jour qu'elle s'occupoit à bro-

der, qu'il étoit à côté d'elle, lui racontant ses périlleux voyages, dont il avoit soin de taire les barbaries et l'affreux métier qui les nécessitoit; au moment où il lui dépeignoit le feu des deux équipages, les risques de sauter si le feu prenoit au bâtiment, Annette, violemment intéressée, entendit la cloche de l'église voisine, et soudain se leva, prit son schall, son chapeau, et rompit cet entretien.

Argow la suivit la mort dans l'âme, et sa contenance à l'église indiqua avec quel mépris il traitoit ces choses saintes qui avoient un tel empire sur Annette, qu'elles lui faisoient quitter son amant avec insensibilité. Argow ressentit une horrible jalousie, et, pendant les vê-

pres, les pensées les plus sinistres se glissèrent dans son âme ; il vint à douter d'Annette, et plus il contemploit cette céleste figure tout entière aux cieux en ce moment, plus il devenoit furieux.

Au retour, il étoit nuit : Annette s'en alla dans son appartement avec les marques de la plus vive émotion ; car, involontairement, elle avoit regardé M. Maxendi dans l'église, et son mépris pour la religion avoit alors tellement percé sur sa figure qui ne savoit rien cacher, qu'Annette avoit été effrayée par l'idée que M. de Durantal pouvoit ne pas avoir de foi en Dieu.

En se retirant, elle salua Argow, et montra un tel désordre dans ses idées, qu'il en fut frappé.

Or, on saura qu'Argow avoit maintes et maintes fois essayé de pénétrer dans l'appartement de la jeune fille ; cette prétention avoit été le sujet de mille plaisanteries, et Annette avoit signifié qu'il n'y entreroit jamais. Aussitôt qu'Annette se fut retirée, Maxendi salua madame Gérard, et sortit ; mais, rentrant chez lui, il commanda de mettre les chevaux à sa voiture, et dès que la nuit fut assez noire pour qu'il pût espérer que l'on ne distingueroit pas les objets, il plaça en sentinelle deux de ses gens à chaque bout de la petite rue de l'Echaudé, arrêta sa voiture sous les fenêtres d'Annette, et résolut d'observer ce que faisoit la jeune fille.

En effet, il avoit remarqué avec

quelle facilité l'on pouvoit réussir dans ce dessein, et les lecteurs attentifs doivent se rappeler la description minutieuse que nous avons donnée de cette partie de la maison : alors on comprendra comment Argow, en montant sur le siége du cocher, parvint à atteindre le balcon d'Annette et à s'y cramponner.

Il ne vouloit que connoître les motifs qui amenoient Annette dans ce lieu si sacré que sa mère même n'y pénétroit que rarement. Le farouche pirate n'étoit guère homme à deviner que c'étoit par un excès de pudeur que la céleste fille déroboit à tous les yeux son lieu de repos. Alors, quand Argow fut arrivé sur le balcon et qu'il tâcha de regarder à travers les carreaux, il vit que la

croisée étoit entr'ouverte. En ce moment, les horribles soupçons qui avoient voltigé dans son imagination devenant plus tyranniques, il se tapit et osa regarder dans l'appartement pour découvrir le mystère que couvroit cette absolue retraite.

Il vit Annette à genoux et les mains jointes : elle *prioit* dans une extase angélique. Elle étoit si belle et si brillante en ce moment qu'Argow fut transporté : la fougue de son caractère ne lui permettoit jamais aucune réflexion : il franchit donc l'espace, se trouva à côté d'elle sur le prié-Dieu, et mu par le rapide changement d'idées que ce spectacle inattendu avoit excité : « *J'ai besoin de prier aussi !.....* » dit-il

avec la voix d'un homme fortement exalté.

Annette jeta un cri et resta stupéfaite en voyant Argow agenouillé. Cette apparition pouvoit rentrer dans la classe des présages qui avoient toujours accompagné cet être extraordinaire : il y avoit, dans cette aventure, quelque chose de frappant.

— *Je priois pour vous !....* dit-elle, car vous n'avez jamais rien vu sur la route des cieux ; vous n'avez jamais cherché à y lire, vous n'êtes pas religieux ! enfin, je m'en suis aperçue tout-à-l'heure, et je demandois à Dieu qu'il vous convertît. Ah ! ne comptez pas être l'époux d'une créature que vous n'accompagneriez pas dans l'autre vie comme dans celle-ci. Vous avez mis entre

nous une éternelle barrière dès aujourd'hui : l'âme d'un impie ne peut avoir aucun point de contact avec celle d'un être qui fait tout son bonheur des choses saintes, et une affreuse pensée empoisonneroit ma vie si l'homme que je prendrois pour guide m'abandonnoit un jour, ou que, par ses maximes et sa conduite, il cherchât à m'égarer du chemin étroit que suit un vrai chrétien..... Que vous m'avez fait mal à l'église!.... O soyez religieux!.....

— Annette, Annette!.... que me demandez-vous!.... s'écria Maxendi étonné du sublime reproche de la jeune fille.

— Comment!.... reprit-elle, à votre exclamation on diroit que cela est impossible, et que vous n'auriez jamais fréquenté les sacremens!....

— Jamais !.... répondit-il.

— Jamais !.... répéta-t-elle avec douleur, quoi ! les voûtes d'une église ne vous ont donc point révélé quelque secret sublime ?.... et votre cœur n'a pas tressailli quand vous entendîtes, il y a un moment, une assemblée d'hommes s'écrier : *O mon père !*.... sous les voûtes de ce temple bâti par l'homme mais habité par Dieu ?.....

— Je n'y suis entré que pour vous y voir !....

— Avez-vous communié quelquefois ?....

— Jamais !....

— Etes-vous chrétien ?....

— Je ne sais....

— On ne vous a donc jamais parlé de Dieu ?...

— Jamais !....

Annette se tordit les bras et les leva vers le plafond. « Grand Dieu !... s'écria-t-elle, et des larmes sortirent en abondance de ses yeux, ah ! ta bonté céleste me découvre l'abîme !.... M. de Durantal, sortez ? et ne nous revoyons plus !.... jamais.... oh ! non, jamais !.... ou devenez plus grand que vous n'êtes ; courbez votre front à terre, et, quand vous aurez adoré Dieu, vous pourrez le relever mille fois plus fier, pour recevoir l'hommage de toutes ses créatures !.... sinon ne me revoyez plus jamais !..... »

Argow étoit immobile ; elle le regarda et lui dit : « Non, jamais !.... car vous auriez le pouvoir, peut-être, de me faire tout abjurer pour

être votre compagne ; je vous crois un être bon, un honnête homme....

A ces mots, il se fit dans le corps du pirate, un tremblement et un frisson qu'il prit pour celui de la mort ; ces deux phrases : *Je vous crois un être bon, un honnête homme*, prononcées par cette jeune fille en larmes, lui soulevèrent le rideau qui lui cachoit sa vie passée, et il se regarda avec horreur....

— Alors, continua-t-elle, je vous montre le danger que je cours, et je m'en fie à vous pour m'en garantir. Cependant je priois tout à l'heure, et vous avez senti le besoin de prier aussi..... Ah ! Monsieur, si une voix secrète vous a fait précipiter sur cet oratoire, oh ! écoutez-la toujours !.. suivez ses avis, et bientôt nous par-

lerons peut-être le même langage !.... alors.... oui, je l'espère.... vous avez une belle âme, et.... oh! j'étouffe.... sortez, sortez ?....

Annette étoit comme égarée ; Argow étoit stupéfait, et il obéit par un mouvement machinal des sens. Il sortoit, lorsqu'il se sentit arrêté par une main divine ;.... il tressaillit, se retourna, et vit Annette éplorée : elle appuya sa tête sur son épaule, ce qui lui imprima comme du feu, et, d'une voix lamentable, elle lui dit : « Convertissez-vous !.... »

Il y avoit, dans ce cri, tant de choses, il y apparoissoit tant d'intérêt, qu'Argow sentit dans ses entrailles quelque chose qui frissonnoit, et une voix intérieure de cons-

cience qui murmuroit : « Convertissez-vous !.... ou ne la revoyez jamais !.... »

L'idée de faire le malheur de cette créature céleste le fit penser profondément, et cet être, qui avoit vu mourir tant d'hommes froidement et sans sourciller, pâlit devant une jeune fille !... il pâlit, et naguère une jeune fille mourante ne lui avoit arraché (1) qu'un sourire de joie et de vengeance, un sourire satanique. Il s'arrêta, la contempla, et lui dit, en pressant sa main : « Adieu !.... » Mais, à ce mot, toutes les conséquences qui en dérivoient se dérou-

(1) Mélanie de Saint-André, dans le *Vicaire des Ardennes*, se traînoit aux pieds d'Argow; et il rioit de sa douleur.

lant à son esprit, il ajouta, mu par un reste de cette férocité qu'il déployoit jadis : « Adieu, toi qui en aimant as le courage de regarder l'opinion religieuse de celui que tu voudrois aimer.... adieu! car tu n'aimeras jamais !..... »

Annette sentit ses jambes défaillir, elle tomba le visage contre terre, s'évanouit, et ne se releva que pour se trouver en proie à une violente fièvre.

CHAPITRE XII.

La secousse qu'Annette avoit ressentie étoit si violente et avoit porté sur tous ses sentimens à la fois d'une manière si cruelle, qu'elle fut obligée de garder le lit plusieurs jours, et le médecin déclara qu'elle étoit réellement malade.

Sa mère vint s'établir au chevet de son lit. Alors, sans qu'Annette le sut, M. de Durantal ne manqua pas un seul jour à venir au salon causer avec le père Gérard, et il apprit même le piquet pour faire la partie du bon homme... Argow apprendre

le piquet !..... Le bonhomme Gérard étoit dans l'enchantement de se servir de la voiture de M. de Durantal, d'aller dîner chez lui, de le voir si assidu, et souvent il se disoit avec orgueil : « C'est mon gendre !.... »

Les refus d'Annette n'entroient pas dans l'esprit de son père, il la grondoit quelquefois, même sérieusement, chose qui, jusques là, lui avoit été impossible. Un soir, il vint auprès du lit d'Annette, et lui dit : « Ma fille, M. de Durantal est » dans le salon, il n'a jamais osé » venir te voir, il ne l'a pas de» mandé, il paroît qu'il faut que » l'ordre vienne de toi : pourquoi » mon Annette ne le voudroit-elle » pas ?.... »

A ces mots le visage pâle d'An-

nette devint presque rose, elle regarda sa mère ; et, par un geste rempli de terreur, elle s'écria doucement. « Ne cessera-t-il de me tourmenter ! » M. Gérard tomba dans un profond étonnement, et ses deux grands yeux ronds essayèrent de peindre une pensée extraordinaire.

— Ma mère, dit Annette, quand M. Gérard fut sorti, s'il ne cesse de venir, il m'entraînera dans un affreux précipice. Je ne le hais pas ! mais je ne l'aime pas assez encore pour quitter mon Dieu !... Oh ! non, Dieu est immuable, et les hommes changent !.... Je l'ai déjà trop vu ! Que l'on élève une barrière entre nous !..... Un impie....!..... Elle retomba sur son lit, et ne parla plus

après avoir répété une seconde fois : « Un impie ! »

M. Gérard ayant apporté à Argow la réponse d'Annette, Argow cessa d'aller chez M. Gérard, et alors le bonhomme vint tous les jours dîner à l'hôtel de M. de Durantal qui, par ce moyen, eut des nouvelles de la jeune fille.

Annette, au bout de quelques jours, se trouva mieux, se leva et entra en convalescence. Dès-lors on ne lui parla plus de M. de Durantal, ainsi qu'elle l'avoit voulu ; et, de son côté, elle garda sur lui le plus profond silence, si bien que l'on eût dit qu'elle ne l'eût jamais vu. Elle fut plus que jamais assidue à l'église, et, pour se donner tout entière à ses méditations religieuses,

elle abandonna même l'étude de la musique, art qu'Annette commençoit à trouver trop profane.

Argow ne manqua jamais un seul jour de se trouver à l'église, et il avoit la singulière délicatesse de se placer de manière à n'être pas aperçu d'Annette.

Mademoiselle Gérard devint de plus en plus silencieuse; la pâleur de son teint, loin de diminuer, parut augmenter.

Enfin, un jour, étant à table, elle dit à voix basse : « Je souffre ! » Ses parens accueillirent en silence cette parole empreinte de tristesse. Le soir, sa mère fit un effort pour obtenir d'elle que M. de Durantal fut reçu, elle s'y opposa constamment, et son systême de sévérité devint tel

qu'elle refusa à son père de chanter une romance qui parloit d'amour.

Séparée du reste du monde, elle commença à vivre ainsi, par avance, dans le ciel.

Ce fut à cette époque qu'en France les missions commencèrent à faire assez de bruit pour que les missionnaires fussent admis à venir à Paris essayer sur le peuple de la capitale l'effet de leurs discours. Une mission fut annoncée à l'église où alloit Annette, et l'on doit juger de l'intérêt qu'elle y prit quand on saura que le curé annonça que ce seroit M. de Montivers qui prècheroit. A ce nom, Annette, ne doutant pas que ce ne fût son instituteur et son père en Dieu, témoigna la plus vive joie.

Attendu avec impatience, le jour. où M. de Montivers devoit prêcher, arriva bientôt. Ce jour fut une véritable fête pour Annette, elle se para et fut une des premières arrivée à l'église, et placée.

Que par l'imagination l'on se représente le lieu de la scène ; une des églises les plus simples et la moins ornée de la capitale ; mais ayant par cela même un caractère imposant, en ce qu'elle offroit moins de sujets à la distraction, et que sa pauvreté présentoit un contraste avec la grandeur des idées qui s'agitoient sous cette chétive maçonnerie. Cette église ne suffisoit point à la foule : une nuée de parisiens attirés, soit par la nouveauté du spectacle, soit par l'envie de trouver ridicule le saint orateur

représentoit, sauf les sentimens, une de ces assemblées de l'Eglise primitive. Un silence étonnant régnoit. Aucune pompe religieuse n'ornoit l'autel, il étoit couvert même de toiles vertes, et un crucifix, placé devant la chaire, faisoit briller à tous les yeux le sublime spectacle qu'il offre à la pensée d'un chrétien. On attendoit avec impatience, tous les yeux se fixoient sur la sacristie d'où devoit sortir l'orateur sacré ; le jour étoit faible, et les cœurs involontairement recueillis.

Tout-à-coup la porte s'ouvre, et l'on voit paroître un homme de trente-cinq ans, les yeux creux, les lèvres pâles, les joues livides ; sa démarche est grave, son costume imposant de simplicité. A peine a-t-il

paru qu'il a imprimé une si haute idée de lui-même que telles paroles qu'il prononce on s'attend à des paroles extraordinaires ; cet homme est l'abbé de Montivers, abattu par les jeûnes, les prières et les obligations de son divin ministère.

Il monte en chaire, regarde l'assemblée, y plonge ses regards à plusieurs reprises, et, dédaignant les prières qui commencent ordinairement les sermons, il s'écrie :

« Mes frères, parmi vous tous, il n'y a pas deux êtres qui soient venus, avec un sentiment pareil, entendre la parole sainte : espérons qu'en sortant vous aurez réuni vos cœurs dans une seule pensée, et que j'aurai excité chez vous l'amour du ciel !.... Ecoutez-moi donc, non

comme un homme , car à ce titre, je dois être sujet à l'erreur , mais comme un faible instrument employé par l'Eternel pour servir ses desseins, et dont il fait résonner les cordes sous sa main sacrée : Esprit céleste! dont le moindre des rayons qui environnent le trône , a rempli l'univers de lumière, daigne donc m'assister et me révéler les secrets de la Majesté sainte ou de la bonté touchante. »

Ayant dit, il s'arrête pour reprendre avec une émotion visible :

« Mes frères, une vierge pure, marchant avec humilité dans le sentier des vertus, soumise à Dieu, craintive, bienfaisante, vivoit naguères. Elle étoit belle, et la Providence s'étoit plue à prodiguer à celle

qui avoit les beautés de l'âme et l'amour des choses célestes, tout l'aimable cortège des gracieuses perfections du corps. Elle fut aimée d'un homme indifférent en ses opinions et sourd à la voix de Dieu. Cachant avec adresse ses sentimens irréligieux à celle qu'il adoroit, il réussit à lui plaire, elle l'aima. Cheminant à pas lents dans ce chemin si fleuri que l'on parcourt au commencement de la vie, ils s'aimèrent sous les yeux de leurs parens qui virent avec joie les prémices d'une union si touchante et si belle. Ainsi l'on pensoit sur la terre, et cependant dans les cieux, les anges trembloient à l'aspect d'une âme candide et brillante du feu céleste, souillée par le contact du proscrit d'Eden.

« On vit ces deux êtres approcher des autels, et le sacerdoce reçut et confirma leurs sermens. Figurez-vous la joie du banquet, cette seule fête mondaine à laquelle l'Eglise sourie avec plaisir! Admirez la contenance de cette vierge pure, et les regards mutuels de l'époux et de la fiancée, doux regards qui, malgré leurs secrètes joies, sont compris de tout le monde. Y a-t-il un visage chagrin? Quel homme ne contempleroit avec volupté le charme qui résulte du tableau de ces deux êtres unis au printemps de leur vie? Toutes les beautés s'y réunissent, toutes les fleurs de la vie s'épanouissent sous une brise de joie et de plaisir. *Ils semoient la terreur*!.....

« Il a traîné cet ange d'amour

dans l'iniquité, elle est morte dans l'impénitence finale, ses belles formes se sont souillées, elle est devenue noire; en vain elle a étendu ses bras décharnés vers le ciel, en vain elle a fait sortir d'entre ses joues flétries une parole digne de son premier âge, celui qui disoit: *Dieu n'est pas!* étoit là, il dardoit son œil corrupteur, et ces deux squelettes sont la proie des remords, comme ils furent celle des voluptés criminelles. Ils brûlent, ils brûleront toujours!....

« Qui de vous, chrétiens, ne fut le fiancé d'une âme belle, pure, vierge et saintement candide? Qui de vous ne l'a vue, dans son printemps, brillante d'affections pures et généreuses? A quelle époque en êtes-vous de

votre mariage avec elle ?.... Frappez vos cœurs, et regardant à votre conscience, voyez jusqu'à quel point les saintes eaux d'une confession peuvent faire reprendre à votre épouse de gloire la blanche tunique qu'elle a portée jadis, et que les crimes et les passions, enfans de la chair, ont souillée. S'il étoit ici un coupable, personne, pas même moi, n'oseroit lui jeter la première pierre. Vous avez tous, tous!.... à vous reprocher d'avoir jeté des taches sur votre robe, sur la toge céleste! *Quis non peccavit!* Ne semez donc plus la terreur!....

Arrêtez!.... c'est une voix divine qui vous en conjure! Regardez en arrière, et feuilletez votre livre de vie.....

« Toi, tu as interprété les lois en

ta faveur, tu as gagné un injuste procès, et ruiné une famille. Toi, tu as trahi ta patrie. Vous, vous l'avez vendue. Toi, ayant promis à ton épouse foi et honneur, tu l'as délaissée. Vous, arguant des fautes de votre mari, vous vous êtes justifiée à vos propres yeux d'une vie de licence. Toi, un soir, furtif, quand ton oncle fut mort, tu tournas les yeux vers le bois, dépositaire de ses volontés, et, saisissant un testament que le vieillard crédule, et séduit par tes semblans de franchise, t'avoit lu, tu l'as trouvé trop onéreux; tu as approché une bougie, et à l'instant il a été consumé. Avec la mémoire de l'homme juste ont péri les bienfaits qu'il devoit répandre, et dont l'espoir avoit adouci sa mort

« Ce sont peccadilles!... vous n'en passez pas moins dans le monde pour sages et honnêtes ; vous allez en voiture, on vous voit à la messe, vous n'avez fait banqueroute à personne, excepté à Dieu! et, bah! Dieu est un créancier obligeant, il ne parle pas!.... Il parlera, mes frères, il parlera, la vengeance dans la main, et la colère dans les yeux!.... Il parle déjà ; car votre conscience gronde j'en suis certain!....

« Trouvez-vous ces traits trop tranchans?... Mais, ici, quelqu'un a insinué, par des manœuvres adroites, à un vieillard, que ses neveux ne l'aimoient pas ; et, après dix ans, il a fait éclore un testament, perdant ainsi sa vie future pour quelques sous de rente pendant quelques

instans d'une vie précaire. Mais ici quelqu'un a refusé sa porte à des parens pauvres ou peu nobles, sous prétexte qu'ils étoient ennuyeux. Mais l'un de vous a été solliciter les juges, a envoyé vers eux sa femme parce qu'elle étoit jolie ; c'est elle qui a débité les argumens qui devoient égarer la justice, on a donné des fêtes, et, à force de soins et de démarches, vous avez étouffé une affaire fâcheuse. Toi, là-bas, si par un regard tu pouvois tuer, à la nouvelle Hollande, un homme sur le point de périr, et cela sans que la terre le sût ; et, que ce *demi-crime*, dis-tu dans ton cœur, te fît obtenir une fortune brillante ; tu serois déjà dans *ton* hôtel, dans *ton* carosse, tu dirois : *Mes chevaux, ma terre et mon crédit!* tu n'hésiterois

pas à répéter : *Un homme d'honneur comme moi!* Vous, plus loin ayant une pièce fausse, vous l'avez noyée dans vingt bonnes, et vous en avez infesté le commerce. Il y a ici un millier de crimes dont on ne se doute pas !... et l'on marche toujours dans la vie sans se retourner!... On marche,... ou ?... à la mort éternelle!...

« Bah! peccadilles ! les anges ne tiennent pas registre de cela, ils n'ont pas le temps, et puis, dites-vous, Dieu est si bon !.....

« Parlerois-je de ce qu'on appelle dans le monde des crimes? interrogerois-je celui qui marche tête levée et qui a empoisonné ses parens ? car malheureusement les lois de la terre n'atteignent pas tous les coupables, et, par la finesse de certains qui sont

decouverts, on frémit de tout ce qui peut arriver..... Dieu me garde de soupçonner qu'il y ait ici un tel coupable !....

« Mais quelques cruels que soient ces crimes, il se commet mille atrocités sociales dignes de ce nom ! Je m'arrête, mon indignation est trop forte, et je tremble !... Adorons Dieu, mes frères, recueiliez-vous pour écouter la voix qui vous parle, car elle est d'accord avec cette voix intérieure qu'une main divine fait gronder dans vos cœurs.

« Croyez-vous échapper à Dieu après votre mort quand vous ne lui pouvez échapper de votre vivant?.... Sur la terre, vous êtes encore à vous! Hé bien, voyons si vous pouvez éviter ce Dieu que vous relégueriez au

loin s'il vous étoit possible, et dont les temples vous fatiguent au milieu des villes. Coupables, cherchez un asile!....

« En ce monde vous pouvez encore marcher, aller dans de sombres cavernes, mais dans peu, dans peu, m'entendez-vous? vous ne verrez que la lueur de son visage, elle emplira les mondes, et rien ne pourra vous cacher. Mais essayez seulement de ne pas reconnoître cette lumière dans cette vie, tâchez de dérober à vos idées le lien qui les rattache toutes à l'idée première dont elles émanent, secouez Dieu? Je vous en défie!.... Mais essayons?....

« Admirez un vaste effort de l'homme, une basilique immense! elle n'est grande que parce qu'à vo-

tre insçu vous concevez mieux l'immensité par un de ses fragmens, l'infini par un immense fini : là, vous touchez Dieu comme un vaisseau touche dans l'océan un grand rescif. Entrez dans une vaste forêt? au crépuscule, qu'elle soit épaisse et que ses arbres forment une colonnade végétale, et tâchez de ne pas trembler, car ce sentiment est le premier principe de la prière, prenez garde! vous vous prosternez alors devant toute la nature représentée par cette voûte de verdure, là, vous touchez encore à Dieu. Enfin, marchez? vous avez les fragmens d'un mouvement imprimé; par qui?.... par vous..... et qui? à vous..... Prenez garde à vos pas! ils touchent à l'idée de Dieu! Prenez donc garde

à tout ! car Dieu est dans l'eau que vous buvez, et dans le pain et partout ! Aimez ? et vous aurez un peu le sentiment du Ciel !... Enfin, quoique vous fassiez, Dieu, et toujours Dieu vous accable : c'est une idée vivante, le sommaire des idées de l'homme ! et une main puissante, sans chercher des caractères, comme vous, l'a imprimée dans un livre éternel : LA NATURE ! elle s'y lit pour qui n'est pas aveugle : levez les yeux, et les cieux vous parleront plus haut que moi. Tremblez donc et frémissez si vous avez quelque chose à vous reprocher, ne fut-ce que d'avoir vendu à faux-poids et mal mesuré ! ne fut-ce que d'avoir ri du malheur d'autrui !.... »

Ici l'orateur chrétien fut inter-

rompu. Un bruit inusité se perpétuoit en un coin de l'église : c'étoit l'endroit où se trouvoit Annette. Un homme, placé dans un angle, pleuroit à chaudes larmes : toute l'assemblée, émue et interdite, le regardoit avec peine ; il s'efforçoit de cacher son visage et ses pleurs : cet homme étoit Argow : les dernières paroles de M. de Montivers avoit éclairé son âme d'une lueur terrible, et le pirate, au souvenir de ses anciennes actions, n'espéroit plus de pardon. Annette le reconnut : cette douleur influa sur son âme, et cette douce vierge formoit par sa pitié et Argow par son désespoir un tableau trop frappant pour que ceux qui entouroient ces deux êtres n'en fussent pas surpris. Argow

étoit dans un état moral trop violent pour s'apercevoir de l'attention générale dont il étoit l'objet. Madame Gérard quitta sa place, fut à lui, et lui dit : « Cachez-vous dans le confessionnal !.... » Il y entra comme par instinct, et l'assemblée ne fut plus distraite.

« Or, mes frères, continua M. de Montivers avec une énergie toujours croissante, avez-vous fortement réfléchi au peu de durée de notre existence et à l'éternité de notre seconde vie ?.... avez-vous jamais pensé qu'un peu de privation ici-bas, un peu de peine, vous obtiendroient une félicité éternelle ?. .

. . . .

Nous n'acheverons pas de donner l'éloquent discours de M. de

Montivers : qu'il nous suffise de dire que de long-temps les voûtes de cette église n'avoient résonné sous l'effort d'une voix plus pure et plus agréable au ciel, qu'après ce début terrible, on entendit la parole sainte redevenir onctueuse et compâtissante, et qu'à la crainte elle fit succéder l'espoir.

Cette prédication produisit le plus grand effet sur l'assemblée, mais rien n'étoit comparable à ce qu'elle enfanta dans l'âme du plus criminel des hommes, et à ce qu'elle fit par contre-coup sur le cœur d'Annette. Cette jeune fille n'étoit atteinte en rien par les menaces du prédicateur ; mais le changement subit de M. de Durantal rendit cette scène terrible pour elle. L'Être qu'elle re-

fusoit pour époux, à cause de son impiété, acquéroit à ses yeux une grandeur et un éclat magiques, par cette conversion subite. Une joie céleste s'éleva dans son âme en pensant que l'amour qu'il avoit pour elle, étoit la cause première de sa présence à cette heureuse prédication. Elle se voyoit la source de son salut. « Il tiendra tout de moi, se disoit-elle, les fleurs dans la vie, car j'en semerai partout sur ses pas; et les fleurs du ciel, car c'est moi qui, la premiere, aurai tressé sa couronne céleste en l'amenant ici. »

Quand le prédicateur descendit, et pendant que la foule s écoula, il fut arrêté, au moment où il passoit, par Argow, en larmes et dans un état pitoyable. « Arrêtez, par grâce,

disoit-il, ô mon père ! arrêtez, écoutez-moi, j'étouffe !.... »

M. de Montivers entra dans le confessionnal, Argow s'y précipita, et Annette et sa mère restèrent dans l'église. Annette pria avec plus de ferveur qu'elle l'avoit jamais fait. Elle prioit les anges intercesseurs, et Dieu de pardonner au repentir..... Jamais plus céleste voix d'âme ne parvint au ciel. Elle intercédoit pour un amant, pour un époux et son ame étoit remplie d'autant d'amour pour Dieu que pour sa créature.

L'église retentissoit de sanglots et de paroles entrecoupées : les exclamations foudroyantes et le silence subit de M. de Montivers annonçoient les choses les plus graves. Au bout de deux heures qui ne pa-

rurent qu'une minute à Annette, M. de Montivers s'élança hors du tribunal avec les marques de la plus profonde horreur en laissant M. de Durantal évanoui..... « Secourez-le, » dit-il, et il disparut épouvanté.

Annette, rapide et légère, courut et releva Argow ; en le relevant avec peine, elle aperçut que ses cheveux, au sommet de la tête seulement, avoient blanchi tout-à-coup : elle tressaillit ! La jeune fille donna le bras à ce redoutable et terrible corsaire qu'une parole avoit comme anéanti ; il s'appuya sur le bras d'Annette sans la voir, et comme s'il n'existoit plus pour lui ni terre ni humains. Annette se garda bien, toute faible qu'elle étoit, de

se plaindre du poids qu'elle portoit : elle en étoit fière!....

M. de Durantal arriva en proie au plus violent tourment jusqu'à la porte de la maison d'Annette : là, il la regarda, poussa un cri en la reconnoissant, et s'enfuit avec rapidité comme s'il eût rencontré un objet terrible. Cette action plongea Annette dans le plus profond étonnement.

Elle rentra et fut pendant huit jours sans apercevoir l'ombre de M. de Durantal. Alors ce fut elle qui se mit à la fenêtre pour savoir ce qui se passoit dans la maison voisine : nul mouvement, tout y sembloit mort. Elle envoya son père demander des nouvelles de M. de Durantal ; on répondit que Mon-

sieur n'étoit pas malade, mais qu'il étoit impossible de le voir.

Cette réponse causa une vive inquiétude à Annette ; elle commençoit à voir l'étendue de l'attachement qu'elle avoit pour cet être extraordinaire, et elle frémit en s'apercevant de l'immensité du sentiment qu'elle contenoit dans son âme, et qui, à son insçu, étoit plus immense encore qu'elle ne l'imaginoit.

Le lendemain, elle l'aperçut à l'église ; elle admira comme un beau spectacle, comme le plus beau qui pût s'offrir à des yeux humains, Argow en prières : ce visage avoit, pendant ces huit jours de retraite profonde, contracté une expression de douleur ; mais, en même temps,

d'inspiration qu'aucune parole humaine ne sauroit dépeindre. Les sublimes idées du grand peintre qui traça la figure de saint Jean, dans Patmos, se trouvoient dans les traits de M. de Durantal ; mais il y apparoissoit de plus une douleur éloquente et profonde qui saisissoit l'âme. Annette regardoit cette prière et cette absorption comme son ouvrage, elle y applaudissoit, et son âme se réunit à celle *de son époux de gloire* (1) avec une franchise, une exaltation, et par un élan impossibles à rendre. Qu'on se figure deux chérubins prosternés devant le grand autel et combattant d'amour dans leurs hymnes sacrées, et l'on aura

---

(1) *Hic erit sponsus gloriæ*

l'idée de ces deux êtres dans l'enthousiasme de leurs prières.

Au sortir de l'église, Annette, sa mère et M. Gérard, entourèrent M. Maxendi, et lui demandèrent à le voir avec une telle obstination, qu'il y auroit eu, de la part d'un chrétien, de la dureté.

— Je vous le demande, dit Annette, par l'amour du prochain.

Il vint donc dans ce salon, et retrouva tout dans le même état. Il jeta un profond soupir en s'asseyant, et il regarda Annette avec une tristesse qui la gagna. Ce regard étoit celui d'un banni qui, ne devant jamais rentrer dans sa patrie, avant de quitter le dernier village, jette un coup-d'œil, l'adieu du cœur à tout ce qui fut cher !....

La jeune fille eut l'âme serrée, et, venant à côté de lui, elle lui demanda de sa douce voix : « Pourquoi ai-je été si long-temps sans vous voir ?.... »

Il y avoit, dans cette interrogation, toute la finesse, toute l'innocente coquetterie qu'une vierge, pure comme Annette, pouvoit y mettre sans sortir des bornes de la décente tendresse ; il y avoit de la bonté même. Argow n'y répondit d'abord que par un regard terrible, et il ajouta : « *Nous sommes séparés à jamais !....* »

Quel sens affreux la profondeur du jeu muet de sa figure et les sons de sa voix ajoutèrent à ses paroles ! Annette frissonna et lui dit : « Vous me faites mal !.... »

Il tressaillit à son tour, la regarda, et vit briller tant d'amour sur sa figure, que son expression de douleur disparut pour un moment; mais, se levant bientôt, il s'en alla en disant : « Je l'aime assez pour la fuir !.... » et il disparut.

Ces mystérieuses paroles étonnèrent M. et madame Gérard, gens qui avoient bien si l'on veut de ce qu'on nomme du bon sens, mais qui n'en étoient pas assez pourvus pour deviner de semblables énigmes. Annette avoit recueilli ces paroles, et elles germèrent dans son âme.

Il étoit clair qu'il existoit un grand obstacle, et ce qu'Annette trouvoit d'aussi certain, c'est qu'il ne venoit plus d'elle. Etrange contradiction

de l'esprit de la femme : tant que mademoiselle Gérard avoit été recherchée, et en quelque sorte poursuivie par Argow, elle s'étoit défendue de cet amour avec un soin qui pouvoit passer pour de la répugnance, et maintenant que ce dernier sembloit vouloir la fuir, l'amour dans l'âme d'Annette croissoit avec une force étonnante. Annette s'en remit là-dessus, comme elle faisoit pour tout, à la divine Providence de celui qui entend la voix d'un insecte et les accens des sphères célestes.

CHAPITRE XIII.

Cependant, l'éloignement que M. de Durantal manifestoit pour Annette devint si frappant de jour en jour, qu'elle résolut d'en savoir la cause. et de même que naguère Argow avoit sollicité une explication d'Annette; afin qu'il y eut une parité complète, Annette voulut apprendre de M. de Durantal quel motif l'éloignoit d'elle. Son amour-propre de femme lui sembloit compromis, et à la fin elle s'inquiéta véritablement.

Un soir, elle sortit de l'église en

même temps que Maxendi, elle marcha à ses côtés, et ressentit une vraie douleur en voyant qu'il ne faisoit aucune attention à elle. Néanmoins elle continua et l'accompagna en silence jusqu'à la porte de son hôtel Arrivée là, elle frappa, et lorsqu'on eut ouvert, elle poussa la porte, se rangeant avec respect pour laisser entrer Argow. Ce dernier s'avança sans regarder Annette, et ils arrivèrent ainsi jusqu'au milieu des appartemens.

Là, M. Maxendi, se tournant vers elle, lui dit : « Jeune fille, j'ai fait tous mes efforts pour mettre un monde tout entier entre nous deux, pourquoi veux tu le franchir ? Tremble !.... car tu fais battre toujours mon cœur du plus tendre amour

qui fut jamais. Cet amour est notre perte !.... Va, retire-toi !.... »

— Je ne me retirerai pas, dit Annette, votre repentir vous a lié à moi, et je veux savoir quel monde est entre nous !.... Je n'ai pas ainsi déposé toutes les convenances, en vous suivant jusqu'ici, pour ne pas vous entendre.

— Eh tu veux donc que l'orage te brise !.... Oh ! dites-moi, m'aimez-vous assez pour tout oublier pour moi, pour quitter parens, amis, patrie ? Annette se tut.

— Savez-vous, continua Argow, que notre amour ne sera pas cette passion gaie et folâtre dont je rêvois naguère les délices ? ce sera un amour profond, il est vrai, grand et sublime ; il aura ses pieds sur la

terre, mais sa tête sera dans les cieux; et nous pleurerons souvent! Unir sa destinée à la mienne, Annette, c'est unir la plante délicate et pure qui porte le parfum le plus céleste avec celle qui ne verse que des poisons. Unie à moi, Annette, vous vous souilleriez comme l'âme dont a parlé M. de Montivers. Je ne suis plus digne de vous, et la vérité, en se montrant à moi, a emporté tout mon bonheur. Ah! quelle est la femme qui, vertueuse et touchante, voudra s'allier à moi pour rester perpétuellement au sein de la douleur, sans connoître ni la paix, ni le repos! Elle seroit sans asile, sans foyers, repoussée partout à cause d'un époux qui porte sur le front une marque éternelle de réproba-

tion. Comme la femme de Caïn, elle me suivroit dans les larmes et dans un perpétuel enfantement de rage et de malheur; elle verroit toujours le ciel d'airain, la terre deviendroit aride sous ses pas,.... et ceci n'est rien ?

— Non, dit Annette, en l'arrêtant, ceci n'est rien; car ceci n'arrêteroit pas Annette !....

Cette phrase, dite avec calme et résignation, fit une impression si grande sur Argow, qu'il regarda Annette, et tressaillit à l'aspect de l'amour qui éclatoit sur son visage.

— Eh bien! reprit-il, avec une énergie terrible, écoutez la suite? et voyez si votre courage y tiendra: je ne vous ai dépeint que notre des-

tinée terrestre; mais songez que, tout en vous apportant en dot une couche nuptiale trempée de sueurs, vous aurez un cœur qui tremblera à chaque regard que vous jetterez sur moi. Dans la nuit vous serez effrayée d'un terrible sommeil qui sera troublé par tout ce que les remords ont de plus affreux ; je vous montrerai les ombres sanglantes que je vois et qui m'étouffent ; votre âme recevra des confidences qui rendront chaque nuit une nuit de crime, et vos mains délicates ne seront occupées qu'à tarir la sueur froide de mon front ! Voilà mes nuits !.. Voulez-vous de mes jours ?...

Sans cesse je prie, sans cesse je pleure ; je n'ose regarder le ciel, la nature entière m'accuse, et la prière,

les privations ne me paroissent jamais assez sévères!....

Oh! ce n'est rien encore! Avec cet enfer ici-bas, je vous apporte aussi l'enfer véritable : votre époux ira avec les millions de damnés pousser des cris de rage, voguera sur les feux éternels, et rien, rien ne pourra me racheter pour l'Eden céleste : voulez-vous m'aimer maintenant?....

— Oui, dit Annette. Je ne le veux pas, reprit-elle, car ce n'est pas l'effet d'une volonté : il faut que je vive, et pour vivre, il faut que je sois à vos côtés. J'en aperçois maintenant une plus grande obligation : coupable, il faut que je vous embellisse cette vie. Eh! que lui restera-t-il donc à celui qui a forfait, si,

perdant la vie future, on ne lui rend pas moins amère cette vie terrestre? Partout où vous serez, je trouverai cet asile paré de douceur si vous m'aimez. Non, vous ne parcourrez pas toute cette vie avec moi sans rapporter au ciel un gage de repentir : jamais la colombe n'a parcouru la mer sans trouver une branche de myrthe pour décorer son nid, et nous chercherons ensemble à calmer le Tout-Puissant. Si la terre vous refuse du feuillage, parce que vous l'avez trahie ; je suis innocente, je lui en demanderai, elle m'en donnera, et je vous l'apporterai. Si l'on vous dénie un asile, je me présenterai la première, je séduirai les cœurs parce que c'est pour vous que je prierai, et je cacherai la mar-

que de votre front sous les boucles de mes cheveux ; car je vous introduirai en vous couvrant de mon corps.

« Jamais je ne verrai le ciel injuste, la terre ne sera pas stérile, je n'aurai point de douleur, encore moins de la rage, parce que je serai à vos côtés, mon cher époux, et la paix, le repos, l'innocence viendront à vous, parce que je serai à vos côtés !..... Vous ai-je dit assez que je vous aimois ? Maintenant, voulez-vous en savoir davantage ? comme je vous aime maintenant, je vous aimerai toujours. Ce n'est point à cause de votre rang : la beauté, le langage, la tendresse, rien de cela ne me séduit. Je vous aime, parce que vous êtes le seul

être que la nature m'ait donné pour compagnon ; je le sens.... Les sentimens que je viens d'exprimer ne me nuiront même pas, parce que, depuis que nous nous sommes vus, vous êtes devenu pur et céleste, et je parle à mon compagnon dans le ciel comme sur la terre. »

Pendant ce discours, il régnoit dans l'attitude, les manières, et sur le visage d'Annette, une majesté radieuse, un air de grandeur et d'innocence qui réalisoit en elle tout ce que l'on songe d'un être descendant d'un monde meilleur, pour expliquer aux hommes les ordres du Dieu vivant. Il y avoit de plus cette conscience de vertu qui repousse toute interprétation basse, des paroles surhumaines qui venoient de sortir de ses lèvres enflammées.

Argow la contemploit avec une horrible fixité. Un tel dévouement lui donnoit, de l'espèce humaine, une idée bien opposée à celle qu'il en avoit prise lorsqu'il couloit à fond un bâtiment chargé de passagers, et qu'il rioit en voyant leurs mains tendues hors de l'eau avant de s'enfoncer à toujours.

— Ah! s'écria-t-il, je ne dois point prétendre à me voir guidé dans la vie par un ange de lumière et d'amour tel que toi; je te profanerois par mon souffle. Tes lèvres ne sont faites que pour les baisers des anges, tes mains sont trop pures pour s'allier, en priant, avec des mains telles que les miennes!... elles ont donné la mort!....

— Ha!..... Ce cri d'Annette étoit

si perçant qu'il annonçoit une révolution : en effet, elle s'évanouissoit lentement comme une lampe qui meurt. L'effroyable douleur qui saisit Argow, à l'aspect de cette touchante jeune fille, pâle et presque morte, étoit la première qu'il ressentoit comme douleur d'âme. Qu'on songe à la force d'une première douleur !....

Annette revint a elle, et les couleurs náquirent sur son teint comme l'aurore quand elle commence à poindre. Elle rouvrit les yeux, aperçut Argow, et voyant la terreur peinte sur son front, elle lui dit d'une voix renaissante : « La mort leur devoit être justement donnée !.... puisque c'est toi..... Ah! ma tâche ne sera que plus belle si elle est plus pé-

nible !.... Et revenant à elle, tout-a-fait, elle ajouta : « Nous marcherons ensemble désormais dans une voie de justice et d'humilité, je prierai et pour vous et pour moi....

— Non, s'écria Argow, c'est t'aimer que d'avoir le courage de te fuir; car ce n'est pas tout, être cher et céleste, tout ce que je t'ai dit déja, peu mesuré à tes forces, n'est rien : je me tairai cependant, parce que l'horreur d'un tel avenir ne doit pas être présenté à des ierges !....... adieu.

— Ah ! dit-elle, en le regardant avec une profonde terreur, qu'y a-t-il de plus effrayant dans le monde que ce que vous venez de dire !....

— Annette, la malédiction des hommes est plus terrible que celle

de la Divinité, l'on peut espérer pour l'une, et l'autre est sans pitié.....

— Ne peut-on fuir les hommes ?... dit Annette.

— Eh quoi ! vous me suivriez au désert, loin, bien loin, vous....

— Celle qui s'attache à l'être dont la main a donné la mort, peut, je crois, le suivre partout. N'y seriez-vous pas au désert ? Que m'importe le reste !....

Annette, épouvantée d'en avoir tant dit, baissa les yeux ; des pleurs s'échappèrent avec violence d'entre ses paupières, et elle s'enfuit sans oser jeter un dernier regard sur M. de Durantal.

Telle affreuse que fut une pareille scène pour Annette, elle n'en resta

pas moins constante dans le sentiment qu'elle avoit avoué à Maxendi ; bien plus, cette immense obligation qui lui étoit imposée l'enhardit à l'aimer : elle vit de l'héroïsme, là où d'autres ne verroient peut-être que du malheur et un sujet d'éloignement. En peu de temps son amour grandit et devint tout ce qu'il devoit être : sublime et unique sur la terre.

Le caractère d'Annette excluoit tout changement : alors qu'elle avoit décidé de parcourir telle ou telle route ; et dès qu'elle eut prononcé à Argow l'assurance d'un éternel attachement, rien dans le monde ne pouvoit plus la faire dévier de son chemin d'amour.

Il y avoit deux jours qu'elle ne

l'avoit revu depuis cette épouvantable confidence. Un soir, Annette travailloit chez elle à la douce lueur d'une lampe, la porte fit un léger bruit, elle se retourna et elle le vit à ses côtés.

— Annette, dit-il, en adoucissant les sons d'une voix qui fut toujours mâle et forte, je puis bien prier sans toi, demander pardon de mes fautes à Dieu ; mais élancer mon âme dans les cieux, ah ! je sens qu'il me faut la tienne pour ce pélerinage. Ah ! je viens, mon ange tutélaire, passer une heure auprès de toi, sentir la paix et l'innocence confondre mon âme dans la tienne, et monter dans le ciel à la faveur de ta précieuse vertu céleste.

Annette le regarda : car à ce ten-

dre discours elle ne reconnoissoit plus l'homme d'autre fois : il y avoit une onction, une douceur nouvellement écloses dans ce cœur qui, la veille encore, étoit dur et terrible même en son amour.

— Qui ne vous aimeroit pas! dit-elle.... Venez?.... Elle lui montra un fauteuil près de son piano, et elle se prépara à jouer. Eh! comment, dit-elle, en souriant comme doivent sourire les anges, et comment avez-vous fait pour entrer dans cette chambre, où nul homme ne pouvoit venir!... dites... répondez?... On vous aime et voilà tout.

Ici, dans cette réponse, pour la première fois, Annette déployoit cette amabilité de caractère, cette finesse qui la rendoit la plus jolie

des femmes. En parlant, son visage, ses gestes, brilloient d'un charme gracieux indéfinissable; il faut se souvenir d'une femme, que par hasard l'on rencontre, dont chaque mouvement est une grâce, et se dire : « *C'étoit ainsi.* »

Annette joua comme devoit jouer Annette; elle pouvoit n'être pas d'une grande force ; mais malheur à celui qui n'auroit pas tressailli en l'entendant ! car s'il avoit un cœur, il seroit de pierre. L'extase qui s'emparoit d'elle, en priant, passoit dans son jeu, et rien n'étoit indifférent sous ses doigts. La note la plus insignifiante avoit un caractère de douceur et un charme indescriptible. Un poëte a célébré l'accord de la musique, de l'amour et de la

religion ; en chantant cet accord, il chantoit d'avance, et sans la connoître, Annette, la plus jolie de cette terre !....

Quand elle eut fini, elle contempla M. de Durantal qui étoit comme enseveli dans une méditation, il écoutoit les derniers sons comme s'ils duroient encore !.... — Eh bien! dit-elle, quand on pouvoit avoir ce simple et pur plaisir d'entendre de la musique et ce qu'on aime, comment alloit-on en mer courir des dangers? Que cherchiez-vous ?..... Le bonheur !... Eh ! monsieur, vous étendiez trop le bras, il est plus près de nous qu'on ne le croit. M'écoutez-vous ?.....

Rendre ce regard, cette attitude, qui le pourroit ? Annette vint se

mettre à côté de M. de Durantal, et, lui donnant un léger coup sur la main par laquelle il tenoit sa tête, elle la dégagea pour pouvoir le contempler en face, et lui dit : « Voulez-vous bien me sourire quand je vous parle !.... »

Il sourit en effet pour la première fois de sa vie avec cet abandon, cette naïveté, cette franchise qui ne se trouvent réunis que dans le premier âge, alors que l'on aime pour la première fois ; mais dans ce sourire il y avoit un regret, et ce regret le rendoit mille fois plus touchant.

Cette scène charmante, au milieu d'une chambre qui sembloit habitée par l'amour et tout ce que les sentimens humains ont de plus délicat

l'ordre, la sagesse, la recherche et l'amitié modeste et pure, cette scène, disons nous, étoit comme le prélude des mille autres scènes d'amour et d'innocence, dont les jours d'Argow et d'Annette devoient s'embellir : c'étoit comme l'aurore d'une belle journée ; et, lorsqu'Annette exprima cette idée, Maxendi répliqua :

— Pourvu qu'il n'y ait pas d'orage le soir !....

— Qu'importe l'orage, dit-elle, s'il y a une nuit profonde et silencieuse.....

— Annette, reprit M. Maxendi, vous souvenez-vous qu'ici, un soir, vous m'avez dit : « Séparons-nous !..... » Ici, donc, le soir aussi, moi, je vous dirai : « Séparons-

nous!.... » Oui, Annette ; car tel bonheur que votre chaste union me présente, l'idée que je suis un homme indigne du pardon céleste, s'offrira sans cesse à ma pensée; une affreuse mélancolie sera toujours dans mon cœur, et vous ne trouverez rien en moi de ce qui doit charmer l'existence d'une fille aussi pure et aussi céleste que vous l'êtes.

— Mon cher monsieur de Durantal, est-ce que vous espérez vous faire répéter tout ce que je vous ai dit naguère! oh! non, je ne puis le redire; car si j'avois su où devoit m'emporter l'aspect de votre douleur, croyez qu'Annette se seroit tue!.... Je ferai à votre bonheur tous les sacrifices que peut faire une

femme ; mais je ne ferai jamais celui de ma pudeur ; car alors je ne serois plus femme. Ayez donc de la grandeur, monsieur, ne vous inquiétez plus du destin d'Annette, soyez un beau monument de repentir, et, comme un monument, laissez croître sur vous le lierre des murailles, il est trop heureux de partager un instant l'attention des admirateurs !....

Argow attendri, par ces douces paroles, la regarda long-temps, et, sans doute, ses yeux avoient hérité de toute l'énergie de son âme ; car Annette s'écria : « Ce regard est la vie!.... laissez-moi le recueillir. Oh! celui dont l'œil a tant d'amour et de bonté n'est point un criminel!.... »

— Ou s'il est criminel, dit Argow, c'est celui qui aimera le plus sur la terre !.... — Et qui sera le plus aimé, répliqua Annette; car ne m'avez-vous pas fait ouvrir mon piano,.... moi qui ne vouloit plus exprimer l'amour ni par la musique, ni par le chant, ni.... Oh ! de tels regards font franchir bien des barrières !...

Argow quitta Annette, il étoit comme enivré. Après une scène pareille, il ressentoit en son cœur une tranquillité, une paix que ses remords troubloient toujours trop tôt, et alors Annette devenoit, pour lui, un véritable besoin.

CHAPITRE XIV

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi au sein du bonheur le plus pur. Les scènes de cette vie d'amour et de joie offrent au pinceau des couleurs que bien des gens trouvent monotones, et de telles descriptions feroient reléguer cet ouvrage avec les romans de Scudéry et de l'Astrée. Alors nous nous contenterons de montrer Annette et Argow, cheminant dans le même sentier. Aux yeux des anges, la pure Annette guidoit vers le ciel un être malheureux, néophyte de vertu qui, à cha-

que pas, regardoit sa douce compagne, en se demandant, « quel droit il avoit à cette heureuse alliance!... » et, chaque pas encore, il lui disoit: « Suis-je bien sur la route? » S'essayant ainsi dans la carrière des justes, appuyés l'un sur l'autre, ce devoit être pour le ciel un des plus touchans spectacles.

L'union d'Annette et de M. de Durantal n'étoit cependant pas encore décidée; car madame Gérard, sur les avis de M. de Montivers, s'opposa, pour un temps, à leur mariage. En effet, ce saint homme, effrayé de la confession d'Argow, mais témoin aussi de son grand repentir, vouloit s'assurer de la sincérité de celui auquel Annette alloit confier le soin de son bonheur. Il

avoit même insinué à madame Gérard que sa fille pouvoit risquer beaucoup pour l'avenir.

Les craintes de la mère disparoissoient cependant devant l'amour d'Annette, et les témoignages de la tendresse de M. de Durantal; alors madame Gérard ayant confié à M. de Montivers qu'Annette étoit éprise au dernier degré d'Argow, et le bon prêtre ayant répondu : « S'il s'aiment autant, unissez-les !.... » Elle n'opposa plus de résistance au bonheur d'Annette.

Un jour Argow réussit, après bien des difficultés, à décider Annette, sa mère et M. Gérard, à venir entendre un concert spirituel : c'étoit aux Italiens, et pour la première fois, depuis trois ans, Annette fran-

chissoit le seuil d'une salle de spectacle. Elle eut un mouvement de stupéfaction en se voyant au milieu d'une si grande foule ; car il y avoit beaucoup de monde, et Argow, ne pouvant entrer dans la même loge qu'Annette, se contenta de se promener dans le corridor.

A chaque morceau de chant, M. Maxendi accouroit se placer derrière Annette, en passant la tête par l'ouverture ronde qui se trouve à chaque porte des loges. Là, il voyoit une foule de personnes écouter la musique, en arrêtant leurs regards sur Annette, dont la mise simple, si bien en rapport avec le genre de sa beauté, attiroit l'admiration. Cette unanimité lui causa un plaisir d'amour-propre, dont la

vivacité commença à émouvoir son cœur et à le disposer à cet attendrissement qui saisit l'être tout entier.

— Êtes-vous contente, demanda-t-il à Annette? — Non, répondit-elle. — Et pourquoi? — Parce que cette foule s'interpose entre nous, et qu'une heure passée en silence, mais passée à côté de vous, vaut tous les concerts du monde : rien, en fait de musique, rien n'est beau que la voix de ce qù'on aime.

— Ne parlez pas ainsi, vous allez me faire mourir, répliqua Argow.

— Il ne faut donc pas vous dire que ma mère consent à notre mariage, et que bientôt!..... Annette s'arrêta. M. de Durantal étoit pâle, et ses yeux annonçoient que la sim-

ple annonce de ce bonheur étoit au-dessus de ses forces.

— Annette, ma chère Annette, dit-il à voix basse, épargnez-moi, je vous supplie.... Annette pleura en voyant des pleurs rouler sur le visage d'Argow.

— Auriez-vous envie de rester ici avec cette idée? demanda-t-elle à M. de Durantal qu'elle voyoit inattentif aux plus doux chants que le gosier d'une femme ait jamais modulé, car madame M*** chantoit. — Oh! non, dit-il, partons, partons....

Ils laissèrent M. et madame Gérard seuls, et s'en retournèrent à pied dans le Marais, savourant la douceur de traverser Paris, en proie à une confusion et à un bruit, dont

leur cœur offroit le plus grand contraste.

Le lendemain au matin, Argow étoit agenouillé dans son oratoire, et prioit avec une ferveur sans exemple, quand tout-à-coup il fut interrompu par des éclats de rire immodérés. Il se retourna avec une extrême douceur, et comme alors il montra sa tête, le rieur rit encore plus fort : Argow reconnut Vernyct.

Maxendi attendit patiemment la fin de ce rire, et cette contenance de résignation, cette patience si peu en rapport avec le caractère du pirate, fut ce qui arrêta Vernyct.

— Que diable fais-tu là ?... dit-il, et comme ta figure est changée!...

— Qu'a-t-elle d'extraordinaire?... demanda Maxendi.

— Quand ont 'auroit mis, répondit Vernyct, un cataplasme de nénuphar et de concombre sur le crâne pendant quinze à vingt jours pour t'ôter toute physionomie, toute idée, toute force, on auroit pas si bien réussi que toi avec ton air tranquille.... Quelle lubie as tu?...

— Vernyct, reprit Argow, je pleure mes erreurs, nos crimes, et j'en espère le pardon.

— *Per secula seculorum*, *amen*, répondit le lieutenant Par le ventre d'un canon de vingt-quatre es-tu fou?...... Oh! mon pauvre capitaine! je vais faire dire des prières afin que le ciel te restitue ta raison.

— Vernyct, dit Argow, je prie le ciel qu'il te fasse voir le même jour

que moi, et que tu te convertisses pour sauver ton âme !....

— Ventre - bleu ! je veux que le diable m'emporte si jamais je change !.... Quoi ! ce seroit vrai ? le capitaine de la *Daphnis*, après s'être trompé, en coulant à fond plus de deux mille pauvres diables, croiroit, que, s'il y a un paradis, on peut effacer ces petites erreurs de calcul social en disant des *oremus*, allant à l'église, et fricassant des œillades au ciel !... Mille millions de diables, si tu es sauvé, je rirai bien.

Cette idée fit encore une telle impression sur Vernyct, qu'il se mit encore à rire. Argow fut à lui, et lui prenant le bras avec douceur, il lui dit : « Vernyct, je suis ton ami, et cette considération devroit t'enga-

ger à respecter mes opinions quelles que soient les tiennes.

— Oh ! lui répondit Vernyct, reste comme cela? tu es vraiment à peindre : feu le père Abraham n'avoit pas l'air plus pathétique! d'honneur, tu es touchant. Oh! qu'un homme comme toi est bien mieux avec un chapelet et un scapulaire, qu'avec un bon pistolet et une hache de l'autre!.... Argow, une fois que ce que j'appelle un homme a mis le pied dans un chemin, en commençant sa vie, il doit, quand le ciel tomberoit par pièces sur sa tête, le continuer courageusement. Nom d'un diable! si je puis, je mourrai entouré de soldats morts dans quelque combat, où j'aurai brûlé plus d'une cartouche, brisé plus d'un

crâne et fendu plus d'un ventre! mon âme, si tant est qu'il y en ait dans mon pauvre corps, s'exhalera au sein de la destruction et du carnage, et si le cri de victoire retentit à mon oreille, je serai joyeux comme un équipage à qui l'on crie : « Terre! terre!.... » après un voyage de deux ans. Comment, cela ne te remue pas?..... Ah! mon pauvre capitaine, il n'y a plus d'espoir, la tête n'y est plus!.... quelque chien t'aura mordu.

— Vernyct, répondit Argow avec calme, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour t'ouvrir les yeux sur ta conduite, et t'engager à suivre mon exemple ; si je n'y parviens pas, et que mes discours te soient à charge, je ferai violence à mon

amitié en me taisant ; mais alors je ne t'importunerai plus ; j'espère alors que tu imiteras ce silence à mon égard : cependant plus tu me représenteras l'infamie de mon ancienne existence, et plus je t'aurai d'obligation ; car tu redoubleras en moi la force et l'énergie pour demeurer dans le chemin de la pénitence. Des âmes ordinaires s'effraieroient de t'approcher, moi, ton ancien ami, je veux l'être toujours, et la différence de nos opinions religieuses ne m'effraie point ; laisse moi prier, et dans quelques momens nous allons nous revoir.

— Eh mais ! dis moi au moins qui a pu te changer ainsi ?....

— Annette, le ciel et le vertueux prédicateur que j'ai entendu.

— Annette, reprit Vernyct, ah! si cette jeune fille a eu le pouvoir d'opérer de si grands changemens, mon éloignement approche, et il faudra nous dire adieu.

— Jamais, dit Argow, tu seras son ami, et l'admireras!....

— Ma pipe, mon allure, mes manières l'effraieront.

— Non, parce que tu es mon ami.

—Voilà de tes équipées!... dit Vernyct; et, regardant l'ameublement de l'oratoire, et donnant un coup de pied au prié-dieu, il s'en alla en s'écriant : « Qui l'eût jamais dit!.... » Il haussa les épaules, chargea sa pipe, et se croisant les bras, il s'alla promener dans le jardin de l'hôtel.

Ce jour-là, M. Maxendi introduisit Vernyct chez madame Gérard, et, le lieutenant, à l'aspect d'Annette, devint aussi respectueux qu'il l'étoit jadis devant son capitaine. Malgré la tenue sévère de Vernyct, il déplut à mademoiselle Gérard qui démêla, dans les manières brusques du lieutenant, et dans sa physionomie, quelque chose de grossier et de rude. Aussi, quelques jours après, Annette demanda à M. de Durantal, ce qu'étoit ce nouveau personnage.

— C'est mon ami, dit-il.

— Il est bien libre dans ses manières, répondit-elle.

— C'est, répliqua Argow, un marin, et ils ont toujours quelque chose de sauvage.

— Soit, mais il n'est pas religieux.

— C'est vrai, Annette; mais c'est mon ami.

— Il me glace le sang par sa présence, continua-t-elle, et j'ai quelque pressentiment que le bras de cet homme me sera funeste, et cependant ce sentiment m'étonne; car je me sens, en général, de la bienveillance pour tous les êtres. J'ai du plaisir à vous regarder; mais lui, je frissonne en l'apercevant!....

— Annette, dit Argow, je vous aime autant que l'on peut aimer au monde; mais je crois que vous m'aimez, et en vous répétant encore, *c'est mon ami*, vous respecterez cette amitié.

— Oui, puisque c'est votre désir, répondit-elle.

Un soir, Argow et Vernyct étoient réunis dans la chambre d'Annette, et cette charmante fille s'étoit abandonnée à tout son amour; chaque mot qu'elle avoit prononcé avoit été un mot brillant de candeur et de tendresse. Elle avoit touché du piano, et les accords de sa musique avoient plongé les deux amis dans une rèverie qui se prolongeoit encore long-temps après qu'Annette eut fini; tout-à-coup Vernyct se leva, fut à elle, et, dans un enthousiasme difficile à décrire, il lui dit, en lui serrant la main :

— Vous êtes un ange! mais en devenant l'épouse de M. de Durantal, vous ne savez pas tous les

dangers que vous courez ; moi, je me charge de vous en garantir : je serai toujours un démon ; mais ce démon veillera sans cesse à votre bonheur. Je devine bien que vous devez ne pas m'aimer ; mais si je n'ai pas votre amitié, je vous forcerai à avoir de la reconnoissance, et vous serez tout étonnée un beau matin de mêler mon nom à vos prières.

Annette dégagea son bras d'entre les mains de Vernyct, avec une espèce de dépit qui enchanta Argow, et elle ne répondit rien à ce discours.

Cependant l'époque du mariage d'Annette, avec M. de Durantal, approchoit, et, toute joyeuse qu'Annette pût être de cette union, l'ap-

proche de ce moment faisoit naître bien des réflexions dans son cœur. Par instant elle ressentoit comme une terreur sourde, que le souvenir des aveux de son époux excitoit. Une nuit, elle eut encore le même rêve qui l'avoit tant effrayée à Durantal ; et, le lendemain, lorsqu'Argow entra, elle l'examina avec un soin curieux, et lui trouva une figure plus sombre qu'à l'ordinaire. Tout en le regardant, elle visitoit de l'œil son cou, et tâchoit d'ôter de sa mémoire l'image de cette ligne rouge qui l'épouvantoit si fort, et plus elle y mettoit d'intention, plus cette ligne brilloit à ses regards par-dessus les vêtemens mêmes.

— M. de Durantal, venez donc ici, lui dit-elle, en lui montrant un

tabouret sur lequel elle posoit ordinairement les pieds. Argow, y vint et s'y assit de manière que sa tête se trouva comme dans les mains d'Annette. Elle s'en empara avec une espèce d'avidité, et lui dit :

— Eh mais! vraiment vous avez une tête bien grosse ; et, passant à plusieurs reprises ses doigts dans les cheveux du pirate, elle cherchoit à déranger la cravatte qui lui cachoit le cou.

La superstition dont elle étoit possédée lui faisoit battre le cœur, comme si elle alloit commettre une faute, et ses regards incertains et comme confus, se baissoient sur le cou, et l'abandonnoient tour-à-tour.....

— Pourvu, dit Vernyct, à l'aspect de ce tableau, qu'il n'y ait que ta fiancée qui joue toujours comme cela avec ta tête!... Elle l'a remue comme si elle ne tenoit pas!...

Ces mots firent pâlir Argow ; il se leva brusquement et ce mouvement permit à Annette de s'assurer qu'aucune ligne rouge n'existoit sur le cou de M. de Durantal : ce dernier alla droit à Vernyct, et lui dit : « Mon ami, de grâce, pas d'idées pareilles..... »

— Est-ce que tu en serois venu à craindre la mort? lui dit le lieutenant, à voix basse.

Ici, Argow jeta un regard à Vernyct qui lui imposa silence, tant il signifioit de choses, et il ajouta :

— Je ne la crains pas pour moi!...

Cette scène brusque ne satisfit pas Annette, qui crut y entrevoir un mystère qu'on lui cachoit, et malgré l'assurance que lui donna Argow, sur ses questions multipliées, qu'elle ne contenoit aucune chose qui pût l'alarmer, Annette n'en conserva pas moins des soupçons qui ne se dissipèrent qu'à la longue.

Chaque jour elle étoit comblée des présens magnifiques d'Argow, et ces présens, par leur nature, lui disoient que le jour de son mariage approchoit de plus en plus.

Ce fut à cette époque que M. Gérard reçut une lettre de Charles Servigné. Il lui mandoit qu'il avoit l'espoir de monter à un poste encore plus élevé que celui qu'il occupoit, et qu'il saisissoit cette occasion pour

lui renouveler ses instances au sujet de son mariage avec Annette ; il lui apprenoit que sa sœur et sa mère avoient abandonné le commerce de détail, et que, grâce à son influence, elles avoient réussi à fonder une maison de commerce qui prospéroit et promettoit les plus grands avantages.

M. Gérard répondit à cette lettre par l'annonce du mariage d'Annette avec M. le marquis de Durantal, et il finit en prévenant son neveu que les réjouissances de cette heureuse union se feroient au château de Durantal, et il prioit Charles d'engager toute la famille Servigné à s'y trouver.

Lorsque Charles lut cette lettre en famille, un grand étonnement

succéda à cette lecture : Adélaïde Bouvier sentit une rage se glisser dans son cœur en apprenant qu'Annette devenoit une dame de si haut rang et si riche, puis son dépit s'exhala par cette parole : « On nous apprendra bientôt un baptême !... »

Charles dissimula toute sa haine et garda le silence. Le soir, il étoit invité à un bal qui devoit avoir lieu à la préfecture, et il répandit cette nouvelle dans toute l'assemblée, mais en tirant grande gloire pour lui de cette alliance. Le Préfet, en l'apprenant, le complimenta avec une sincérité qui étonna Charles, surtout quand le Préfet lui dit qu'il étoit l'ami intime de M. de Durantal. Charles s'applaudit alors de n'avoir parlé d'Annette et de son époux

que dans un sens qui leur fût favorable, et il recommanda à sa sœur et à sa mère de n'en jamais parler qu'avec la plus grande amitié et la plus grande déférence. Aussi Annette et madame Gérard furent très-surprises en recevant de Valence une lettre pleine de tendresse et de complimens sur cette heureuse union. On regrettoit même de ne pouvoir assister à la célébration de ce mariage ; mais l'on attendoit avec impatience l'arrivée des époux et la fête de Durantal.

Annette, son père et sa mère, crurent aux sentimens exprimés dans cette lettre, et se réjouirent de ce que la nouvelle du mariage d'Annette n'avoit pas été mal reçue par la famille Servigné.

Alors on pressa les préparatifs du mariage et du départ, et l'on fut bientôt à la veille de cette union tant désirée.

CHAPITRE XV.

Monsieur de Montivers devoit, avant de partir pour une mission, marier Annette avec Argow. Cette cérémonie étoit indiquée pour cinq heures du matin, parce que Monsieur, madame Gérard et les nouveaux mariés, devoient partir sur-le-champ pour Durantal, où Vernyct étoit déjà à préparer le château et le meubler de manière à ce qu'il fût digne d'Annette.

La nuit de cette union étoit arrivée. Annette, simplement mise, attendoit M. de Durantal. Argow

vint : il étoit en noir, ce qui frappa mademoiselle Gérard, car elle étoit tout en blanc, et ces deux habillemens formoient le plus grand contraste : Annette tressaillit et ajouta cet augure à tous les avertissemens que le hasard lui avoit donnés ; mais ce n'étoit rien encore.

Il y avoit ce jour-là une fête particulière à l'église où ils alloient se marier ; c'étoit la dédicace de cette église, et cette fête fut cause du plus grand saisissement qu'Annette pût éprouver.

Elle avoit surmonté toutes les craintes ; l'aspect d'Argow l'avoit rendue à tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus voluptueux, et ces sentimens avoient mille fois plus de charme pour une vierge

aussi pure qu'elle que pour tout autre, car en touchant au bonheur, elle voyoit la terre et les cieux lui sourire, et plus elle s'étoit interdit de tels sentimens d'amour, plus elle devoit éprouver de charme à les savourer. Aussi en ce moment de joie elle brilloit de toutes les beautés terrestres, et jamais elle n'avoit eu plus de sentimens dans son cœur que quand, en descendant de voiture devant l'église. Argow lui donna sa main qu'elle sentit trembler dans la sienne. Elle lui jeta un regard dans lequel toutes les harmonies de la terre se réunissoient : c'étoit la sainteté, la tendresse, l'amour, le respect, la joie, la beauté, la pudeur et la chaste confiance d'une vierge, confondus

dans une seule expression : son haleine, sa respiration même, sa contenance, tout parloit et imprimoit un sentiment de vénération en faveur de cette si séduisante créature. S'il y avoit eu une foule, elle se seroit agenouillée devant une telle fiancée.

Elle s'avança en s'appuyant sur le bras d'Argow avec une complaisance qui indiquoit toutes les pensées de son âme. Pour la première fois de sa vie elle alloit entrer dans une église avec deux sentimens, celui d'une religion profonde et celui du plus tendre amour. Elle entra, leva les yeux, et une si grande terreur vint l'épouvanter, qu'elle resta froide et pâle entre les bras de M. Maxendi.

En effet, qu'on juge de l'impression que devoit produire sur la superstitieuse Annette le tableau qui s'offroit à ses regards, et ces paroles qu'une voix sinistre avoit prononcées : *De profundis clamavi anima mea, etc.* (1)

L'église étoit toute tendue en noir, et devant Annette étoit une bière autour de laquelle brilloient les pâles flambeaux du convoi : une

---

(1) L'idée de cette scène se trouvoit dans le *Vicaire des Ardennes*, autant que ma mémoire me permet ce souvenir; et, comme cet ouvrage a été supprimé et que je pense que ce n'est pas cette idée qui l'a fait saisir, j'ai cru pouvoir la reproduire sans qu'il y eût de mal : du reste, je ne fais cette observation que pour me justifier du reproche de répétition auprès des personnes qui auroient lu le *Vicaire*

(*Note de l'auteur*)

tête de mort, des larmes, des os croisés, tels étoient les objets qu'elle aperçut, et autour du cercueil des prêtres, des parens pleuroient en continuant un chant lamentable. Il étoit encore nuit : l'église, sombre, ensevelie tout entière sous ce drap, sembloit plus silencieuse, et les fatales paroles avoient retenti dans le cœur d'Annette avec toute leur signification.

Qu'on se figure, devant cet appareil, une jeune mariée, brillante de beauté, qui vient échouer sur cette tombe avec sa joie et son amour. Toutes les fiancées, dans cette fatale position, ne trembleroient-elles pas ?.... Mais combien mademoiselle Gérard dut-elle être plus effrayée, elle qui trouvoit un

présage dans les moindres choses !.....

Argow l'avoit entraînée entre ses bras, et portée dans la sacristie.

M. Gérard y étoit déjà, et se plaignoit hautement de l'inconvenance d'une pareille cérémonie.

— Oui, monsieur, disoit-il au sacristain et au vicaire, lorsque l'on a un mariage à célébrer, concurremment avec un enterrement, on fait prévenir du moins les personnes, et elles retardent, si elles le jugent convenable, le moment de leur cérémonie !....

— Monsieur, répondit le vicaire, l'urgence est une raison suffisante, on ne pouvoit pas attendre une heure de plus pour l'enterrement de la personne décédée, à cause du

genre de maladie, et il nous a été recommandé même de le faire au matin.....

— Mais vous pouviez me prévenir.

—Monsieur, dit le vicaire, j'avois ordonné que l'on vous fit entrer par une autre porte, et c'est une erreur du sacristain.

— Au surplus le mal est fait, dit M. Gérard, en voyant Argow entrer avec sa fille. La chevelure abondante d'Annette étoit détachée, et répandoit ses boucles sur la poitrine du pirate : elle saisissoit son mari avec une force rendue naïve par l'abandon qui régnoit dans sa pose; ses lèvres étoient décolorées, et son haleine d'ambroisie s'échappoit par intervalles inégaux, de manière

qu'on pouvoit en quelque sorte la voir.

— Annette!... mon Annette, disoit Argow au désespoir, reviens à toi, reviens?.... Toutes ces figures horribles ont disparu !.... Ne soyez plus effrayée!... Relevez votre tête!... Non, non, qu'elle reste sur mon sein!.... Voyez, c'est moi, écoutez, ce ne sont plus de lugubres accens!....

Annette r'ouvrit les yeux ; mais elle n'avoit pas entendu, elle parla, mais comme un être en proie à une aliénation terrible : « Quel présage!.... Nous mourrons!.... Oui, mais nous mourrons ensemble!.... Il y a de la mort dans notre union!... Quand je l'ai vu, *lui*, il étoit sur un tombeau ; quand je l'ai revu, j'étois

sur un sépulcre , et *ce sera mon époux de gloire*. Oh ! ajouta-t-elle , mue par la volonté de rendre les images terribles qui l'avoient obsédées un temps, et qui se reproduisoient en ce moment dans son âme, voyez-vous , il a une ligne sur le cou !.... cachez-là !.... »

— Mon unique amour , disoit Argow , écoutez-moi, rien ne nous présage des malheurs ; car en ce moment nous sommes unis comme deux amans, et ta tête est sur mon sein, tes doigts chéris se sont mariés aux miens !.... Ah ! c'est le plus pur bonheur !

— C'est *lui !....* s'écria Annette , en ce moment. Alors elle releva doucement sa tête , ses yeux devinrent sereins , elle reprit peu-à-peu

sa connoissance, et sa pure innocence la faisant agir comme par instinct, elle sourit, se dégagea par un mouvement rempli de charmes d'entre les bras de M. de Maxendi, elle tressaillit, une larme roula dans ses yeux, et elle vint se précipiter dans les bras de sa mère.

A cet instant, M. de Montivers, qui arrivoit, et que l'on avoit instruit de l'événement, s'approcha d'Annette, et lui dit, de sa voix grave : « Ma fille, vous n'êtes pas chrétienne en vous abandonnant à de pareilles terreurs. Dieu seul conduit les événemens de la vie, et rien n'en peut détourner le cours!... »

A cette voix grave et imposante, Annette sentit le calme renaître dans son cœur, et la nuit ne servit plus

qu'à jeter dans son âme toute la piété qu'exige cette cérémonie imposante, qui se trouve seule, dans la vie humaine, comme un monument auquel se rattachent tous les événemens du reste de l'existence.

Certes, un des tableaux les plus poétiques que puisse présenter notre religion, après celui d'un prêtre consolant la mort, est celui qu'offroit Annette et son époux, réunis devant un simple autel, dont les cierges rougissoient faiblement la nef par leur clarté tremblante. On entendoit à la porte de l'église les dernières prières des morts, et le bruit du convoi qui sortoit. Un prêtre vénérable avoit devant lui une jeune fille, l'amour de la nature, et un homme, au regard inquiet, un grand

criminel, pardonné par la bonté céleste, et cet être sembloit douter de son bonheur.

Frappé de ce spectacle, M. de Montivers, avant d'unir la vierge au criminel, leur dit d'une voix recueillie :

— Une seule âme, une seule chair, c'est ainsi que l'église vous voit. Toute individualité cesse désormais entre vous, et, dans ces paroles, mes enfans, vous trouverez un traité tout entier sur les obligations du mariage, vous n'avez qu'à les commenter et suivre tout ce que cette phrase renferme d'utiles préceptes. Désormais tout .sera donc commun entre vous ; j'imagine que vous n'êtes venus recevoir cette bénédiction nuptiale, le plus grand

lien de la terre, qu'après vous être assurés que la douce conformité de vos goûts ne fera pas une chaîne de ce tendre lien, ou que la disparité de vos qualités aimables ne servira qu'à rendre le mariage un état de grâce et de bonheur. Que cette parole, que je vais prononcer, vous soit un lien d'amour, qu'il soit de fleurs, qu'elles renaissent à chaque pas, et si le malheur vous accabloit, souvenez-vous de ce discours. Une seule âme, une seule chair!.... car je vous unis. **CONJUNGO**, etc.

Ce mot prononcé, Annette étoit perdue!..... et son terrible destin ne devoit plus tarder beaucoup à s'accomplir! Nous pourrions nous écrier comme l'éloquent prédicateur :

« *La terreur est semée !* » mais gardons-nous bien d'anticiper sur ces ſunestes événemens.

Toutes les cérémonies de la terre étoient terminées, Argow et Annette étoient à jamais unis, et la même voiture les entraînoit vers Durantal. Jamais il ne ſut au monde un plus gracieux voyage.

Désormais Annette pouvoit, sans crime, déployer toute sa tendresse pour l'être qu'elle aimoit pour le seul être qu'elle dût aimer, pour celui qui fit tressaillir toutes les cordes de son cœur. Argow, chose incroyable, avoit acquis une foule de sentimens que la nature dépose dans toutes les âmes énergiques, et qu'elles peuvent ne pas développer ; mais qui n'en existent pas moins :

la plus précieuse de ses qualités, et celle qu'on auroit attendu le moins d'Argow, étoit un respect et une délicatesse rares. Loin de regarder Annette comme une créature que les lois lui donnoient comme une espèce de propriété animale, il se défit de tous ses droits, et dit à Annette :

— Ma chère et unique *adorée*, conserve, je t'en prie, la noble liberté de toi-même ! restons amans, et que jamais le devoir ne soit une autorité : suivons l'impulsion de nos cœurs

— Oui, dit Annette, et, jetant ses bras avec grâce autour du cou de son époux, elle déposa sur son front un chaste baiser, en ajoutant :

— Je veux que ce soit moi qui

vous ai fait le premier don d'amour....

Argow la regarda avec attendrissement, et, se penchant sur ses lèvres de rose, il ajouta la plus grande volupté terrestre, en confondant son âme dans l'âme d'Annette. « Ah! s'écria-t-il, je deviens pur, je me lave de toute souillure en mêlant ainsi mon souffle au tien, j'espère mon pardon du ciel, si je continue long-temps une telle vie de bonheur! mon amour même sera une longue prière. »

Annette, attendrie, s'écria avec une espèce de volupté : « Je savois bien que je trouverois tout dans une âme annoncée par des traits aussi brillans. » Et en achevant ces paroles, la vierge sainte caressoit légè-

rement le cou, les cheveux, la tête entière de cet être qui, dès-lors, ne devoit plus respirer qu'amour, religion, et la résignation la plus sublime.

Avec quelle joie et quelle ivresse ils revirent cette route, dont chaque borne étoit un monument pour leurs cœurs. Que l'on voie Annette heureuse de pouvoir se livrer, sous les auspices et aux regards du ciel, à toute l'exaltation de son âme, donner carrière à sa force aimante envers la créature, la même activité, la même expansion qu'à son amour pour les cieux, ne pas craindre de rendre ces deux sentimens rivaux. Voyez-là dans ce moment? car c'étoit le plus beau moment de bonheur qu'elle pût obtenir dans son

apparition ici-bas. Regardez? elle est le plus souvent, la tête appuyée gracieusement sur l'épaule de son époux, non pas *de gloire*, mais d'*amour*; elle lui sourit, et ce sourire passe à travers des dents rivales des perles de l'orient; une haleine d'ambroisie, pure comme son âme, semble se jouer sur des lèvres amoureusement candides; ses mains qui, jusqu'alors, n'ont tenu que la blanche dentelle, et n'ont caressé, flatté que son père ou sa mère bien-aimée, ses mains s'entrelacent avec volupté aux mains terribles qui, jadis, ont remué les canons, manié la hache, et lancé la mort. Pour un homme qui a connu l'Argow de *la Daphnis* (1)

---

(1) C'est le nom de la frégate à bord de la

le spectacle de ces mains entrelacées est un mélange de terreur et de grâce : les yeux d'Annette sont brillans, transparens comme ceux qu'un peintre a donnés à Marie Stuart chantant avec Rizzio, et ces yeux ravissans montrent à Argow la route ; car en ce moment la voiture est à l'endroit où ce dernier manqua périr, et où mademoiselle Gérard vint lui apparoître comme un ange qui descendoit des cieux : quant à M. de Durantal, il semble toujours dire à chaque instant : « Quel droit ai-je donc à tant de bonheur !.... »

Ils approchoient de Valence,

---

quelle se passoit, dans *le Vicaire des Ardennes*, la révolte fomentée par Argow.

qu'ils ne devoient que traverser ; car il faisoit nuit, le temps étoit à la pluie, et des nuages très-noirs sillonnoient le ciel. Annette proposa à M. du Durantal de s'arrêter à Valence ; mais il lui objecta que pour deux heures de plus qu'ils auroient à rester en voyage, ils feroient mieux d'atteindre le château. C'étoit une chose si indifférente, qu'Annette n'insista seulement pas, et l'on continua de voyager.

Ici, une description succincte de la position du château de Durantal est nécessaire pour mille raisons : elle sera aussi abrégée que faire se pourra.

Le château de Durantal est situé sur une hauteur, autant dire même une montagne : les murs du parc

se trouvent enceindre la montagne entière, et l'habitation domaniale, située à mi-côte, sépare en deux parties bien égales la largeur de cette côte, à gauche de laquelle est le village de Durantal. La grande route de Valence, à F***** . . . vient aboutir au bas du parc, précisément en face du château; mais là, la route tourne à droite, au lieu de passer dans le village, de manière que cette montagne, au milieu de laquelle le château s'élevoit, étoit flanquée à gauche par le bourg, et à droite, par la grande route.

Il s'ensuivoit de là que les anciens propriétaires de Durantal avoient deux entrées différentes : d'abord cette avenue qui conduisoit au château par la grande route à droite, la-

quelle avenue étoit pavée, et donnoit sur la principale façade du château : mais par la suite on avoit, à travers le parc, ouvert une autre avenue qui conduisoit, d'une autre façade, au village et à l'église de Durantal. Argow, en achetant cette propriété, avoit regardé ces deux avenues comme trop longues pour arriver à son château ; et, ayant ordonné de jeter des ponts sur les rivières factices du parc, on dût percer une avenue qui conduisît à travers la montagne, droit à la route. Il devoit y avoir une belle grille, car comme il comptoit habiter la façade qui avoit pour point de vue les plaines de Valence et la grande route, ce chemin montroit à tous les passans le château de Durantal dans toute sa splendeur.

Alors on voit qu'il y avoit trois chemins différens pour arriver au château d'Argow ; car Vernyct venoit de faire terminer l'avenue qui y menoit en droite ligne, et qui sembloit être la continuation de la grande route. Ordinairement Argow désignoit au postillon le chemin par lequel il vouloit être conduit, et il étoit déjà arrivé deux fois, qu'ayant affaire dans le village il se fût fait mener par Durantal.

Le hasard voulut que le postillon, qui conduisoit Argow en ce moment, fut celui qui, les deux fois, l'avoit mené par le village, il devoit donc naturellement suivre la route précédemment indiquée, et Argow, tout entier au charme de voyager avec Annette, ne fit aucune at-

tention à une chose aussi ordinaire.

Mais le chemin du village n'étoit pas le même au printemps qu'en été, et surtout lorsque, pendant deux heures, la plus furieuse pluie qui fût tombée de mémoire d'homme, avoit déployé sa rage sur la contrée : il y avoit des ornières d'une étonnante profondeur, et, malgré toute sa science, le postillon douta de pouvoir arriver à Durantal.

Aux premières maisons du village, le postillon fut contraint de s'arrêter ; car il n'étoit pas possible d'aller plus loin. La voiture de M. de Durantal couroit risque de se casser, et le postillon tâcha de gagner le pavé qui se trouvoit devant une

maison qui avoit assez d'apparence. Là, il se dégagea de dessus son porteur, nagea dans un océan de boue, et après mille jurons, attrapa la chaîne d'une sonnette, et sonna de toutes ses forces.

— Qui va là? demanda une vieille femme à la voix cassée.

— C'est un postillon embourbé qui voudroit.....

— Un postillon! sainte vierge! s'écria la vieille, en interrompant le discours du claque fouet, jamais chaise de poste n'a passé par le village de Durantal! c'est tout au plus si, en vingt ans, j'ai vu passer trois fois la voiture du seigneur.... vous êtes un maraud.....

—Vieille folle, ouvrez donc, c'est M. de Durantal.....

Bah! la croisée étoit refermée, et la vieille n'entendoit plus.

— Ah! je vais te faire ouvrir! s'écria le postillon, et il se mit à sonner comme s'il s'agissoit de l'enterrement d'un pape.

— Postillon, dit Argow, essayez plutôt de regagner la *route neuve*.

— Hé! M. le marquis, l'eau entre dans votre voiture, il vaut mieux envoyer chercher du monde au château, et, à travers le parc, on viendra vous chercher ici quand la pluie aura cessé. Et le postillon de sonner toujours.

On entendit à l'intérieur un colloque de six ou sept voix de femme,

et l'on vit de la lumière aller et venir.

Enfin l'on ouvrit, le postillon montra la voiture, et, à cet aspect, l'on voulut bien recevoir Annette et M. de Durantal; mais aussitôt que le postillon les eut nommés, il y eut un émoi général et un empressement étonnant. La vieille fut chercher un parapluie et un vieux tapis, et les deux époux entrèrent dans cette maison à dix heures et demie du soir.

Le postillon détela les chevaux, abrita la voiture, et s'en retourna avec mille peines.

Vous, lecteur, si jusqu'ici vous m'avez vu conduire mon char à peu près comme le postillon conduisoit nos héros, espérez que, désormais,

nous allons rouler avec trop de rapidité, peut-être, quand vous apercevrez le but.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

LES BIBLIOPHILES DE L'ORIGINALE
6, rue de l'Oratoire. Paris.

